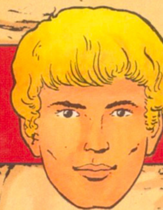
VINCENT HENIN

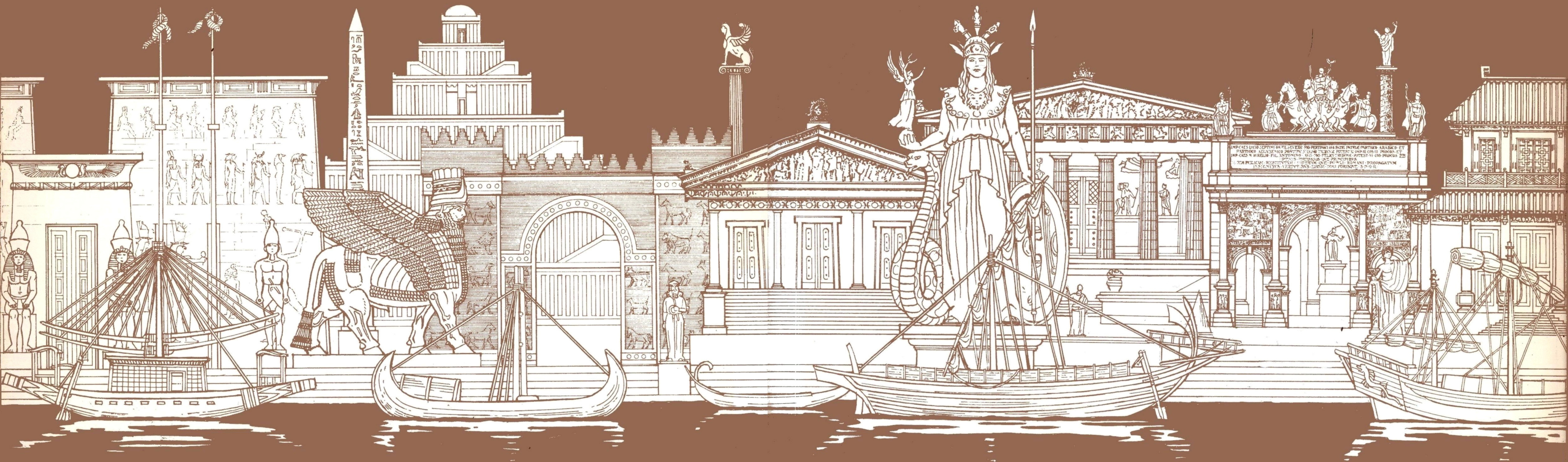
JACQUES MARTIN

LES VOYAGES D'ALIX



PÉTRA

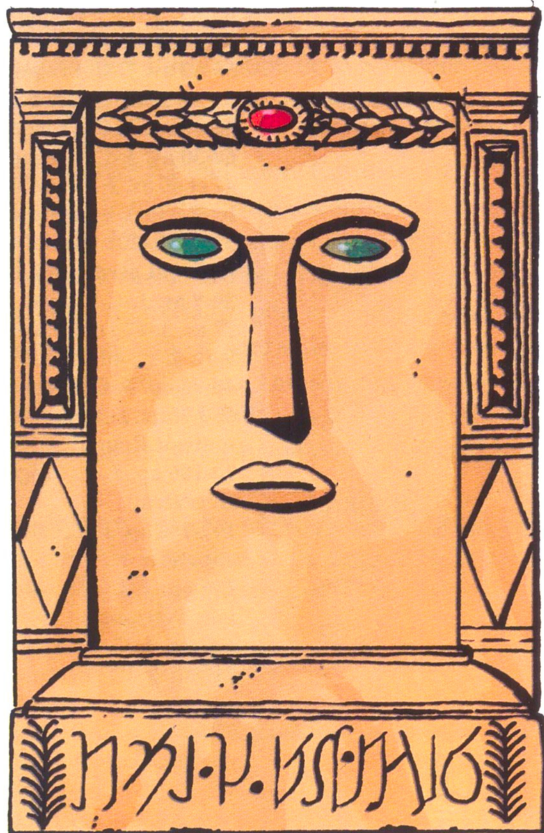
casterman



LES VOYAGES D'ALIX

PÉTRA

VINCENT HENIN JACQUES MARTIN



Un grand remerciement à Alexandre Tourovets, docteur en archéologie orientale,
pour son aide précieuse ainsi qu'à Éric Gubel, conservateur aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

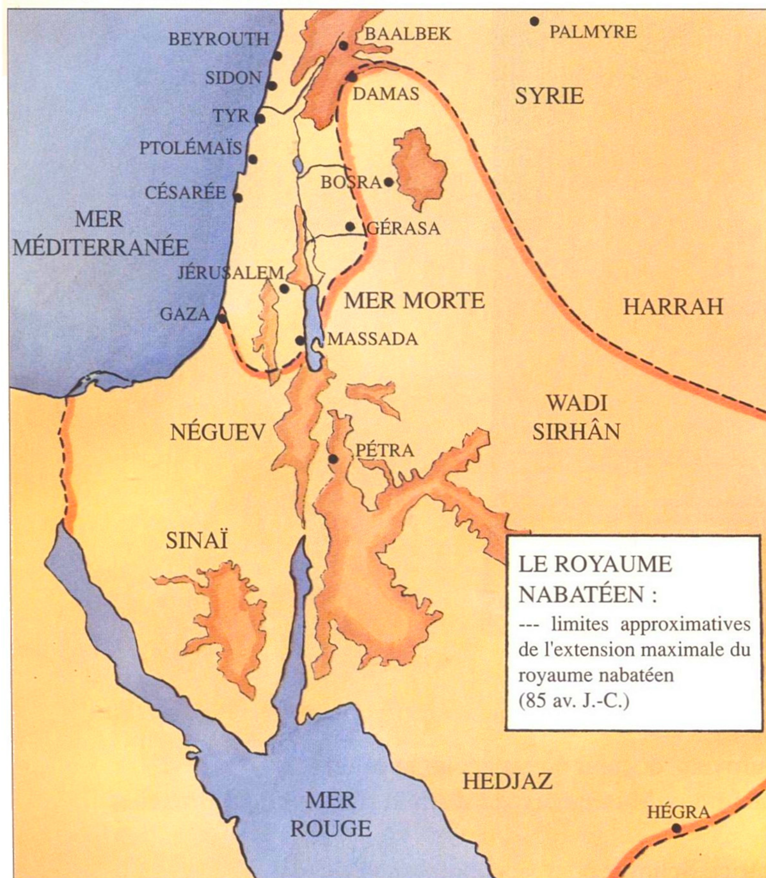
Les auteurs remercient également Patrice Schmitt pour ses photographies.

casterman

SOMMAIRE

CHRONOLOGIE

Âge de Bronze (3200-1200 av. J.-C.) : première occupation de Baalbek.
2e millénaire av. J.-C. : Tadmor est mentionnée dans les textes.
950 av. J.-C. : le roi Salomon occupe Baalath (Baalbek).
Fin du VIIIe-VIIe siècle av. J.-C. : installations édomites à Pétra.
VIe et Ve siècles av. J.-C. : les nomades nabatéens s'infiltrent en pays d'Édom.
323 av. J.-C. : mort d'Alexandre le Grand.
312 av. J.-C. : Antigone le Borgne échoue dans sa double expédition contre Pétra.
Fin du IIIe siècle - début du IIe siècle av. J.-C. : les Nabatéens étendent leur pouvoir. Ils soutiennent le roi séleucide Antiochos III contre les Ptolémées.
170 av. J.-C. : roi nabatéen Arétas Ier.

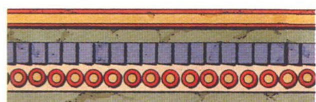


120-110/96 av. J.-C. : règne d'Arétas II. Début de la guerre contre les voisins hasmonéens.
100 av. J.-C. : l'hasmonéen Alexandre Jannée prend Gaza aux Nabatéens.
96-85 av. J.-C. : règne d'Obodas Ier. (Pétra)
93 av. J.-C. : le roi nabatéen reprend les terres du Moab à Alexandre Jannée.
85 av. J.-C. : Obodas Ier meurt après avoir défait et tué le séleucide Antiochos XII.
85-62 av. J.-C. : règne d'Arétas II. (Pétra)
63 av. J.-C. : Pompée crée la Province de Syrie.
62-60 av. J.-C. : règne d'Obodas II. (Pétra)
60-30 av. J.-C. : règne de Malichos Ier. (Pétra)
47 et 40 av. J.-C. : Malichos soutient Jules César devant Alexandrie puis les Parthes, ennemis des Romains.
31 av. J.-C. : rivalité entre Antoine et Octave. Malichos soutient le premier qui perd à Actium, puis tente de se réconcilier avec Octave.
30-9 av. J.-C. : règne d'Obodas III. (Pétra)
27 av. J.-C. : début des travaux du Temple de Jupiter. (Baalbek)
9 av. J.-C.-40 ap. J.-C. : règne d'Arétas IV. (Pétra)
40-70 ap. J.-C. : règne de Malichos II. (Pétra)
66-67 ap. J.-C. : révolte juive contre l'occupation romaine. Malichos soutient Rome.
70-106 ap. J.-C. : règne de Rabbel II. De 70 à 76, régence de Shaquilat II. (Pétra)
102-106 ap. J.-C. : Bosra s'affirme comme seconde capitale du royaume nabatéen.
106 ap. J.-C. : Trajan annexe la Nabatène dont Bosra devient la capitale. Pétra reçoit le titre de métropole.
130 ap. J.-C. : Hadrien proclame Palmyre "ville libre".
212 ap. J.-C. : Septime Sévère fait de Palmyre une colonie romaine ; elle profite du "jus italicum".
218-222 ap. J.-C. : règne de l'empereur romain Élagabal. Pétra devient une colonie romaine.
228 ap. J.-C. : avènement de la dynastie perse sassanide.
Vers 250 ap. J.-C. : état définitif du complexe jupitérien de Baalbek.
260 ap. J.-C. : Odainat se proclame Roi des Rois. (Palmyre)
268 ap. J.-C. : Odainat et son fils sont tués dans un complot. Zénobie gouverne au nom de son autre fils Wahballat.
270-271 ap. J.-C. : les armées palmyréniennes envahissent l'Égypte et la ville d'Antioche.
272 ap. J.-C. : Zénobie et Wahballat deviennent Augusta et Auguste.
273 ap. J.-C. : capture de Zénobie. Mise à sac de Palmyre.
363 ap. J.-C. : un tremblement de terre endommage la ville de Pétra.
446 ap. J.-C. : consécration comme église de l'ancien Tombeau à l'Urne.

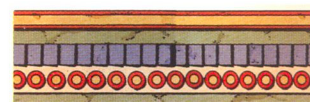
Textes et dessins : Vincent HENIN
Photogravure : GRAPHO IMAGES

http://www.casterman.com
ISBN 2-203-32929-7

Imprimé en France par PPO Graphic,93500 Pantin. Dépôt légal : novembre 2003. D.2003/0053/377
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).



INTRODUCTION



Dans l'Antiquité deux villes charnières dominèrent des étranglements de terres et paralysèrent le commerce méditerranéen : Troie et Pétra. La première le détruisit, puis exerça un droit de péage de plus en plus élevé sur le trafic des bateaux grecs qui allaient se ravitailler en blé chez les Scythes, dans le sud de l'Ukraine actuelle. Le résultat de ces pratiques fut la célèbre "guerre de Troie". L'histoire de la belle Hélène fut sans doute une invention poétique destinée à dissimuler des hostilités purement économiques entre Grecs et Troyens.

La seconde, Pétra, située entre la Méditerranée et la mer Rouge, joua un rôle à peu près semblable. Pétra préleva très tôt des parts de marchandises que les caravanes transportaient d'une mer à l'autre. En plus des esclaves, il s'agissait aussi de myrrhe, d'encens, de pierres précieuses et, surtout, de la soie. Avant d'arriver à Rome, ces biens transitaient par les Indes et l'Arabie pour s'arrêter dans les profondes vallées des Nabatéens.

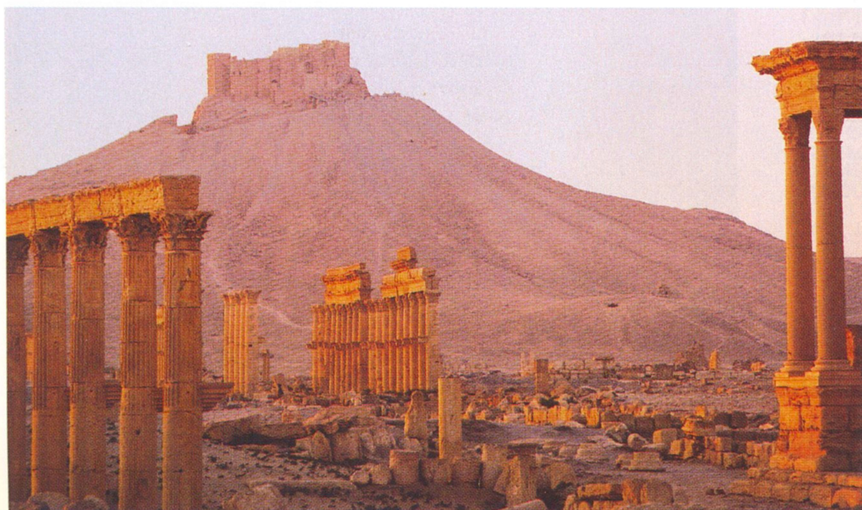
En dépit de plusieurs expéditions, il fallut attendre que les armées romaines fassent la conquête de l'Égypte, et ensuite de la Palestine, pour enfin voir diminuer le prix de ces produits à Rome. Cependant, en définitive, rien n'y fit vraiment ; c'est pourquoi les Romains cherchèrent et ouvrirent une autre voie pour commercer avec la Chine. Ce fut la fameuse "route de la soie", qui traversait alors le Turkestan et le désert de Gobi. Si cet itinéraire parut un moment plus rentable, les innombrables tribus nomades de ces régions se mirent à leur tour à pirater les convois. Résultat : les marchandises devinrent plus rares et plus chères, à un point tel que des empereurs romains interdirent le port de la soie, ce qui eut pour effet de la rendre plus coûteuse et plus recherchée. En vérité, malgré l'occupation de la Nabatène par les armées romaines au début de l'empire, la fraude et les caravanes interdites ne s'arrêtèrent jamais, ce qui fit la richesse de Pétra, et surtout de ses souverains, réputés pour leur luxe et leur faste.

La situation de Baalbek et de Palmyre fut tout autre. Ces deux cités resplendissantes étaient les vitrines de ce que l'art romain pouvait réaliser de mieux, cela aux confins de l'empire. En effet, les armées de l'Urbs n'allèrent jamais plus loin, ni après la défaite du consul Crassus en 53 av. J.-C., ni après la conquête de la Judée par Pompée, et, plus tard, d'une partie de la Syrie. Durant des siècles, les frontières orientales de Rome furent littéralement figées, et personne n'envisagea plus une quelconque guerre de conquête vers l'Orient.

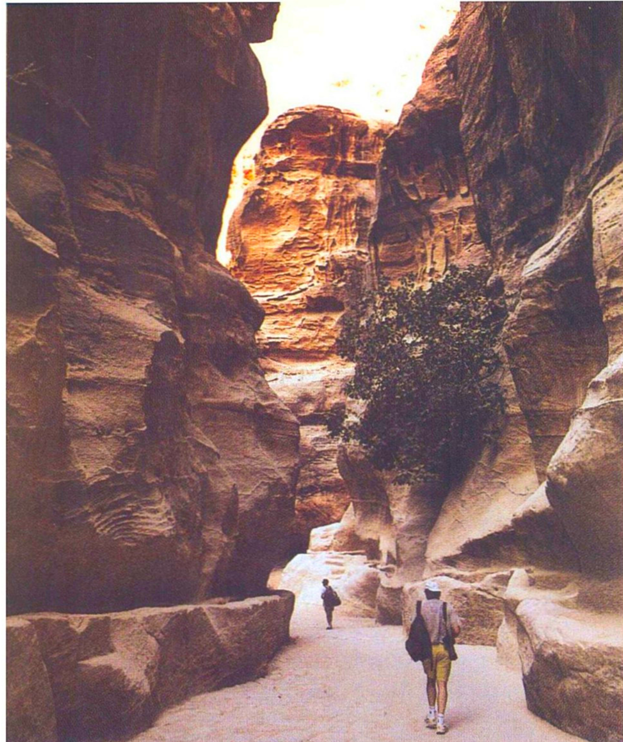
Un seul aurait rêvé reconquérir le royaume d'Alexandre le Grand : Jules César. Peu avant sa disparition, il projeta une campagne militaire contre les Parthes. On peut imaginer qu'avec son intelligence et son génie militaire, il serait arrivé, lui aussi, aux bords de l'Indus. Ses assassins, Brutus et Cassius, ne sauvèrent pas la république, mais précipitèrent le monde romain dans un pouvoir absolu, voire despotique, pendant plus de 400 ans.

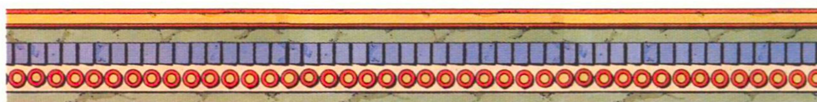
Le premier empereur, Octave, le futur Auguste, neveu du grand César, parvint à éliminer tous ses concurrents, même le jeune Césarion, le fils de Cléopâtre et de son oncle, assassiné au fin fond de l'Égypte. La "Pax Romana" était en route, et l'on vit se construire, particulièrement en Afrique et en Orient, des ensembles architecturaux impressionnants et de haute qualité, avec des raffinements et un luxe qui laissent pantois. Ces aboutissements de l'art gréco-romain représentent des prouesses architecturales et techniques qui laissent songeur : on n'a toujours pas élucidé complètement le mystère du placement des énormes blocs qui soutiennent le temple de Jupiter à Baalbek, un assemblage qui serait difficile à réaliser de nos jours en dépit de notre technologie ! Pourtant les Perses avaient fait aussi bien à Persépolis, et les Égyptiens peut-être encore mieux à Karnak. Cependant, dans leur raffinement, les splendeurs de Baalbek et Palmyre annoncent déjà les dentelles sculpturales du Moyen Âge ; il fallut attendre encore longtemps pour que de telles merveilles soient réalisées en Occident.

Jacques MARTIN



Palmyre. La Grande Colonnade et une partie du Tétrapyle. À l'arrière-plan, le château arabe de Qalat Ma'an.





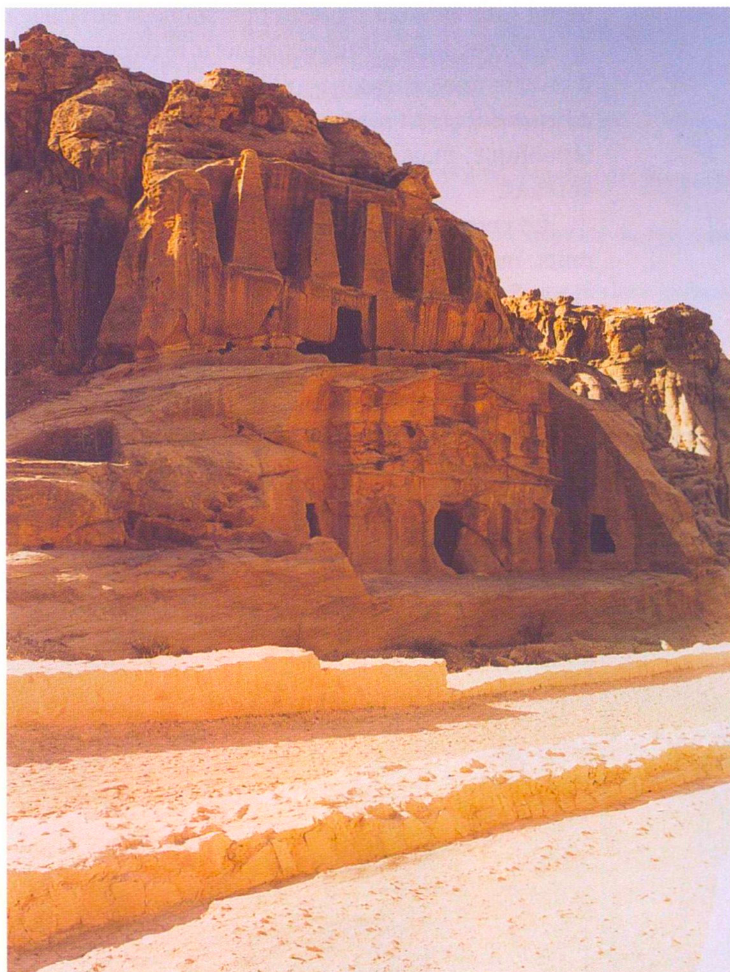
LES NABATÉENS ET PÉTRA

Plusieurs hypothèses circulent à propos du nom "Pétra", qui, en grec, signifiait "pierre", "roc". En effet, la ville était entièrement taillée dans la roche rouge et safran du cirque Wadi Mousa. Mais il se peut aussi que le nom provienne de l'arabe "batara", qui signifie, couper, tailler : la ville était, aussi, coupée du reste du monde.

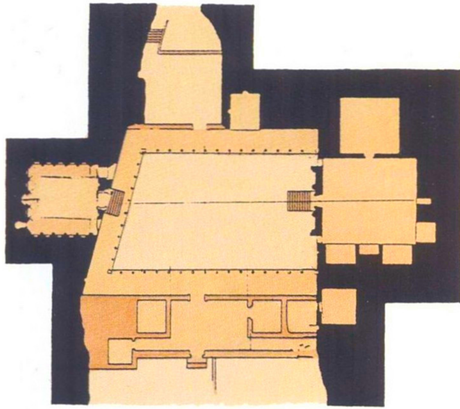
On ne connaît pas non plus avec exactitude l'origine des Nabatéens, le peuple fondateur de Pétra et de bien d'autres villes en Arabie, Jordanie et Syrie. Ils firent de Reqem, son nom ancien, une des villes-phares du Proche-Orient antique. Nomades enrichis par le commerce de luxe, leur richesse sera convoitée par les Grecs. Les Nabatéens surgirent peut-être vers le IV[e] s. av. J.-C. en Arabie du Sud. La racine sémitique "nbt" (surgir, apparaître), attestée dans quelques noms exclusivement sud-arabiques, pourrait avoir donné "nbtw", Nabatéens. De plus, leurs connaissances approfondies des techniques d'irrigation et de gestion de l'eau, déjà très poussées dans la région du Yémen actuel, donnent à penser que ces nomades pourraient être originaires de cette partie de la péninsule arabique. D'autres voient leurs prémices en Arabie du Nord-Est, au Koweït actuel, du fait du rapprochement très incertain de noms de lieux avec des entités géographiques et une vague similitude entre le langage écrit nabatéen et celui des populations néo-assyriennes des communautés arabes de Mésopotamie. Des recherches pas encore assez poussées tentent de situer le début de leur civilisation en Arabie centrale.

Les Nabatéens finirent par émigrer en Jordanie, dans le pays d'Édom (qui signifie rouge, comme la couleur prédominante de cette région), où ils durent très vite remédier au manque de ressources naturelles des zones qu'ils occupaient. Bien qu'ils possédassent quelques terres fertiles comme la plateau du Hauran, en Syrie, et le plateau transjordanien, la plupart de leurs possessions se trouvaient en territoire désertique. Leur faible production de cuivre et de bitume provenant du lac Asphaltite (la mer Morte), et envoyée en Égypte pour le calfatage des bateaux et l'embaumement des momies, ne pouvait leur assurer richesse et prospérité. Ils se tournèrent progressivement vers le monde des affaires, où ils se firent intermédiaires, transportant des marchandises de luxe, telles que l'encens, la myrrhe et certains aromates produits en Arabie Heureuse (Yémen), ainsi que les épices arrivant d'Inde dans le port nabatéen de Leuké Komé sur la mer Rouge.

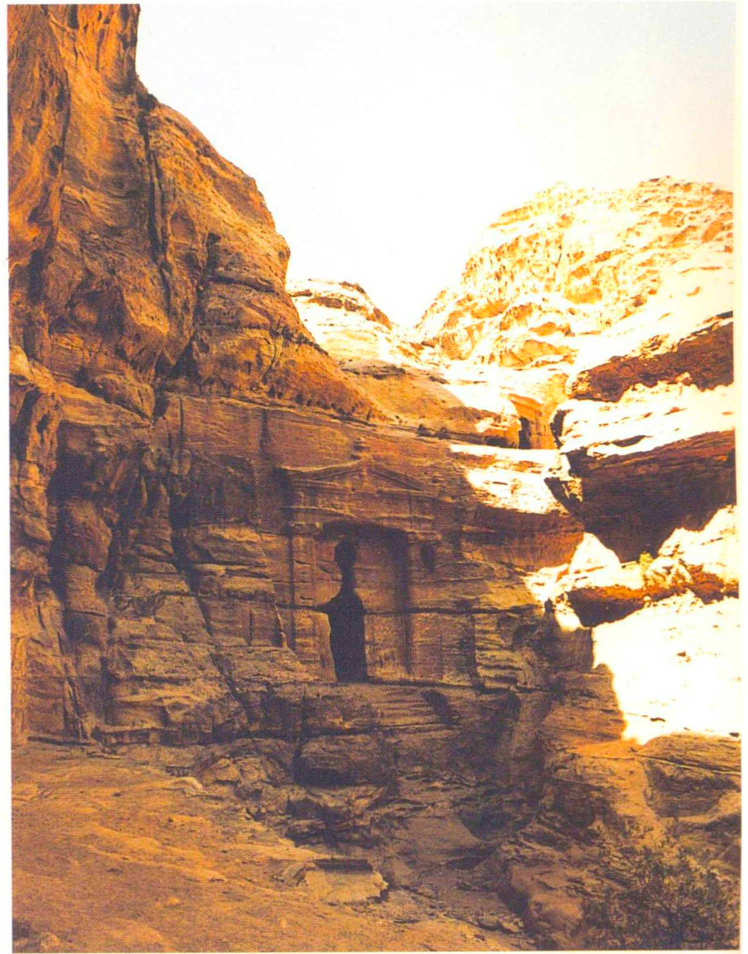
Leur sens aigu du commerce, l'usage de l'araméen, langue internationale du Proche-Orient antique, et leur clientélisme transformèrent rapidement les nomades en hommes d'affaires



Page 4, en haut :
Le défilé du Sîq. C'est par celui-ci que l'on pénètre dans la ville. Ses parois atteignent parfois 100 mètres de haut.
Ci-contre :
Avant d'entrer dans le Sîq, le Tombeau aux Obélisques doit son nom aux quatre obélisques, en fait des pyramides ou nefesh, qui signalaient la présence des défunts.



Ci-contre, à gauche :
Construit dans l'étroite gorge du Wadi Farasa, le complexe du Soldat romain (IIe s. ap. J.-C.) doit son nom à la statue dressée dans la niche centrale. Un triclinium en guise de salle de banquet se dressait en face du tombeau.
Ci-contre, à droite :
Le Triclinium aux Lions (Ier siècle av. J.-C.). Il se trouve sur le chemin menant au "Monastère" (voir pp. 18-19).

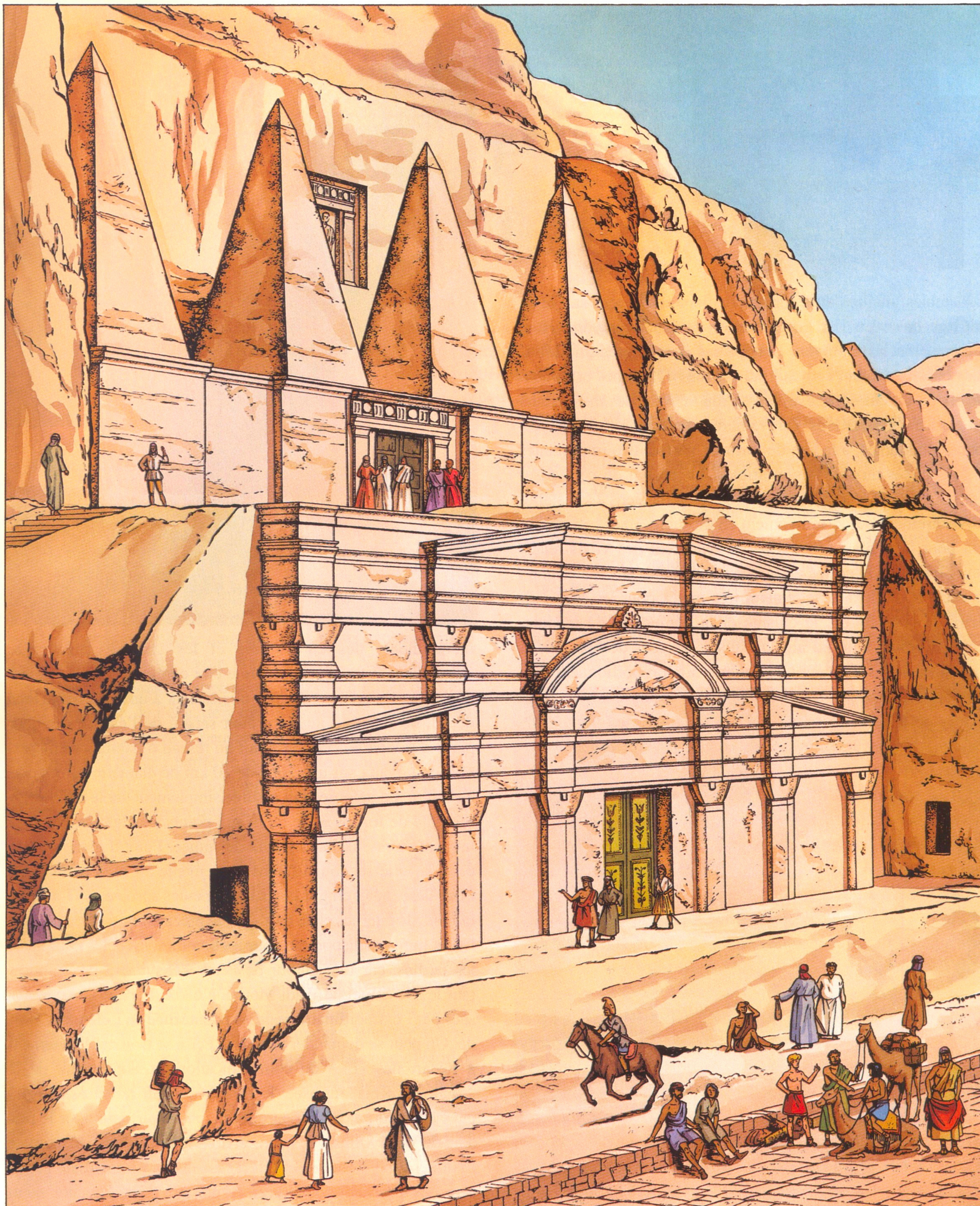


redoutables, maîtres du trafic international de la région. On ne sait rien de précis sur l'organisation de leurs caravanes, tant elles peuvent avoir revêtu des formes et systèmes différents, mais elles pouvaient contenir parfois tant d'hommes et de chameaux qu'on eût dit une armée en manœuvre. Les instigateurs de grandes expéditions caravanières devaient être des personnes puissantes, à la tête de fortunes parfois très importantes et de sociétés aux filiales multiples. Le besoin de centraliser leur pouvoir et leurs capitaux poussa les Nabatéens à s'installer provisoirement ou définitivement en des lieux fixes : ils devinrent pour la plupart sédentaires et fondèrent des villes-relais. Leurs produits, exportés en Grèce et en Italie, grâce aux ports de Gaza et d'Alexandrie, étaient très prisés pour les rites religieux, la cosmétique, la cuisine et la confection de médicaments. Comme aujourd'hui, qui disait denrées de luxe, disait aussi prix élevés. Prenant une commission proportionnelle à la valeur de la transaction, les caravaniers s'enrichirent très vite et allongèrent leurs itinéraires jusqu'à contrôler les principales routes du Néguev, du Sinaï et des voies menant au golfe arabo-persique.

Il est néanmoins difficile de préciser les limites du royaume nabatéen car les frontières fictives ont bien souvent changé au gré des conflits. Parler d'un "monde nabatéen" serait plus adéquat car cette civilisation exerçait une influence considérable sur des zones périphériques ; là où elle ne régnait pas directement, elle créait des liens commerciaux et contrôlait les routes caravanières. On peut cependant imaginer les monarques nabatéens régnant sur l'actuelle Jordanie, le Néguev, avec le port de Gaza, le Sinaï, le Hedjaz jusqu'à Leuké Komé sur la mer Rouge. Entre 84 et 72 av. J.-C., Arétas III fut même appelé à l'aide par les habitants de Damas menacés par les princes ituréens de l'Anti-Liban. Ce fut là la plus grande expansion vers le nord du royaume nabatéen.

La capitale, Pétra, s'étendait dans un vaste cirque rocheux traversé par l'oued (Wadi) Mousa qui alimentait en partie la cité en eau. Ce site de 80 km² est surtout réputé pour ses tombes à façades, mais il était autant une ville qu'une nécropole. Il y avait en son sein des boutiques, des quartiers résidentiels, des lieux de culte, des auberges et peut-être même des hôtels. Une foule remuante devait arpenter le Sîq, voie principale de Pétra longeant le Wadi Mousa, et les parois roses aux reflets bleutés renvoyaient les rires des enfants, les chants des fidèles, les commandements des caravaniers et les cris des chameaux. Cependant, Pétra n'était pas une cité comme les autres : alors que les villes gréco-romaines obéissaient à un quadrillage bien défini, où l'espace intérieur était séparé de l'espace extérieur par des remparts, Pétra arborait un réseau d'habitations dispersées en noyaux sur une zone de 10 km de diamètre par rapport au centre. La défense était assurée simplement par le relief naturel, doté de fortins et de tours aux points stratégiques communiquant entre eux par signaux de fumée. Point d'acropole non plus, la ville se trouvait dans une cuvette au fond de laquelle l'eau descendait en glissant sur des pentes abruptes. À l'aide de tuyaux, de citernes et de barrages, le précieux liquide était canalisé et toujours disponible pour les hommes, les bêtes mais aussi les jardins, car tout autour de Pétra s'étendaient des cultures (sur le site actuel de Wadi Mousa, à 6 km de Pétra), maximalisées par l'extraordinaire maîtrise nabatéenne de l'élément liquide. On peut se demander pourquoi Pétra se trouvait légèrement à l'écart des voies de communication, et notamment de la "route des Rois", utilisée de tout temps, qui reliait Aqaba aux cités du nord ; et aussi pourquoi ne pas avoir opté pour le plateau de Wadi Mousa, en position dominante et fortifiée, comme l'auraient fait Romains et Grecs. En outre, l'immédiate proximité des terres agricoles aurait assuré aux Nabatéens une sécurité en cas de siège. Mais voilà, les Nabatéens étaient des nomades, habitués à vivre avec le relief et non à le modifier, habitués à commander de loin sans être dans le feu de l'action.

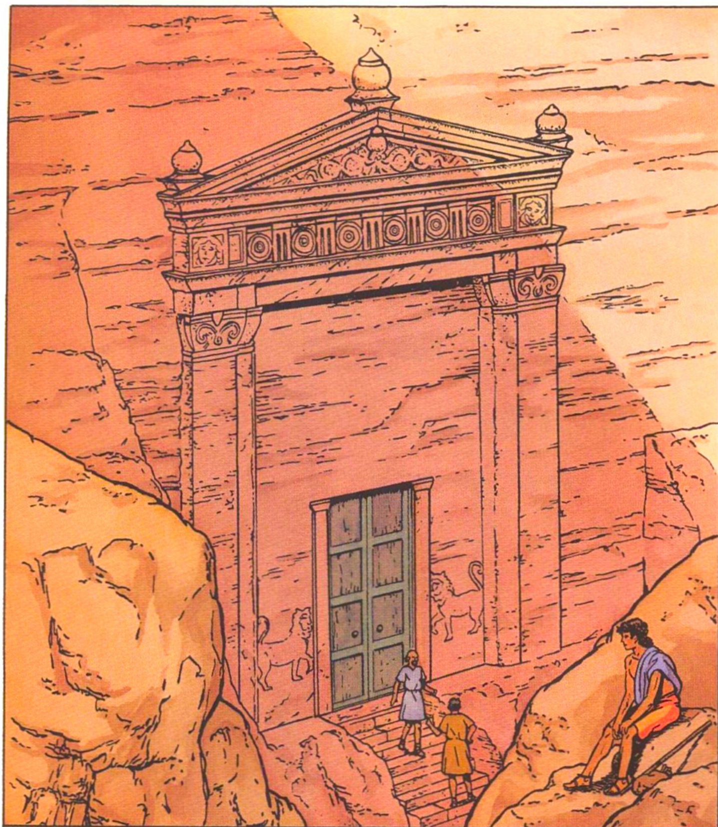
Leur choix s'est avéré judicieux puisque Pétra, en dépit de maintes tentatives, n'a jamais été prise.



Tombeau aux obélisques. Le premier étage comprend une salle de banquet, le triclinium Bab al-Sîq.

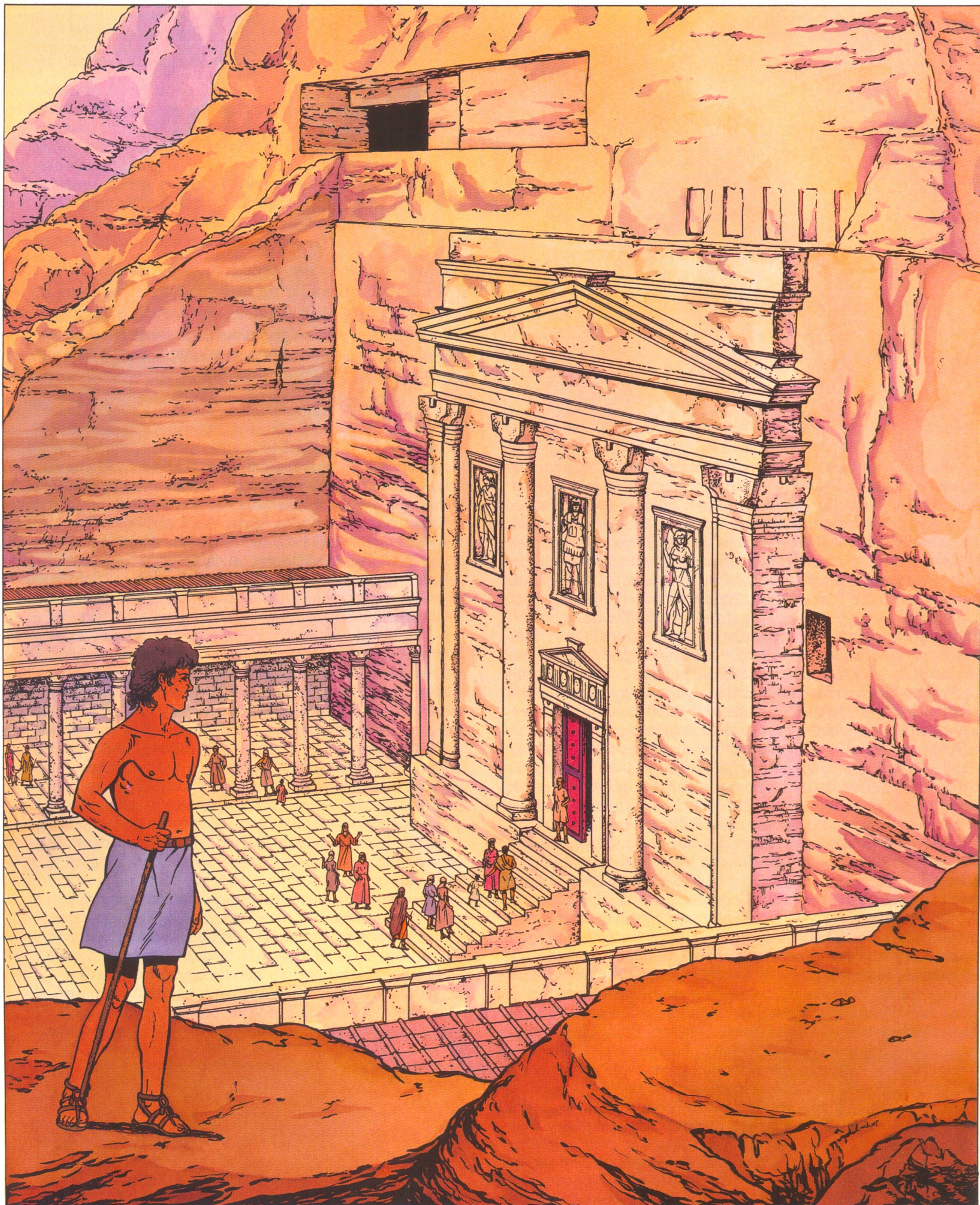


Par testament, le Romain Sextius Florentinus demanda à son fils de lui réserver une sépulture digne de son rang.



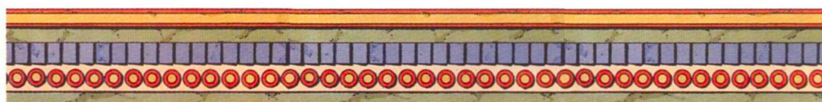


En haut, à gauche : Le Triclinium aux Lions.
En haut, à droite : Le "Tombeau Renaissance". (IIe siècle ap. J.-C.)
Ci-dessus : Complexe du tombeau du Soldat romain. (IIe siècle ap. J-C.)



Façade du tombeau du Soldat romain.





LA RELIGION NABATÉENNE

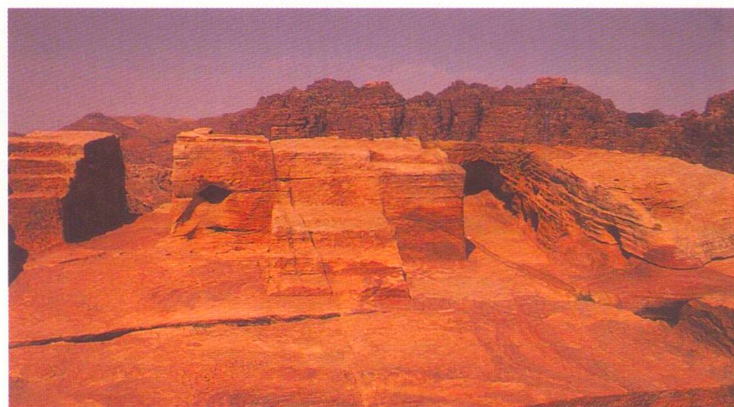
Les croyances nabatéennes semblent, comme leur art, être le résultat d'un syncrétisme, d'un mélange entre les dieux du pays d'Édom, de l'Arabie centrale, ceux des Gréco-Romains et de la Syrie-Palestine. Il n'y avait pas, contrairement à Israël et Yahvé, d'unité nationale à ce niveau. Certaines divinités, fort appréciées à tel endroit, étaient quasiment inconnues à d'autres, en fonction des différences ethniques ou des influences exercées par les régions limitrophes.

Le panthéon était dominé par Dusarès, dieu du Sharâ, montagne culminant à l'est de Pétra et de Gaia (actuellement le village de Wadi Mousa). Son nom vient d'ailleurs de Dusharâ, en nabatéen, "dû" voulant dire celui de... Il était le protecteur de la dynastie royale et le dieu suprême des Nabatéens, car l'on parle de Dusharâ et du reste des dieux. Il correspond au Dionysos des Grecs, au Zeus romain, qui, lui, était apparenté au Baalshamîn syrien. Son culte était célébré dans le temple du Qasr el-Bint, surnommé par les Bédouins "le château de la fille du Pharaon". Il était accompagné de la déesse al-'Uzza, "la très forte", l'équivalent de l'Aphrodite des Grecs. Ce bâtiment, de la deuxième moitié du Ier s. av. J.-C., était précédé de quatre colonnes in antis et d'un escalier en marbre blanc datant de l'époque romaine (IIe et IIIe s. ap. J.-C.), mais qui recouvrait sans doute un autre préexistant. Ses murs intérieurs et extérieurs étaient revêtus de stuc peint apparenté au deuxième style pompéien et à la maison de Dionysos à Délos (+/- 125 av. J.-C.). Sa cella était divisée en trois parties, dont celle du centre accueillait le bétyle, pierre sacrée indiquant la présence du dieu. Les chambres latérales avaient un étage, accessible par des escaliers placés dans l'épaisseur du mur. Celles du bas pouvaient servir pour les repas cultuels ou les thiases (réunions, fêtes en l'honneur d'un dieu, d'un roi ou d'un défunt), celles du haut pour la garde du trésor ou des objets sacrés. Selon Strabon, géographe grec mort en 25 ap. J.-C., le toit était également accessible, car les Nabatéens auraient aussi rendu un culte au soleil sur une plate-forme garnie d'un autel dressé sur le sommet du Qasr el-Bint. Au nord de celui-ci, du côté du Wadi Mousa, se trouvait le "temple aux lions ailés", car un double portique de colonnes corinthiennes décorées de lions ailés l'entourait. Cet édifice, datant du tournant de l'ère, était dédié au même couple que le "château de la fille du pharaon", mais assimilé à Osiris et Isis. Le culte de cette dernière, très populaire à Pétra, fut sans doute rapporté dans les bagages des caravaniers, dont la route aboutissait au port d'Alexandrie. Derrière le Qasr el-Bint se dressait un petit temple, dont une colonne du portique est toujours présente. Les Bédouins l'appellent "Zibbe Firaoun", la "Verge du Pharaon". On peut donc imaginer à Pétra un vaste complexe de temples étalés sur les rives du Wadi Mousa.

Un autre dieu important était al-Kutbâ, dieu de l'écriture et de la divination. Associé au dieu planétaire babylonien Nébo, représentant la planète Mercure, il était le scribe des dieux dans la mythologie babylonienne et araméenne. Son culte fut instauré en l'honneur de la visite de dix jours de Nabonide, roi babylonien (VIe siècle av. J.-C.) en Arabie du Nord. La déesse Allât, comparée à Athéna-Minerve, al-'Uzza et la Némésis nabatéenne Manawât, la déesse du destin, entouraient al-Ilah, Allah, "le dieu". Avant, ou pendant une expédition caravanière, on s'attirait les faveurs de Shay alqawm, "le compagnon de la tribu".

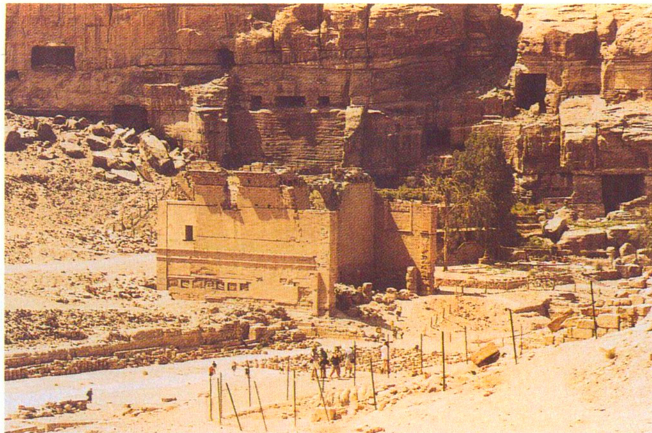
Les temples n'étaient pas les seuls lieux de ferveur. On a retrouvé à Pétra, et dans d'autres endroits de la Nabatène, de nombreux sanctuaires, lieux composés de juxtapositions de niches avec la représentation d'un dieu ou d'un bétyle (en sémitique, "beth-el", maison du dieu) signifiant sa présence ou bien encore d'un reposoir pour une idole. Souvent localisés dans des endroits insolites : grottes (Oum el-Biyara), anfractuosités, eau coulant le long de parois rocheuses (Qattar ed-Deir) ou tombant en trombes dans une gorge au moment des crues (Sidd al-Ma'jjin), ils étaient accessibles par des escaliers taillés dans la pierre ou par des chemins escarpés ornés de niches, dont le seul but était le sanctuaire lui-même. Il s'agissait donc de processionner par étapes jusqu'au lieu sacré. Plus simples, de petites chapelles organisées autour d'un bétyle ou de la représentation du dieu en habits gréco-romains pouvaient se trouver à proximité des habitations, où elles étaient autant de sanctuaires familiaux, ou près des tombeaux afin de les placer sous la protection des dieux.

La presque totalité des bétyles ne comportaient pas de représentations figurées, mais une petite partie d'entre eux, affublés de visages stylisés à l'aide de formes géométriques simples, appartenaient à la catégorie des bétyles anthropomorphes ou



En haut, à gauche :
Le temple de Qasr el-Bint Firaoun, littéralement le "château de la fille du pharaon".
En bas, à droite :
Le haut lieu de sacrifice sur le Djebel Madhbah. (Photo Alexandre Tourovets)

"aux yeux". Dans les globes oculaires étaient alors enchâssées des pierres précieuses. Les bétyles étaient posés sur un socle, le "môtab" (ytb, s'asseoir, en sémitique), qui se composait soit d'un simple trapèze sous l'idole, d'une estrade soit, comme au "haut lieu" de Madhbah, d'un podium avec marches.



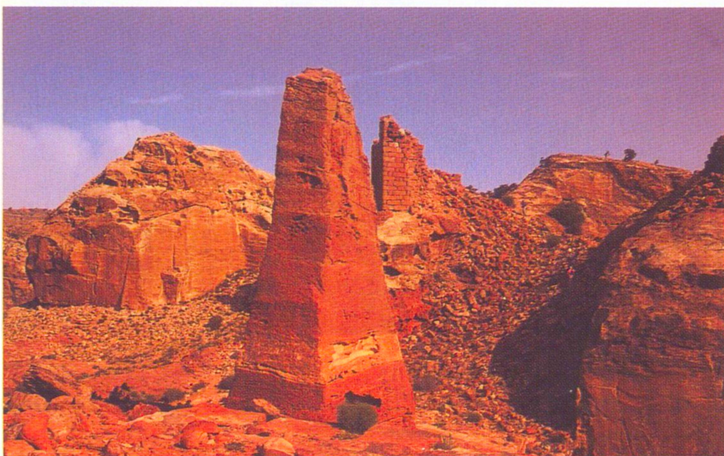
Les "hauts lieux", comme le mot l'indique, dominaient la ville. Ils étaient rupestres et à ciel ouvert. Chacun semble surplomber un secteur bien précis de Pétra, si bien qu'on se demande s'ils ne correspondaient pas à une première répartition de la ville en fonction des tribus ou des familles, comme ce fut le cas à Palmyre, où les inscriptions le confirment. L'entrée du harâm, le parvis sacré, était annoncée par des obélisques (nefesh), souvent interprétés comme des bétyles monumentaux. On y sacrifiait des animaux, parfois même des chameaux, et le sang était offert à la divinité au cours d'amples libations. Le haut lieu de Madhbah se composait, à droite, d'un grand espace rectangulaire entouré de banquettes pour les fidèles et, en face du motâb, d'une plate-forme surélevée pour le prêtre. À gauche, la partie réservée aux ministres du culte, avec un bassin pourvu d'une cupule et d'une rigole pour récolter le sang des victimes. Chaque haut lieu possédait sa citerne pour les ablutions rituelles et le nettoyage des installations. On ne connaît malheureusement pas le rythme de fréquentation de ces lieux, mais un calendrier où les saisons avaient leur rôle devait sans doute réglementer les offices. Le bétyle était transporté jusqu'au haut lieu par des voies processionnelles situées le long d'itinéraires caravaniers ou de chemins internes à la cité, comme le Sîq.

Non loin des sanctuaires, ou à l'intérieur des tombes à façades, on construisait des salles de banquet, à deux ou trois banquettes (bi- ou triclinium) pour les thiases, marzehâ en nabatéen. Les banquettes, qui pouvaient également avoir une forme de fer à cheval (stibadium), accueillaient 13 personnes, dont deux musiciennes. Les convives ne devaient pas boire plus de 11 coupes de vin, servies par le rab marzehâ, le chef de la thiase. Lorsque le roi participait à une de ces réunions, il assurait lui-même le service des hôtes. Ce geste, interprété comme une preuve de démocratie par Strabon, relevait plus des habitudes tribales orientales, où le monarque se voulait le "père" de ses sujets, que du système occidental où le régnant dirigeait avec moins de paternalisme.

La disposition de treize personnes, avec le maître qui sert, ne va pas sans rappeler la Cène du Christ. D'aucuns s'empressent de pointer le rôle qu'ont joué les Nabatéens dans le paganisme pré-islamique, notamment avec al-Ilah, Allah, qui fut une des divinités les plus appréciées dans le creuset des croyances arabes, et que les musulmans débarrassèrent des petits dieux secondaires. La naissance virginale de leur dieu principal, Dusarès, "fils unique du Seigneur", facilitera d'ailleurs l'expansion des grandes religions monothéistes. Les croyances nabatéennes se perpétueront jusqu'à l'expansion du christianisme aux IVe et Ve s. ap. J.-C. La présence divine dans une pierre dressée, le bétyle, trouve sa prolongation dans la Kaaba de La Mecque et la pierre de Jacob dans l'Ancien Testament.

Le philosophe grec Athénodore, informateur de Strabon, estimait que les Nabatéens n'avaient pas plus d'estime pour leurs morts que pour leur fumier car, selon Héraclite, "les morts sont à jeter dehors". Il s'agit sans doute d'une méprise entre le mot araméen kpr, "tombeau" et kopros, en grec, "excrément". Athénodore avait entendu les Nabatéens dire qu'ils enterraient leurs défunts dans des koprîn et donc, qu'ils avaient peu d'égards envers eux. Sa conclusion aurait pu être appuyée par le fait que bon nombre de nécropoles antiques, à la périphérie des villes, étaient situées près de dépotoirs. Mais les indices archéologiques tendent à prouver que toutes les dispositions étaient prises pour ne pas mettre les trépassés au ban de la société : d'abord les thiases, où l'on mangeait et buvait en leur honneur afin de garder vivante leur mémoire ; ensuite les nombreux dépôts funéraires trouvés dans les sépultures (vases en céramique, lampes à huile, figurines en terre cuite, bijoux, monnaie, clochettes de bronze) afin de faciliter leur passage vers l'au-delà, comme en Égypte ; enfin une "protection divine" leur était accordée afin de jeter une malédiction sur les pilleurs de tombes tant craints par les familles des morts. Des épitaphes, relevant parfois de l'acte juridique, indiquaient qui pouvait être enterré à cet endroit et stipulaient qu'un double du texte était conservé dans le temple contenant les archives de la ville.

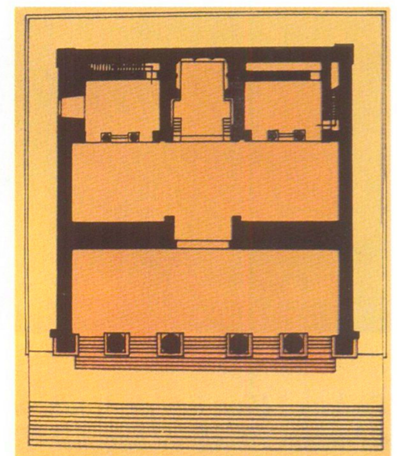
Les morts étaient enterrés la tête tournée vers le sud et couverts d'un linceul d'étoffe taillé dans des vêtements usagés, ou de cuir. La sépulture la plus économique était la "tombe à fosse", simple excavation rectangulaire recouverte d'une dalle. Il y avait également des "tombes à puits", version collective et plus complexe de celles à fosse, qui ressemblaient extérieurement à cette dernière, mais étaient plus profondes. Leur accès était facilité par des encoches sur les parois des puits : elles contenaient des loculi, logettes latérales pour placer les défunts ou des fosses comme les grands tombeaux-façades. L'incinération totale ou partielle, l'ensevelissement dans la chaux, l'utilisation de sarcophages en bois ou en pierre, et de produits de conservation pour la confection de momies, l'élaboration de tombeaux monumentaux, tout cela démontre que le peuple nabatéen se souciait du sort des disparus.

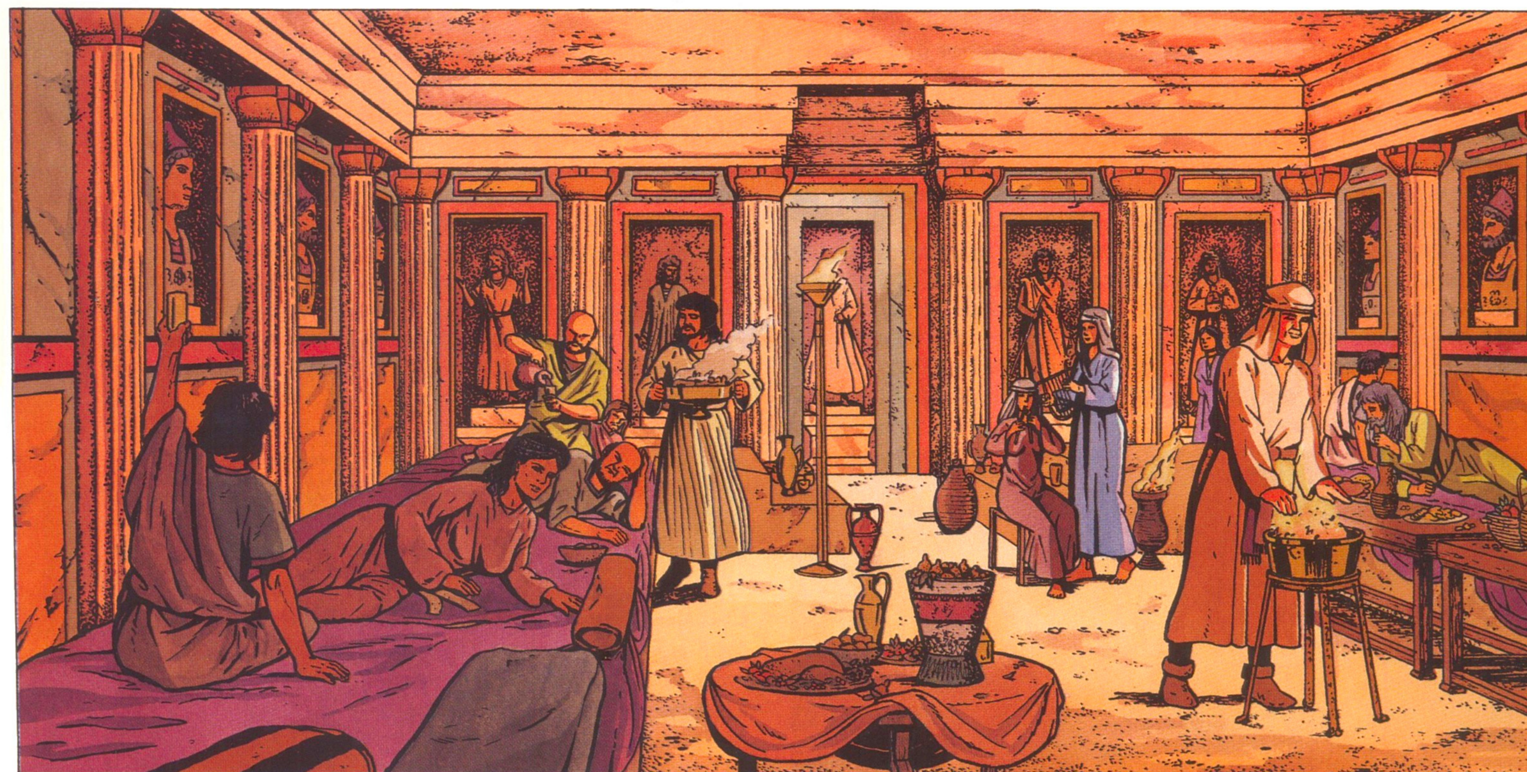


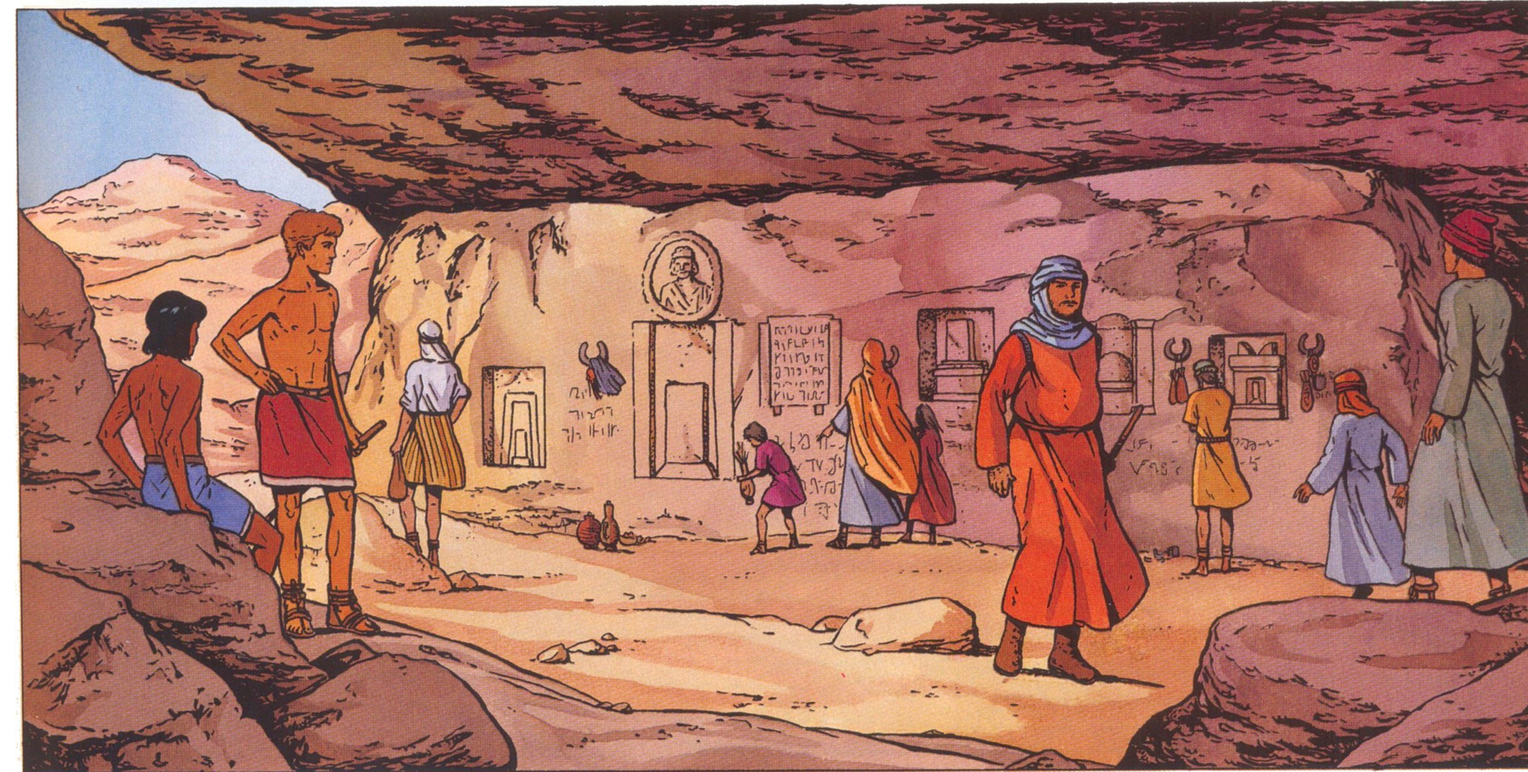
Page 11, en haut :
Le "château de la fille du Pharaon" (surnom donné par les Bédouins) était dédié à Dusarès et sa mère "vierge".

Ci-contre, à droite :
Qasr el-Bint : il possède un plan presque carré de 27,6 x 27,9 mètres.

Ci-contre, à gauche :
Sanctuaire : au sommet du haut lieu de Madhbah se dressent deux obélisques de 6 et 7 mètres de haut représentant sans doute le couple de divinités Dusarès-al-'Uzza ou Allât.
(Photo Alexandre Tourovets)

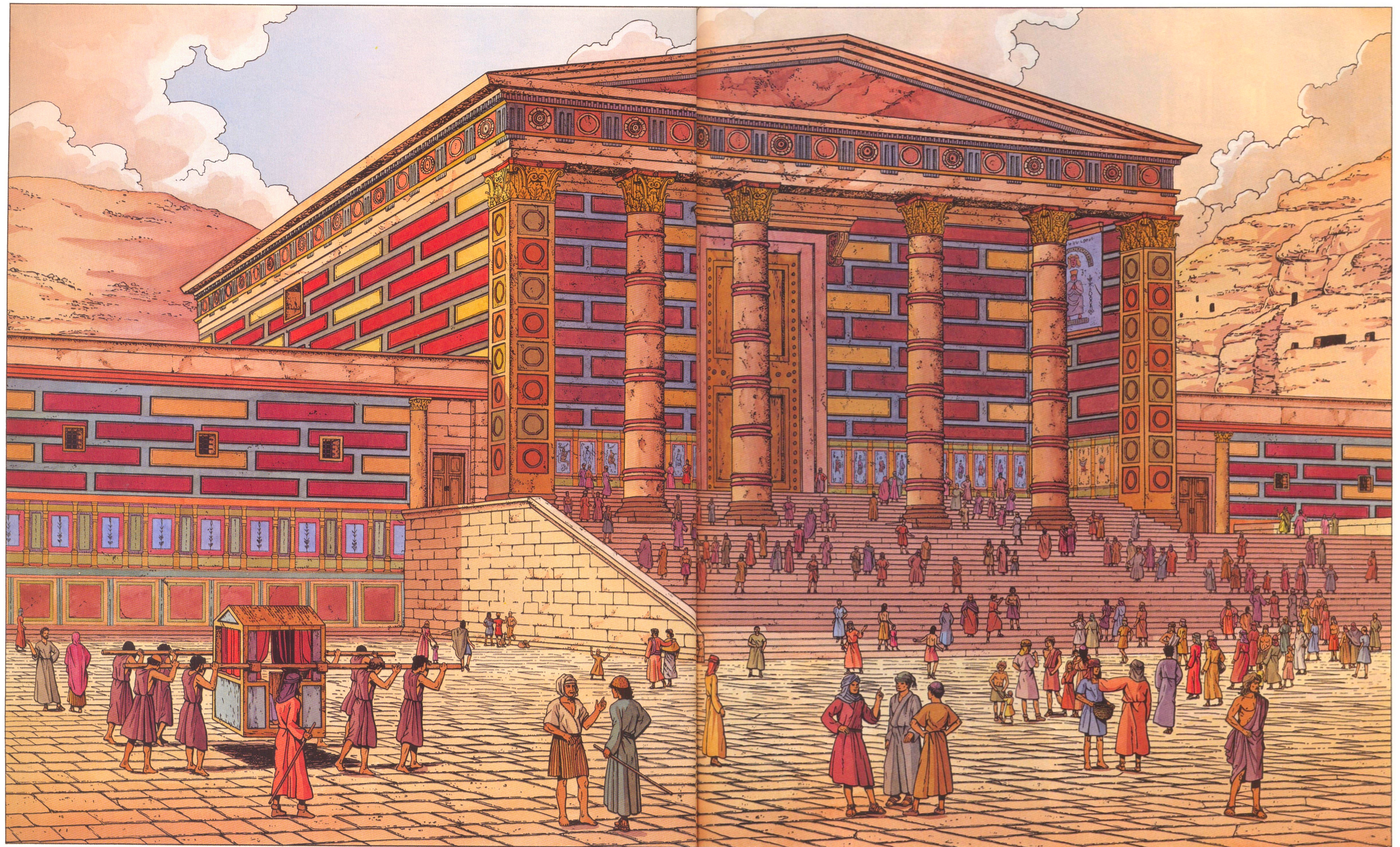




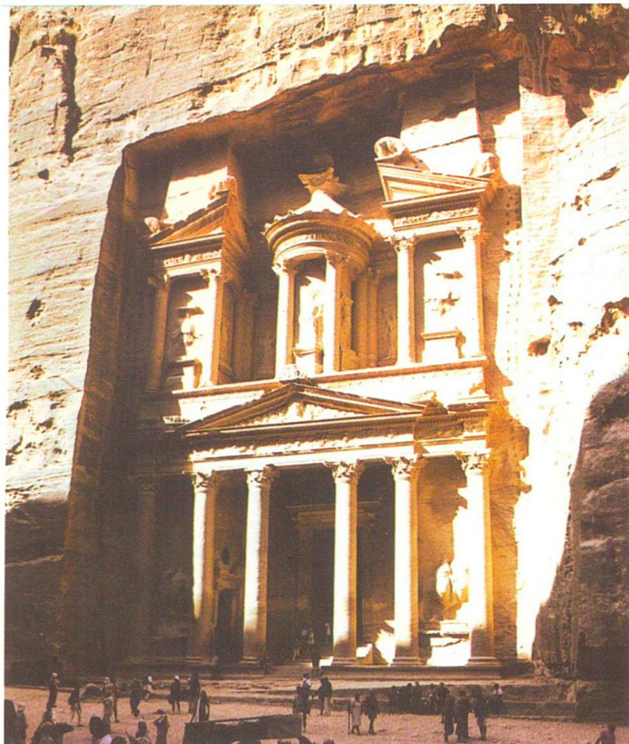


En haut : Haut lieu de Madhbah.
Ci-dessus : Salle de banquet.

Ci-dessus : Sanctuaire nabatéen.



Le Qasr el-Bint Firaoun. (2e moitié du Ier s. av. J.-C.)



LES NABATÉENS ET LEURS ENNEMIS

Les premières traces historiques des Nabatéens remontent au IVe s. av. J.-C., lorsqu'ils se heurtèrent aux Grecs, puis aux Séleucides à la fin du IIIe s. av. J.-C. Les relations tumultueuses avec leurs voisins hasmonéens les conduisirent à devenir une des forces politiques les plus importantes au Proche-Orient.

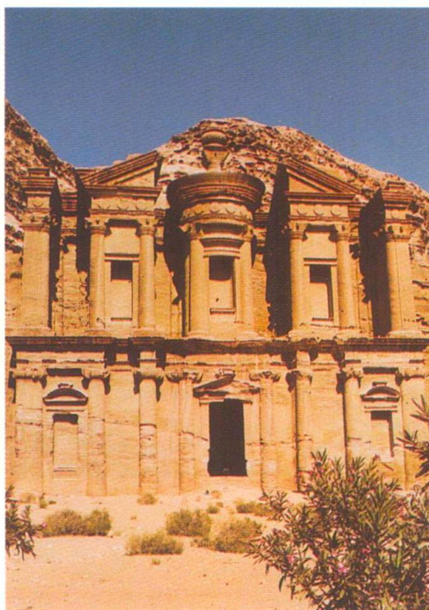
Les Nabatéens et les Diadoques (312 av. J.-C. – 64 av. J.-C.)

Après la mort d'Alexandre le Grand en 323 av. J.-C., ses généraux, les Diadoques, se disputèrent son empire. Son plus vieux stratège, le général Antigone le Borgne, après avoir occupé aisément l'Asie Mineure, la Syrie-Palestine, croyait encore à l'unité du territoire légué par Alexandre. Attiré par les richesses nabatéennes et se souvenant que ceux-ci étaient les seuls à n'avoir pas rendu hommage au souverain macédonien, ni au nouveau maître de la Syrie, il ordonna en 312 av. J.-C. à son ami Athénée, d'organiser une expédition contre ces fiers Arabes. Celui-ci savait que les Nabatéens partaient célébrer une fois l'an une panégyrie (grande fête), et qu'à cette occasion, leurs biens, vieillards, femmes et enfants étaient placés sur une certaine roche (d'où le nom grec, Petra), la montagne d'Umm el-Biyara, qui domine le centre de la cité au sud-ouest. Profitant de l'absence de protection, Athénée tomba sur la roche avec 4000 fantassins et 600 cavaliers, s'empara de 500 talents d'argent, d'une grande quantité d'encens et de myrrhe, puis massacra un nombre élevé d'habitants. Après une marche de 40 kilomètres, il installa un camp pour la nuit, mais les Nabatéens, prévenus par des fugitifs, se vengèrent et fondirent sur les Grecs endormis. Il n'y eut que 50 survivants ! Les Nabatéens envoyèrent une lettre en araméen à Antigone le Borgne, et celui-ci répondit diplomatiquement qu'Athénée avait agi de son propre chef, sans le consulter. Cet échec lui resta en travers de la gorge et il envoya une seconde expédition, cette fois-ci avec 4000 fantassins et 4000 cavaliers dirigés par Démétrios, son fils. Des sentinelles aux aguets purent, à l'aide de signaux de fumée, avertir la population, qui se hâta de mettre à l'abri biens et bétail. Démétrios s'acharna en vain et s'en alla sans victoire. Sur la route du retour, il s'empara du lac Asphaltite (actuellement la mer Morte), riche en bitume, que les Nabatéens exploitaient pour le vendre en Égypte. Furieux, ceux-ci envoyèrent 6000 guerriers et anéantirent la flotte grecque. Les généraux d'Alexandre laissèrent alors en paix le peuple des roches.

Les Nabatéens et les Hasmonéens

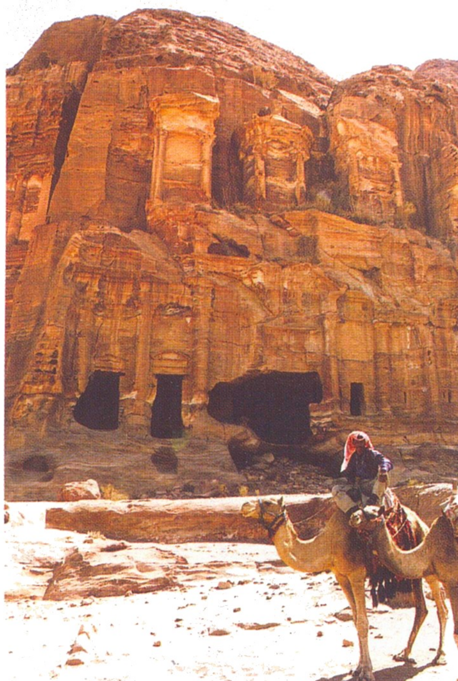
Au tournant des IIIe et IIe s. av. J.-C., les Séleucides prirent possession de la Syrie et de la Palestine qu'ils considéraient comme leur part de l'héritage d'Alexandre. Des populations arabes, composées majoritairement de Nabatéens, se rallièrent aux Séleucides dirigés par Antiochos III le Grand contre les Ptolémées d'Égypte, rivaux commerciaux des Nabatéens. En 175 av. J.-C., le roi séleucide Antiochos IV Épiphane voulut imposer le culte de Zeus aux territoires conquis, notamment à ses sujets juifs. Ceux-ci, fils du Dieu unique Yahvé, se révoltèrent, en 167 av. J.-C., et le grand prêtre du Temple, Jason, chef du parti séleucide, dut s'exiler à Pétra. Mais ses hôtes le forcèrent à quitter la ville, afin de ne pas compromettre leurs relations avec leurs voisins de Palestine. En effet, les Arabes vinrent en aide aux révoltés juifs commandés par le prêtre Mattathias et ses fils. Cependant, cette amitié fut compromise quelques décennies plus tard, lorsque le roi juif hasmonéen Alexandre Jannée inaugura une politique musclée vis-à-vis de ses voisins : il occupa l'un des principaux ports d'exportation nabatéens, Gaza. Arétas III (120/110 av. J.-C. – 96 av. J.-C.) arriva trop tard pour sauver ses sujets. Son fils, Obodas Ier, vengea son père en récupérant ses possessions en 93 av. J.-C. Le nouveau roi nabatéen repoussa également les assauts du Séleucide Antiochos XII, qui mourut au combat. Obodas Ier mourut en 85 av. J.-C., et fut enterré à Oboda, l'actuelle Avdat dans le Néguev. Divinisé, plusieurs sanctuaires lui furent consacrés à Pétra.

Son successeur et fils, Arétas, troisième du nom, régna de 85 à 62 av. J.-C. Après l'affaiblissement du royaume séleucide et la mort de son roi, Antiochos XII, les roitelets de Syrie voulurent



Page 16, en haut :
Le Khazneh, le Trésor (Ier siècle av. J.-C.). Mausolée commémoratif d'un roi nabatéen.
Ci-contre, à gauche :
Après une ascension de 45 minutes en suivant le Wadi ed-Deir et après avoir longé le Triclinium aux Lions, on parvient au Deir, le "Monastère" (début IIe siècle ap. J.-C.).
Page 17, en haut :
Le Tombeau Corinthien (fin du Ier siècle ap. J.-C.). Imitation maladroite du Khazneh.
Page 17, en bas :
Habitations troglodytes. (Photos Patrice Schmitt et Alexandre Tourovets)

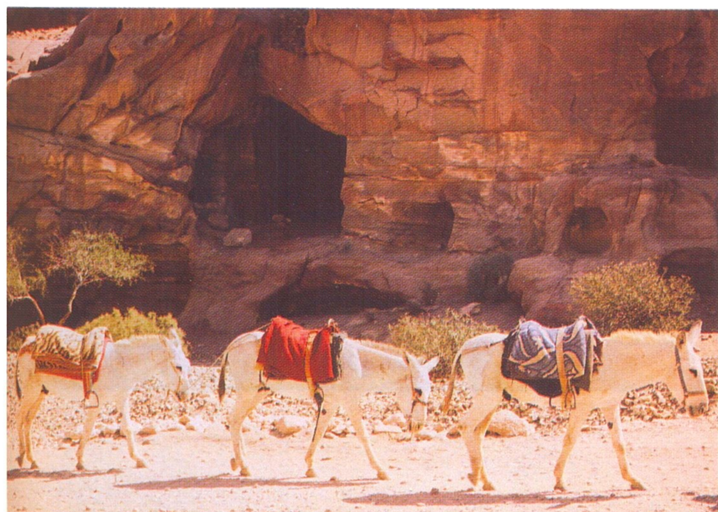
s'émanciper et les habitants de Damas, afin de se protéger contre les princes ituréens, demandèrent l'aide du monarque nabatéen. Celui-ci régna pendant douze ans sur la capitale syrienne et y frappa même monnaie avec la légende grecque "du roi Arétas Philhellène", l'ami des Grecs. Il dut partir lors de l'arrivée du roi arménien Tigrane le Grand, mais il reprit la guerre contre Alexandre Jannée et remporta une victoire importante en 82 av. J.-C., près de Lydda. Malheureusement pour lui, au décompte final, l'opposant hasmonéen gagna la partie, car il s'empara de douze villes de Moab et d'Édom ainsi que de plusieurs ports sur la Méditerranée. À la mort de Jannée en 67 av. J.-C., une dispute pour le pouvoir éclata entre ses deux fils, Hyrcan II et Aristobule II, ce dernier évinçant son frère aîné du trône. Sur les conseils d'Antipater, son bras droit, qui avait épousé une Nabatéenne, Hyrcan se réfugia chez Arétas et lui promit, en échange de son aide pour écarter son frère, de lui rendre les douze villes perdues. À la tête de 50000 hommes, Arétas défit Aristobule et entreprit le siège de Jérusalem en 65 av. J.-C. Mais Pompée, le général romain qui avait déjà réduit l'Arménien Tigrane à l'état de vassal, envoya son général Scaurus pour sommer Arétas de suspendre le siège de la ville sainte sous peine d'être déclaré ennemi de Rome. Pompée créa la Province de Syrie à partir des restes du royaume séleucide. Il confia à Scaurus le soin de s'en occuper et d'annexer la Nabatène. Il ne put cependant s'emparer de la "Roche". Vaniteux, Scaurus fit frapper une médaille montrant Arétas genou en terre, implorant la paix à côté de son chameau.

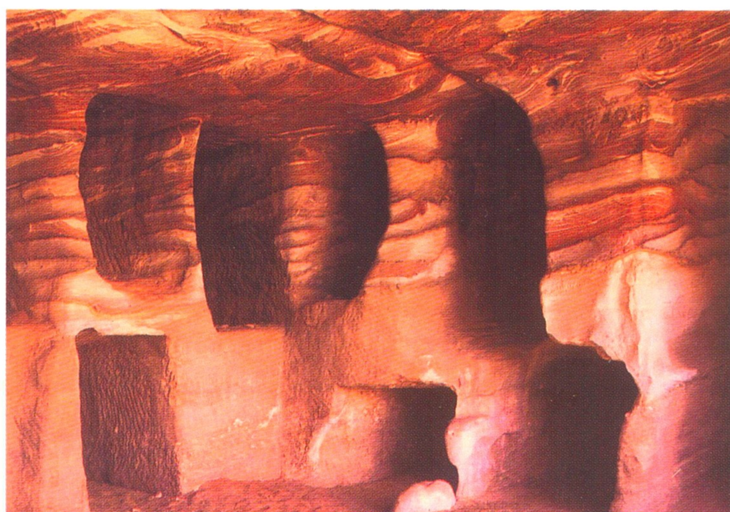


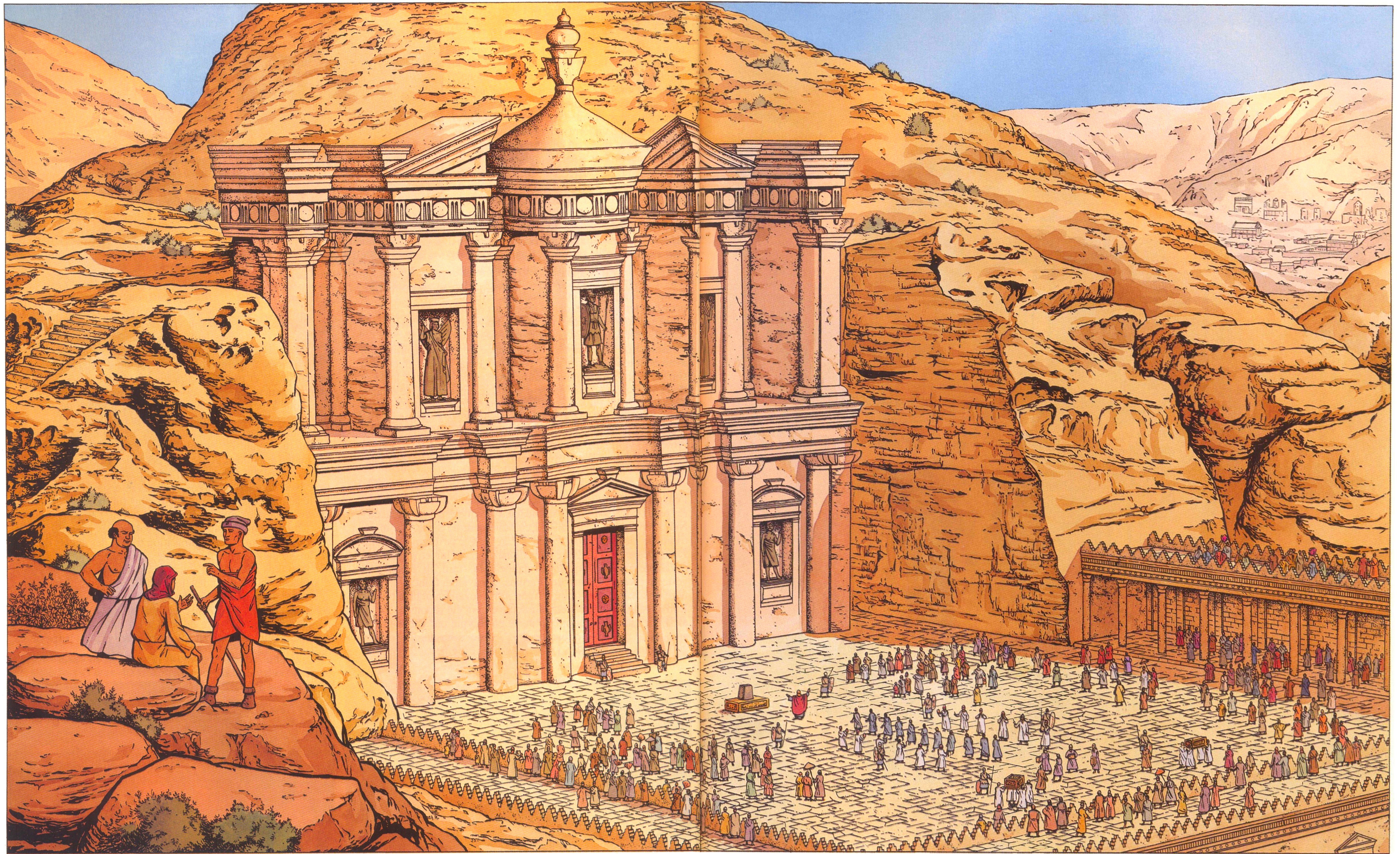
Entre 67 et 58 av. J.-C. régna un certain Obodas II, dont l'exercice du pouvoir fut court et tranquille. Les Romains, attirés par les richesses de l'Arabie, ne s'attaquèrent à nouveau aux Nabatéens qu'en 55 av. J.-C. Le gouverneur de Syrie, Gabinius, triompha de Malichos Ier. En 47 av. J.-C., ce dernier soutint Jules César en difficulté en Alexandrie en lui envoyant ses cavaliers. Pourtant, quelques années plus tard, il retourna sa veste en prenant le parti des Parthes, qui avaient franchi la frontière orientale de l'Empire romain. Il fut sévèrement taxé par les Romains, après que les envahisseurs eurent été repoussés en 39 av. J.-C. Lorsqu' Antoine fut attiré en Égypte par Cléopâtre, il amputa le royaume nabatéen de l'Ammanitide, qu'il taxa de 200 talents au profit de sa maîtresse. Malichos se révolta contre cette injustice et Antoine utilisa Hérode le Grand, roi de Judée, pour le mater. Hérode écrasa l'armée nabatéenne près de Philadelphie (Amman) en 31 av. J.-C. Puis, à son tour, il vit son armée anéantie par le général romain, tout simplement parce que Cléopâtre le voulait. Heureusement, Octave-Auguste, qui n'avait pas supporté la répudiation de sa sœur Octavie par son beau-frère Antoine au profit de la belle Égyptienne, mit fin aux ambitions des deux amants lors de la célèbre bataille d'Actium. Il fut dès lors le seul maître de l'empire. Malichos, voulant se faire pardonner l'épisode parthe et son soutien à Antoine en lui envoyant des hommes la veille de la bataille, se chargea d'anéantir la flotte de la reine d'Égypte. Conscients de leur défaite, Cléopâtre et Antoine se donnèrent la mort.

L'habitat nabatéen

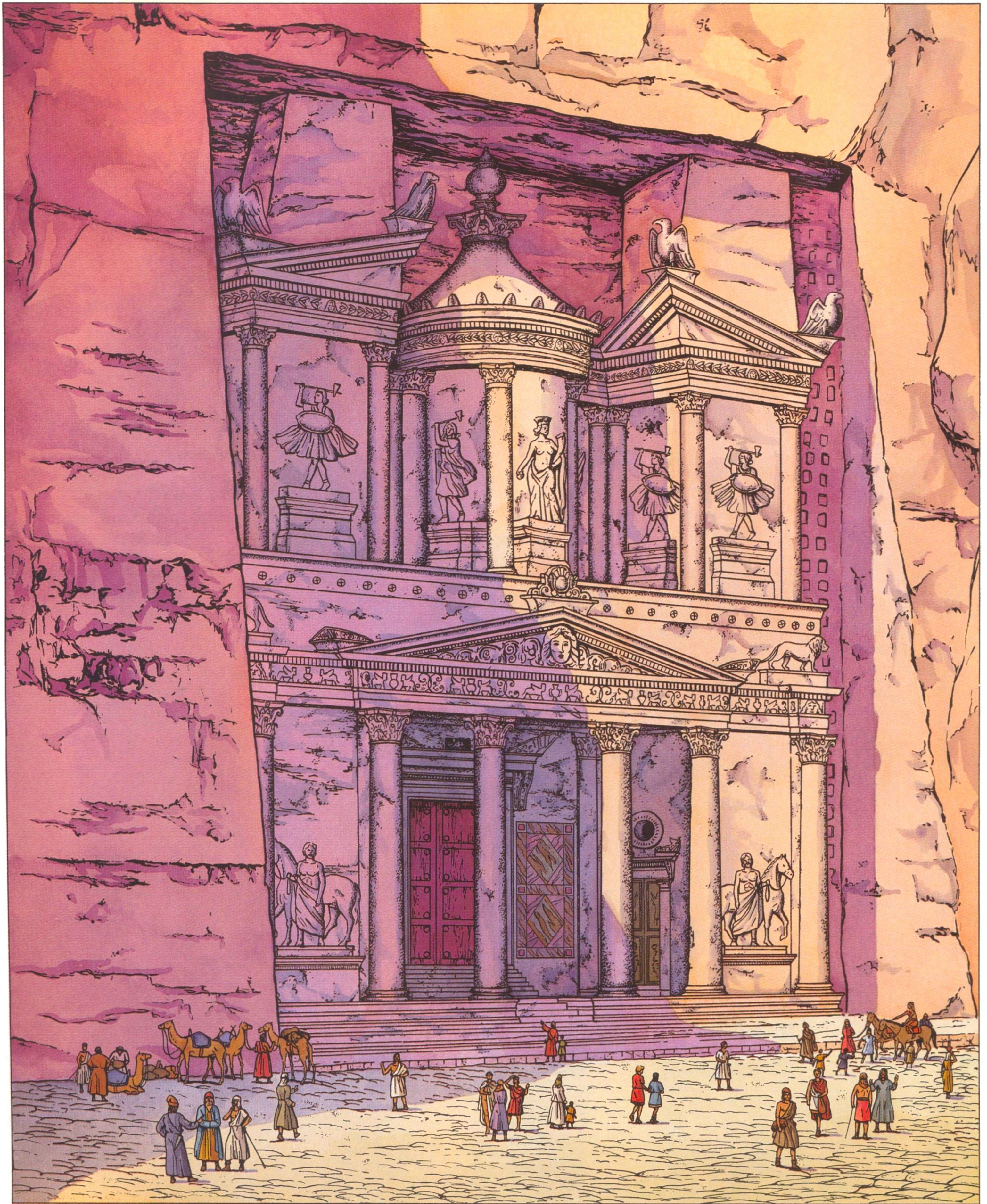
La plupart des Nabatéens devinrent sédentaires à la fin du Ier s. av. J.-C. Des maisons en briques côtoyèrent les tentes et les habitations creusées à même la pierre. L'apparition de belles maisons luxueuses va de pair avec les programmes d'architecture monumentale. Mélange de style hellénistique et oriental, la partie réservée à la vie sociale est soigneusement agencée autour d'un vestibule à colonnes et une cour à péristyle comme dans bon nombre de demeures méditerranéennes. Les murs sont peints de décors à la grecque, et le sol est parfois dallé. La partie privée est plus simple et grossière, organisée autour d'une cour, conformément aux habitudes orientales. À l'inverse des villes gréco-romaines, Pétra est une ville "à l'orientale" : il n'y a pas de zones compartimentées, bien définies, agencées de manière cohérente et organisée. Le réseau est dispersé en noyaux plus ou moins distanciés du centre, pour deux raisons évidentes : le relief et ses contraintes, qui déterminent les plateaux cultivables, les points d'eau, les routes importantes et l'organisation tribale des débuts de Pétra. À l'instar de Palmyre, des familles, des clans s'y sont installés, pas trop près les uns des autres pour des raisons de sécurité et d'aisance. Au cours du développement de la ville, des chemins, et ensuite des rues relièrent les îlots résidentiels en épousant les contours sinueux du relief. Un bâtiment public, par exemple un temple, servait de repère et de lieu de ralliement. Ce type de schéma urbain remonterait à trois mille ans et s'est perpétué jusqu'au XIXe siècle.





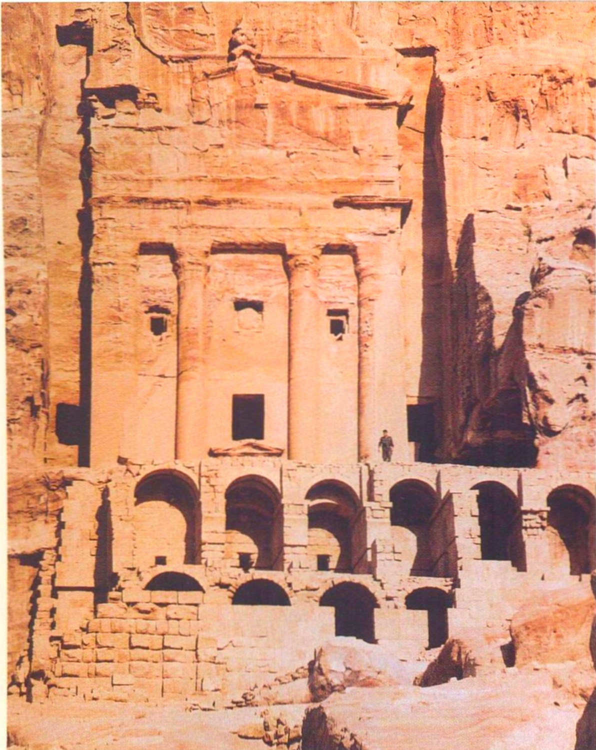


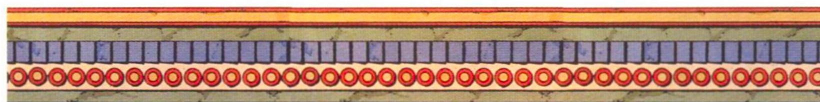
Fête cultuelle au Deir, "le monastère".



Le Khazneh.

En haut : Quartier d'habitations nabatéen.
En bas : Le tombeau corinthien.





L'ANNEXION ROMAINE

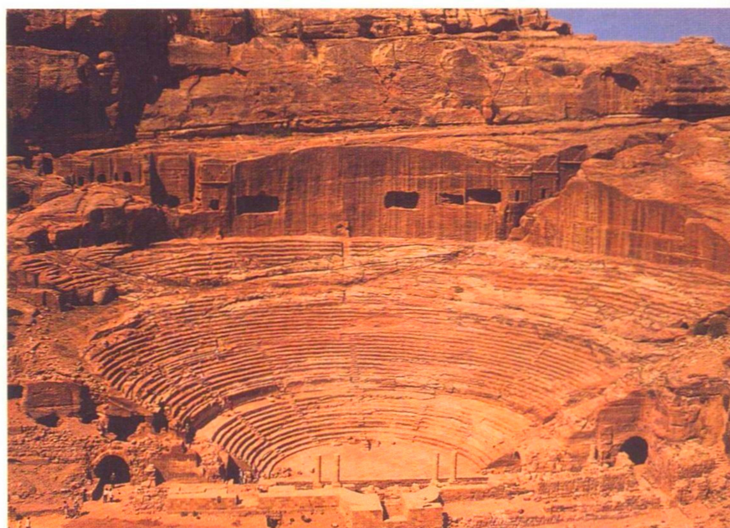
En 106 ap. J.-C., Trajan profita de la mort du roi Rabbel II pour annexer le royaume nabatéen. Celui-ci fit dès lors partie de la Province d'Arabie, dont Bosra devint la capitale.

Il semble que les choses se soient passées sans heurt et que les opérations aient été menées rondement. Dès 107 ap. J.-C., un soldat romain, écrivant à ses parents en Égypte, se disait ébloui par la richesse des produits convoyés par les caravanes jusqu'à Pétra. Bien que Bosra et sa région agricole et densément peuplée eussent pris la place de Pétra, celle-ci gardait tout de même le titre de métropole, et les procureurs romains continuèrent à y tenir des assises. L'un d'eux, Sextius Florentinus, y fit même creuser son tombeau dans la falaise de Khubthah (voir p. 7). C'est grâce à une inscription latine gravée très haut au-dessus de la porte de l'édifice que l'on dispose d'informations sur la carrière de ce légat impérial. Il a dû gouverner sous le règne d'Hadrien, entre 126 et 130 ap. J.-C., et mourir à Pétra avant d'avoir été nommé consul. Ultérieurement à son arrivée en Arabie, il fut légat de légion en Bretagne, questeur (magistrat chargé de fonctions financières) dans une région grecque, l'Achaïe, et proconsul de la Narbonnaise.

Bien que située sur la Via Traiana, la route commerciale reliant Bosra à Aqaba, Pétra n'était plus une grande cité caravanière, le trafic s'étant déplacé vers Palmyre, mais la ville jouissait encore d'une certaine réputation d'aisance propre à une ville secondaire d'Orient. De grands travaux d'urbanisme prouvent en effet sa prospérité lors de la "Pax Romana".
Pétra devint une colonie romaine en 222 ap. J.-C., sous le règne de Marcus Aurelius Antoninus, dit Élagabal. Grand prêtre du Baal solaire d'Émèse, il introduisit le culte de son dieu à Rome, el Gebal, dont il prit le nom. Plus intéressé par la religion que par la gestion de l'État, il multiplia les extravagances et fut assassiné par les membres de sa garde personnelle. En 295 ap. J.-C., lors du remaniement des provinces par Dioclétien, la Province d'Arabie perdit le Néguev, ainsi que les villes d'Aïla (Aqaba) et de Pétra. Puis, en 358 ap. J.-C., la partie de la Province d'Arabie que Dioclétien avait rattachée à la Palestine devint la Palestina Salutaris, avec une ville indépendante de celle de la Palestine proprement dite : Pétra. Malheureusement, elle ne retrouva jamais le faste et l'importance qu'elle avait jadis. De plus, en 363 ap. J.-C., elle fut durement touchée par un séisme. Devenue un lieu d'exil, elle apparut comme une cité sur la pente abrupte du déclin.

Le Tombeau à l'Urne (Ier s. ap. J.-C.)

Les premiers chrétiens se manifestèrent au début du IVe siècle ap. J.-C. Les païens restèrent cependant majoritaires à Pétra. Depuis déjà un siècle, un flot d'immigrants arabes, vivant dans la périphérie de la ville, étaient venus habiter le lieu, de telle sorte que le noyau d'habitants d'origine nabatéenne se réduisit fortement. Le Tombeau à l'Urne, ainsi appelé en raison de l'urne qui culmine au faîte de l'édifice haut de 26 mètres, fut transformé en église par l'évêque Jason en 446 ap. J.-C. Deux autres églises, au moins, ont été retrouvées à Pétra, construites sur la rive droite du Wadi Mousa. Les deux petites portes latérales du tombeau ont été ajoutées pour les besoins du sanctuaire chrétien. Il est aussi probable que l'escalier monumental qui mène au tombeau soit d'époque byzantine, bien que la technique de petites voûtes couvertes de dalles soit d'origine nabatéenne. Un escalier taillé dans la roche à droite de la cour est sans doute l'œuvre des Nabatéens,





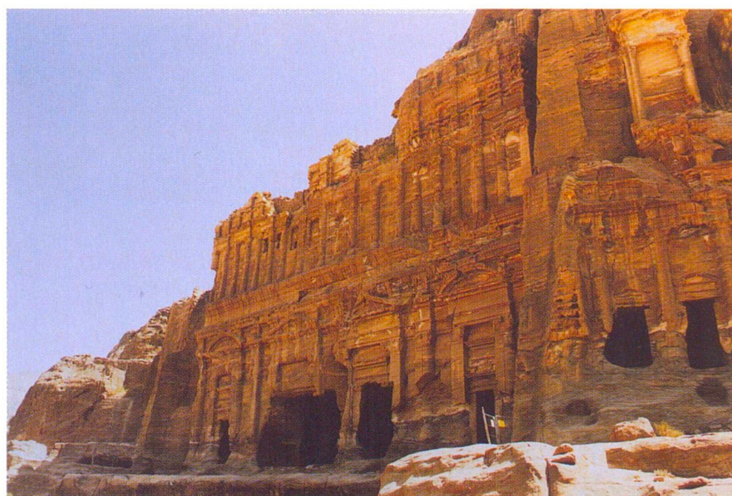
et un mur de la hauteur d'environ un homme devait délimiter celle-ci comme c'était le cas pour de nombreuses tombes de l'endroit.

Le Théâtre (1re moitié du Ier s. ap. J.-C.)

Taillé dans le versant septentrional du Djebel el-Madhbah, la "montagne du sacrifice", où se trouve un des hauts lieux les plus importants de la ville (voir p.12), son aménagement remonterait au règne d'Arétas IV (4 av. – 40 ap. J.-C.). L'auditorium du théâtre a été construit dans la nécropole la plus ancienne de la cité caravanière et a endommagé plusieurs tombeaux. Sa construction aux dépens d'une nécropole fit penser, lors des premières fouilles, qu'il était l'œuvre du colonisateur romain peu soucieux de déranger les morts des autres, mais les résultats des fouilles ont prouvé le contraire.



Le théâtre fut utilisé régulièrement jusqu'en mai 363 ap. J.-C., lorsqu'un tremblement de terre l'endommagea. Il ne fut totalement abandonné qu'après le séisme de 747 ap. J.-C., sous le règne des Omeyyades, dynastie de califes arabes qui régnèrent sur la région de 661 à 750 ap. J.-C. Ce lieu de divertissement pouvait accueillir de trois à quatre mille spectateurs, qui venaient voir des pièces d'inspiration grecque, des danses ou des mimes. On utilisa la pierre locale, assez friable, et on doit l'imaginer un peu plus simple dans son esthétique que ceux de Palmyre, Gerasa ou Bosra.



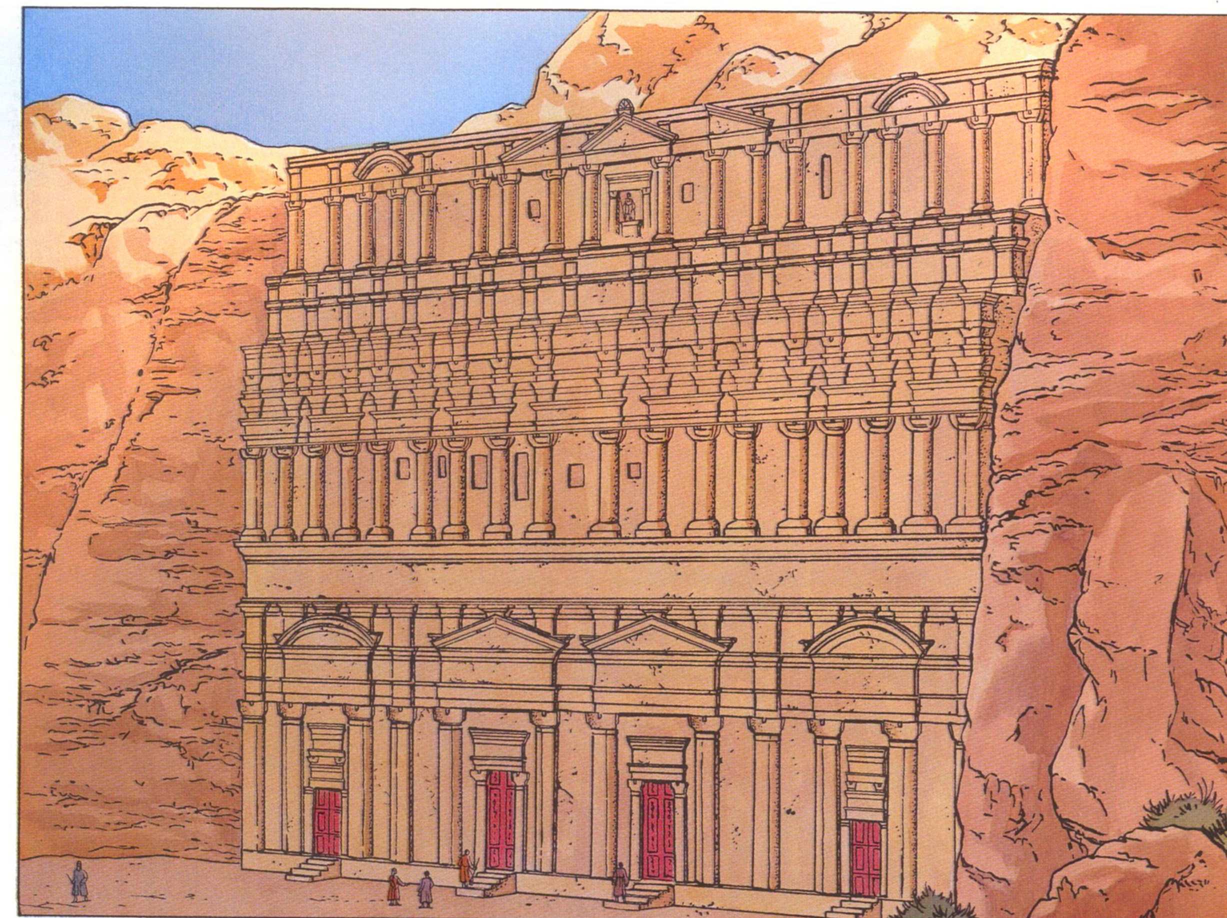
Lors du déblaiement de l'orchestra, de nombreux anneaux furent découverts dans le sol. On crut d'abord qu'ils servaient à attacher des bêtes sauvages lors des spectacles, mais un ouvrier travaillant pour une mission américaine prouva qu'ils avaient été utilisés afin de lever et placer les colonnes de la scène.

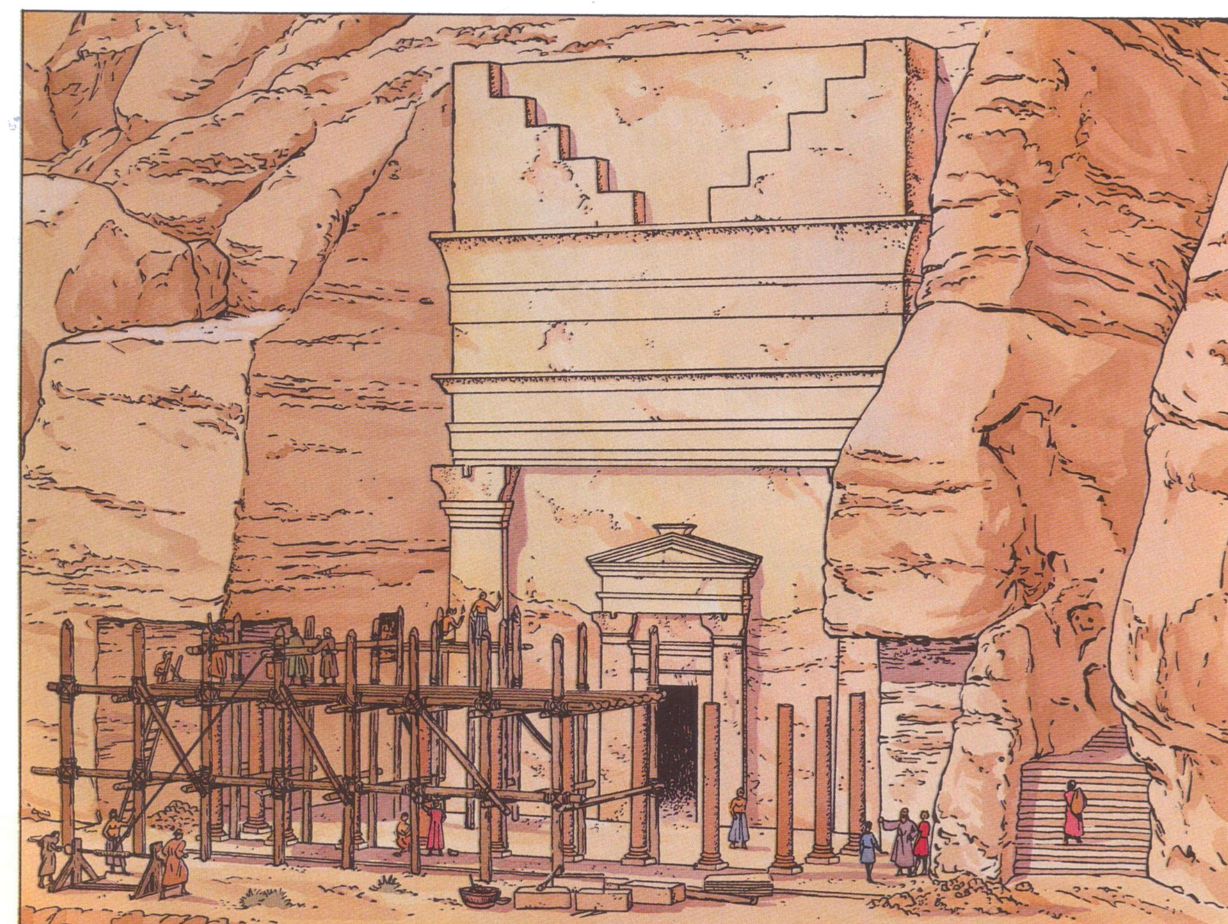
Le Tombeau à étages (Ier s. ap. J.-C.)

Il possède la façade la plus large de Pétra, 49 mètres, et est haut de 46 mètres. Malheureusement, sa façade est aussi une des plus abîmées par l'érosion. Le troisième étage a été emporté lors de pluies abondantes. En fait, une canalisation déviait les eaux vers un grand bassin taillé au nord du monument. Avec l'usure du temps, une fuite s'est créée et a permis à l'eau de s'engouffrer, minant petit à petit le travail des hommes. Rien dans les chambres du premier étage ne permet de présumer l'utilisation du tombeau. Certes, il se trouve dans la deuxième chambre de droite une banquette surélevée qui a pu servir, mais l'ensemble des salles est inachevé.

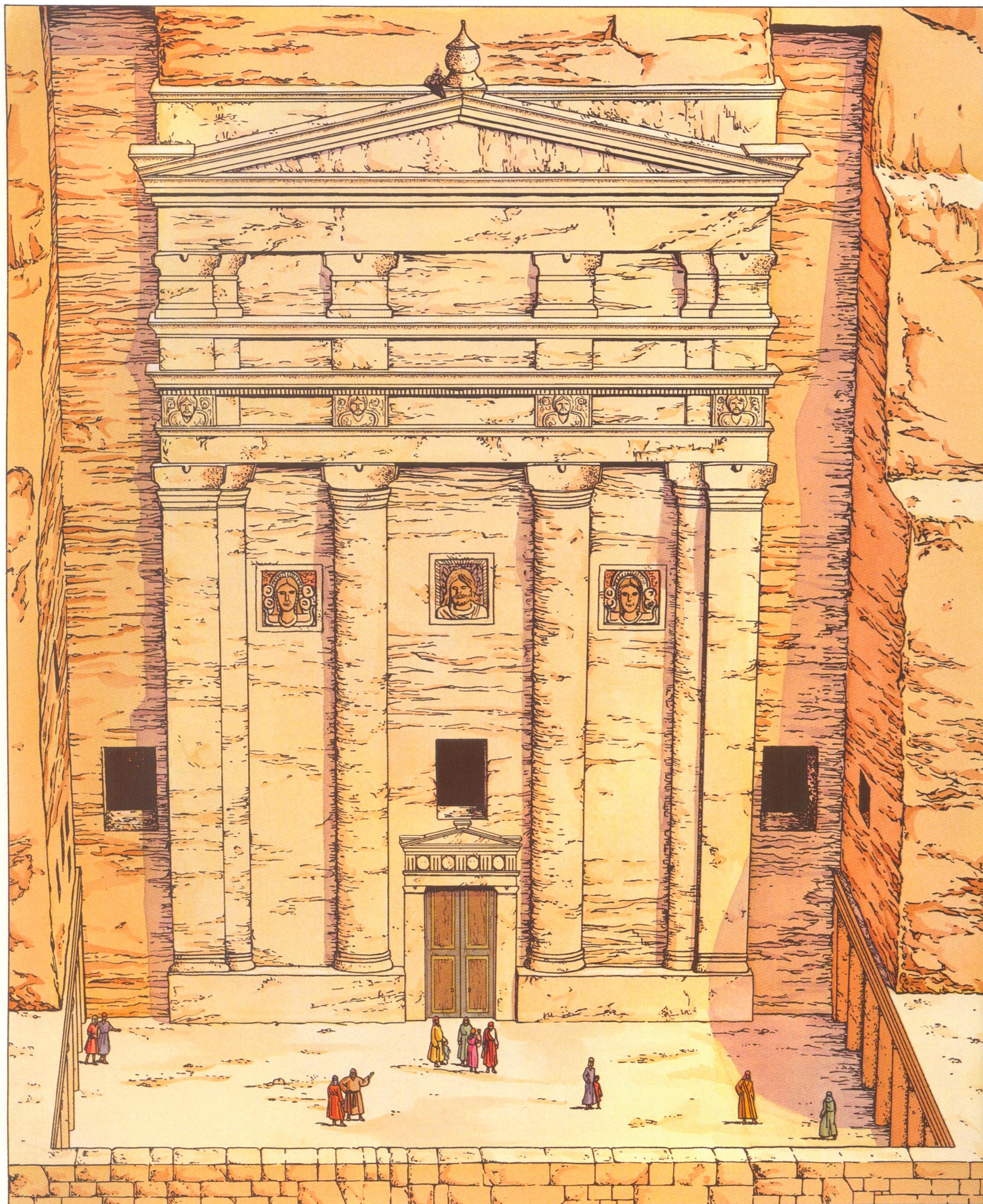
Page 22, en haut :
Tombeau à l'Urne. (Photo Patrice Schmitt)
Page 22, en bas :
Vue aérienne du Théâtre. (Photo Alexandre Tourovets)
Page 23, en haut :
Porte du Téménos. Grande porte et l'aire sacrée, téménos, du Qasr el-Bint. (Photo Alexandre Tourovets)
Page 23, au milieu :
Le Tombeau à étages ou tombe-palais (vers Ier siècle ap. J.-C.).
Ci-contre :
Le Théâtre. Vestiges de la scène.

Le théâtre.

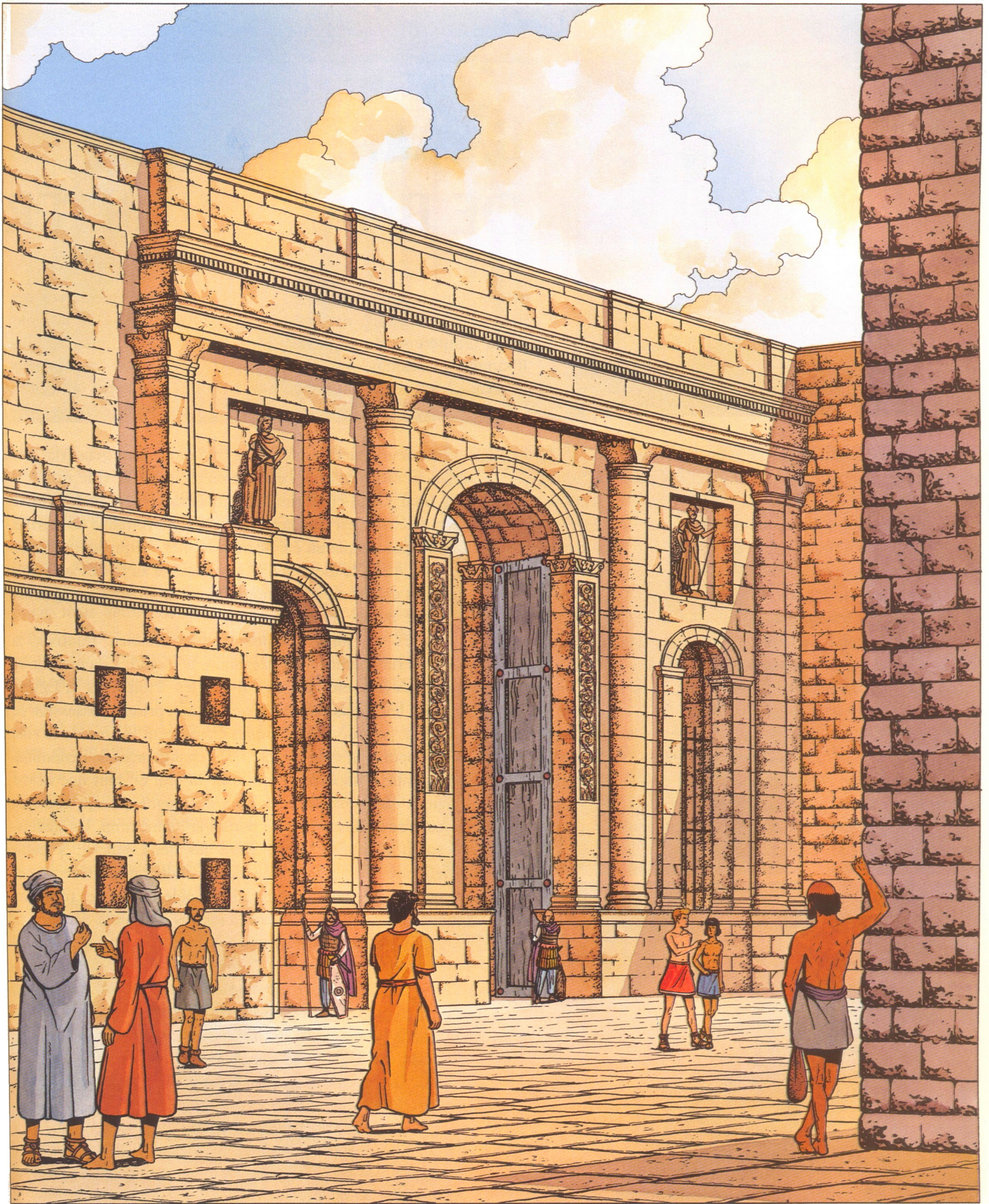




En haut : Le tombeau à étages.
En bas : Le tombeau d'Uneîshu, ministre de Shaquilat II, mère de Rabbel II (Ier s. ap. J.-C.).



Le tombeau à l'urne.



La porte du Téménos (aire sacrée) du Qasr el-Bint.

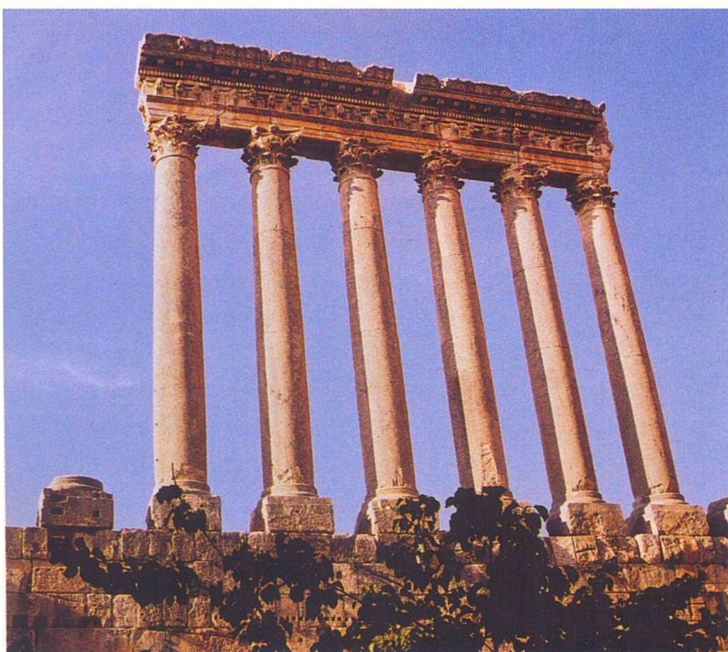


BAALBEK : DE BAAL À JUPITER

Située dans la vallée de la Beqa'a, la ville de Baalbek tient son nom du dieu “Baal”, divinité sémitique des céréales, de la pluie, de la tempête et du tonnerre. Étape commerciale entre la côte libanaise et Damas, localisée entre l'Oronte et le Litani, deux grands cours d'eau libanais, elle devint également un centre religieux dès les premières décades de son existence.

Le site de Baalbek fut sans doute occupé dès l'âge du bronze (2900-2300 av. J.-C.), comme l'indiquent certains vestiges à proximité du temple de Jupiter qui fut construit bien plus tard. Dans les collines avoisinantes, des tombes creusées à même la roche semblent être l'œuvre des Phéniciens. Ce peuple de marins fonda, dès 2500 av. J.-C., de nombreuses villes-comptoirs sur les côtes du Liban, du nord de la Palestine et de Syrie, à travers la Méditerranée et une partie de l'Atlantique oriental. Les Phéniciens, qui eurent une influence certaine sur la mythologie grecque, auraient, dès leur arrivée sur le site, sacrifié à leur dieu Baal, entouré de son fils Aliyan et Anat, sa fille et amante de son frère.

La vénération du dieu phénicien est sans doute à l'origine du nom de la ville, car Baalbek signifie la “ville de Baal”. Dans la Bible, elle apparaît sous le nom de Baalath, une ville renforcée par le roi Salomon vers 970 av. J.-C., confirmant la thèse du culte phénicien à cet endroit, et son rôle commercial important sur la route de Damas.



Plusieurs siècles après sa création, les gens du lieu aimaient raconter qu'à l'endroit où s'élevait la ville naquit le dieu Baal. Celui-ci fut assimilé à l'Hadad syrien, et dès lors au Zeus grec. Il n'est pas étonnant qu'à l'ère romaine de la ville, le principal temple ait été dédié à Jupiter, l'équivalent romain de Zeus. Ainsi, le dieu Baal resta indétrôné au fil des ans, seuls quelques changements de nom vinrent troubler son règne sur la cité de Baalbek.

Après de longs siècles d'indépendance relative, la Phénicie fut conquise par Alexandre le Grand. À la mort de ce grand général en 323 av. J.-C., les Ptolémées d'Égypte d'abord, les Séleucides de Syrie ensuite, prirent possession de la région. Les rois ptolémaïques changèrent le nom de la ville en Héliopolis, la ville du soleil. Ce changement de dénomination montre l'importance qu'avait la cité en tant que centre religieux aux yeux des nouveaux occupants, puisqu'une ville majeure de la Basse-Égypte portait le même nom. Un jumelage aurait d'ailleurs existé entre les deux villes : à partir d'Héliopolis en Égypte, une statue était transportée par des prêtres égyptiens au cours d'un pèlerinage de plusieurs semaines et de centaines de kilomètres. On parla dès lors du “Jupiter héliopolitain”, sorte d'hybride du Jupiter/Zeus gréco-romain et du Baal sémitico-phénicien, dont le culte se répandit grâce à l'aura de Baalbek-Héliopolis. On le représentait souvent sans barbe, portant un calathos (tiare cylindrique) et entouré de taureaux à l'instar du Baal phénicien. À l'époque séleucide, bien avant la construction des temples romains, Baalbek était encore et toujours renommée pour son rôle sacré : un oracle attirait de nombreux dignitaires qui, après s'être rasé le crâne et avoir enduré une longue période d'abstinence rituelle, attendaient la parole sainte d'une statue située dans la cour principale du sanctuaire. En 63 av. J.-C. vint la conquête par Pompée. Après un bref retour aux mains de Cléopâtre, la dernière reine ptolémaïque d'Égypte, la région devint colonie romaine en 27 av. J.-C.

C'est à cette époque que débutèrent les travaux du gigantesque temple de Jupiter, le plus grand de son genre à l'époque

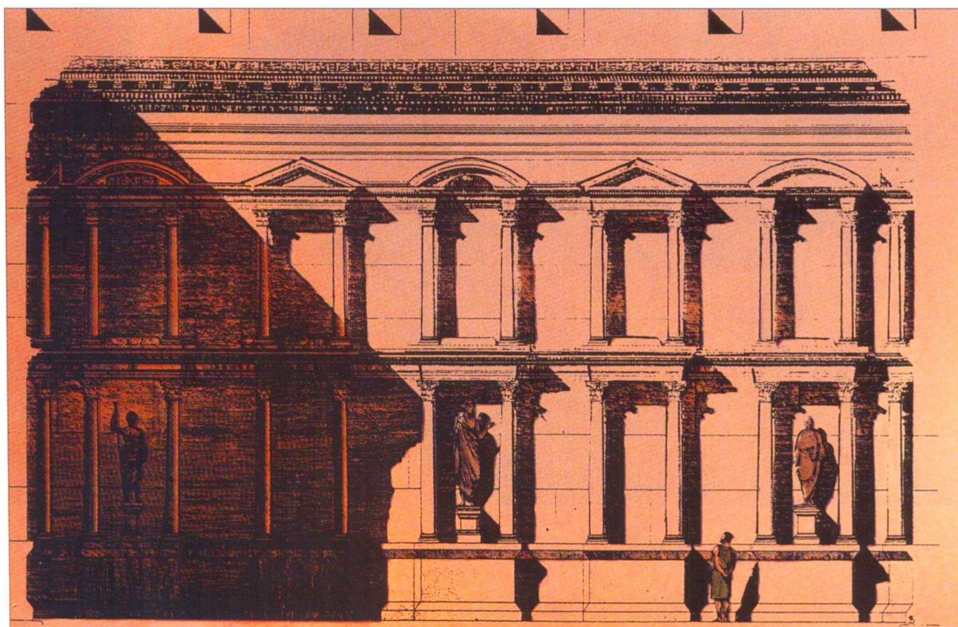


second temple “de Bacchus”. Celui-ci, plus petit et plus récent (+/- 150 ap. J.-C.) que son voisin, est aujourd'hui mieux conservé. En face se dressait le temple dit “de Vénus”, bien qu'en réalité rien ne confirme qu'il lui ait été dédié. C'est un monument unique dans le monde antique, que certains archéologues classent dans le “baroque romain”. Un petit temple anonyme, rectangulaire et ancien, se trouvait à proximité.

En fait, les noms des temples composant le sanctuaire romain de Baalbek ne sont pas certains, mais beaucoup d'empereurs étaient de souche syrienne et il ne paraît certainement pas improbable qu'ils aient promu le culte de leurs divinités autochtones sous leurs appellations romaines. C'est ce qui est admis à l'heure actuelle.

classique. C'est à l'empereur Auguste que l'on doit attribuer le commencement du chantier. Ses architectes utilisèrent un podium préexistant, sans doute un ouvrage inachevé faisant partie du temple en plein air érigé par le clergé séleucide entre 198 et 63 av. J.-C. Ce podium avait été construit à l'endroit de culte primitif phénicien. Ainsi le dieu Baal ne changea jamais de place, mais seulement de nom : Baal, Zeus, Hadad, Jupiter… Il est possible que, sous les Romains, ce dernier ait été le personnage central d'une triade qui, elle aussi, aurait respecté le caractère des divinités précédentes. Ainsi la fille de Baal, Anat, serait devenue la divinité assyrienne Atargatis, siégeant avec Hadad, son père, et son frère, dont le nom assyrien reste inconnu. Lorsque les Romains arrivèrent, ils les firent correspondre à leur panthéon : la fille aurait été assimilée à Vénus et le garçon à Mercure ou Bacchus. Bien qu'aucune certitude ne vienne étayer le choix entre le premier et le deuxième, les archéologues finirent par nommer le





Page 28, en haut :

Le temple de Bacchus. (Photo Patrice Schmitt)

Page 28, en haut :

Vestiges du temple de Jupiter. (Photo Patrice Schmitt)

Page 29, en haut :

Le temple de Bacchus. (Photo Patrice Schmitt)

Page 29, au milieu à droite :

Détail de l'intérieur du temple de Bacchus. (Photo Patrice Schmitt)

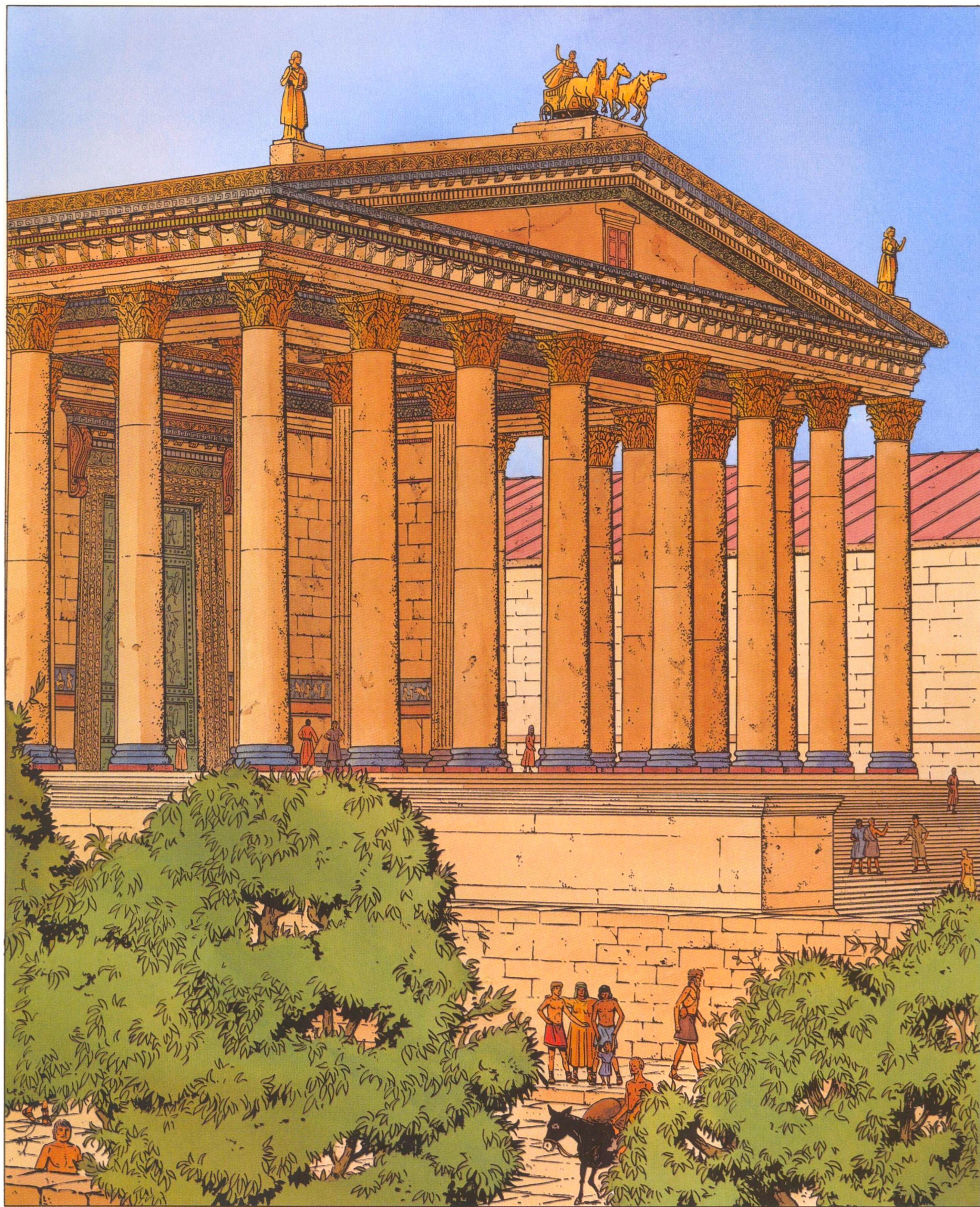
Ci-contre :

Portion de mur du portique de la Cour de l'Autel. (D'après H. Kohl, D. Krencher, H. Winnefeld, Baalbek, Berlin et Leipzig, 1921-1925)

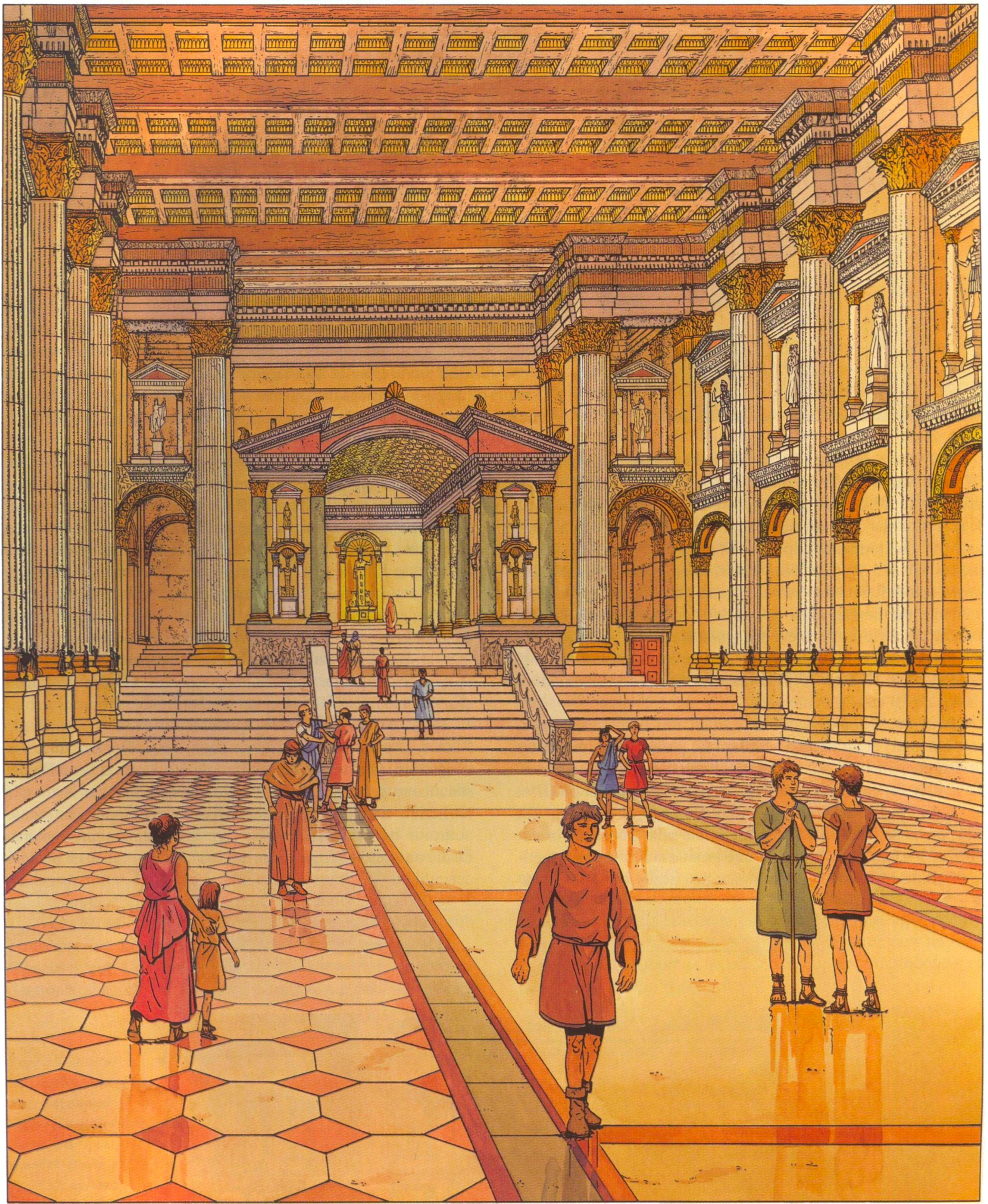
Vue d'ensemble du complexe jupitérien.



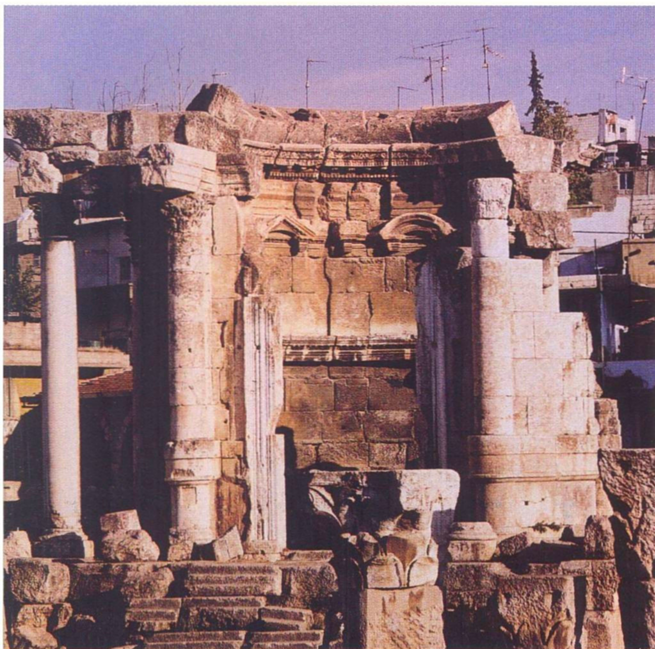
Le temple de Jupiter.



Le temple de Bacchus.



Intérieur du temple de Bacchus.



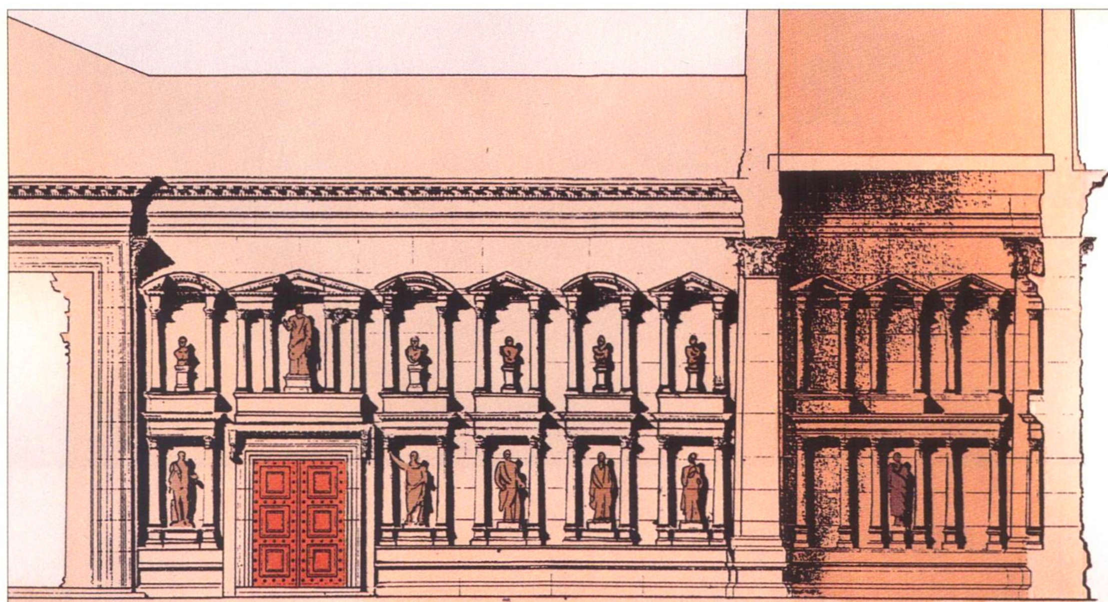
BAALBEK : ARCHITECTURE ET MYSTÈRE

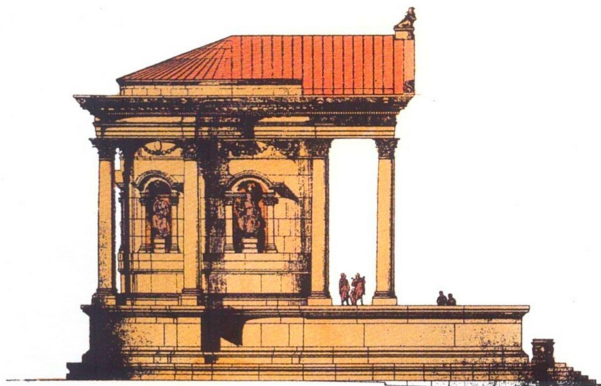
Les travaux du sanctuaire héliopolitain s'étalèrent sur un peu plus de 250 ans, mais les ajouts tardifs s'intégrèrent avec tant d'harmonie que le résultat fut homogène et incomparable. La grande plate-forme du temple de Jupiter contient des pierres pesant 1000 tonnes. Aucune grue moderne ne pourrait soulever pareil poids. Le mystère reste entier.

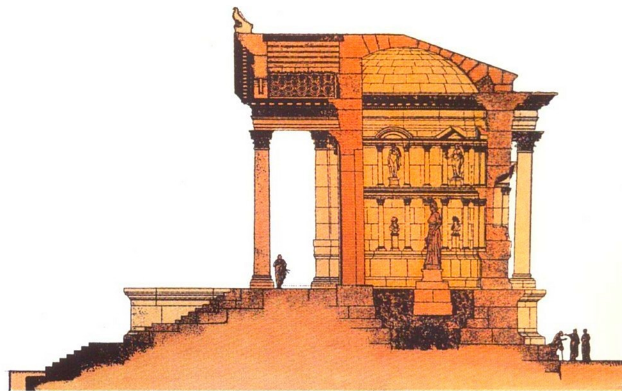
Auguste commença les travaux du temple principal vers 27 av. J.-C., et ils furent terminés sous Néron, entre 54 et 68 ap. J.-C. L'ultime état du complexe de Baalbek, tel que nous le représentons dans cet ouvrage, date, lui, du milieu du IIIe s. ap. J.-C. Le Temple de Jupiter était précédé d'une cour de 135 mètres sur 113. Sur les deux côtés, deux grands bassins, disposés symétriquement, servaient aux ablutions rituelles. Les colonnes du temple, ainsi que celles des portiques de la cour étaient de style corinthien. Le podium, d'une vingtaine de mètres de haut, et composé de pierres de 3 à 20 mètres de long, pesant entre 750 et 1000 tonnes, supportait des colonnes hautes de 20 mètres également.

Pour accéder à la "cour de l'autel" (où se trouvait l'autel monumental) et au temple, il fallait en premier lieu gravir les 40 marches menant aux propylées composés de 12 colonnes. Le temple fut construit sous Septime Sévère au début du IIIe s. ap. J.-C. et conçu comme l'entrée d'une forteresse, car des troubles avec les Parthes avaient éclaté aux frontières orientales de l'empire. Trois portes, une grande centrale et une petite de chaque côté de celle-ci, donnaient accès à la cour hexagonale, édifice unique en son genre à cette époque. Elle fut commencée sans doute en même temps que les propylées, mais terminée au milieu du IIIe s. ap. J.-C. sous l'empereur Philippe l'Arabe, originaire de Syrie, en guise de cadeau à son pays natal. Sorte de "palier de réflexion" avant d'entrer dans la cour de l'autel, la cour hexagonale avait pour but de faire quitter aux pèlerins l'axe du bâtiment et de leur permettre de déambuler à l'ombre de ses colonnades et puis, en retombant dans la zone axiale, de se diriger vers le ou les autels et le temple. Une fois ressortis de celui-ci, les fidèles, évitant le flot entrant, bifurquaient vers les portiques de la cour de l'autel afin de discuter et d'emprunter le chemin du retour.

À côté du temple de Jupiter se trouvait le temple de Bacchus, plus modeste, mais tout aussi élégant que son congénère. Dressé sur un podium de 5 mètres de haut, il possédait une porte s'élevant à 13 mètres et, comme le temple jupitérien, un plan en périptère (avec une colonnade faisant le pourtour de l'édifice), assez rare en architecture romaine. Édifié autour de la moitié du IIe s. ap. J.-C., il est aussi d'ordre corinthien.







Le temple de Vénus, apogée de l'architecture sévérienne de la fin du IIe et du début du IIIe s. ap. J.-C., est un édifice rond à porche droit à quatre colonnes. La courbe convexe du podium et du mur de la salle ronde contraste avec les courbes concaves en demi-lune de l'entablement, lui conférant une sorte de légèreté. Les murs, enrichis de niches en coquille, firent penser aux premiers archéologues que Vénus y était adorée.

Sur le côté ouest du grand temple de Jupiter se trouvent trois énormes pierres, lourdes chacune de 1000 tonnes : le Trilithon. Elles forment un pan du podium et sont les plus grosses pierres jamais utilisées dans une construction humaine. Elles présentent une réelle énigme : comment a-t-on pu placer ces gigantesques blocs de pierre de manière si précise que, selon certains observateurs, il est impossible d'y insérer ne fût-ce qu'une aiguille.

À moins de deux kilomètres du site se trouve la "Pierre de la femme enceinte", Hayar el-Hibla, pesant 1200 tonnes : elle était sans doute destinée à être placée près du Trilithon. Le bas de la pierre est encore attaché au sol, quelques coups de pic auraient suffi à l'en défaire. Aujourd'hui, aucune grue ne pourrait soulever pareil poids. Malheureusement, aucune légende, aucun texte ancien ne rappelle cet exploit romain. Il y a, bien sûr, une histoire racontée par la population locale, mais dans laquelle aucun Romain n'apparaît. Une citadelle des temps immémoriaux serait tombée en ruines des suites du Déluge, et aurait été rebâtie par une race de géants commandée par Nimrod, le roi de Shinai de la Genèse.

Cependant, un certain Héron d'Alexandrie, entre 60 et 70 av. J.-C., compila dans un livre les différentes techniques utilisées par les Romains afin de soulever de lourdes pierres. Curieusement, l'unique exemplaire encore entier est une traduction arabe faite par un natif de Baalbek plus de neuf siècles plus tard. L'ouvrage aurait traversé les siècles en restant l'apanage de la ville de Baalbek. Pourquoi les autres cités de l'empire n'en auraient-elles pas profité également ? Certes, on connaît des reliefs égyptiens et assyriens représentant le transport d'objets très lourds à l'aide de traîneaux se déplaçant sur des cylindres de bois. Mais il semblerait que le poids n'aurait pas dépassé 100 tonnes, soit à peine un dixième de la masse d'une des 3 pierres du Trilithon. Le système de treuils avec échafauds et rampes a aussi été évoqué. Ce fut le système utilisé par Domenico Fontana, l'architecte de la Renaissance qui érigea l'obélisque égyptien en face de Saint-Pierre à Rome. En plus de la construction d'une rampe, il fallut 140 chevaux, 800 hommes et 40 treuils pour soulever et placer ses 327 tonnes.

Les spécialistes estiment que, dans le cas du Trilithon, il aurait fallu 40000 hommes pour acheminer un bloc de la carrière au podium avec l'aide d'une rampe. Le Trilithon porte à quelques endroits d'étranges marques en forme de cercles concentriques de 4 mètres de rayon.... traces de treuil ou d'une sorte de machine d'extraction ? Nul ne le sait. De plus, il paraît inconcevable de déployer logistiquement 40000 hommes sur un espace aussi restreint que celui séparant la carrière de la plate-forme du temple.

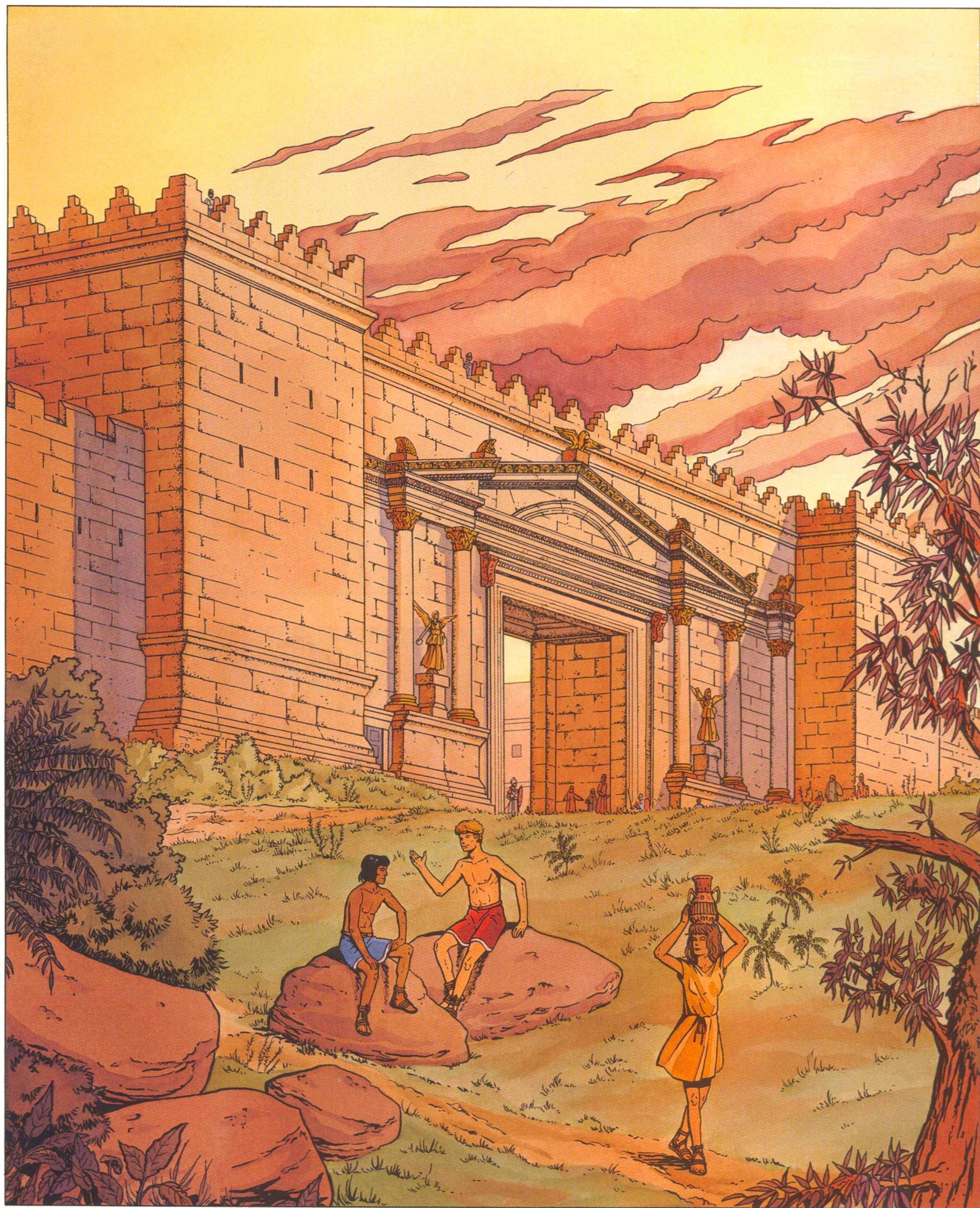
Bon nombre d'archéologues pensent que les trois pierres aux proportions incroyables seraient, non pas romaines, mais d'une civilisation bien antérieure. La différence d'érosion et de facture contraste fortement avec les petites pierres au-dessus et à droite du Trilithon. L'action érosive du vent et du soleil serait en effet comparable à celle observée sur certains monuments mégalithiques du nord de la côte méditerranéenne et de murs cyclopéens de la Grèce mycénienne, âgés de trois à six mille ans. Dans un cas ou dans l'autre, rien ne nous explique le transport et le placement de ces mastodontes de pierre. Le mystère reste entier.



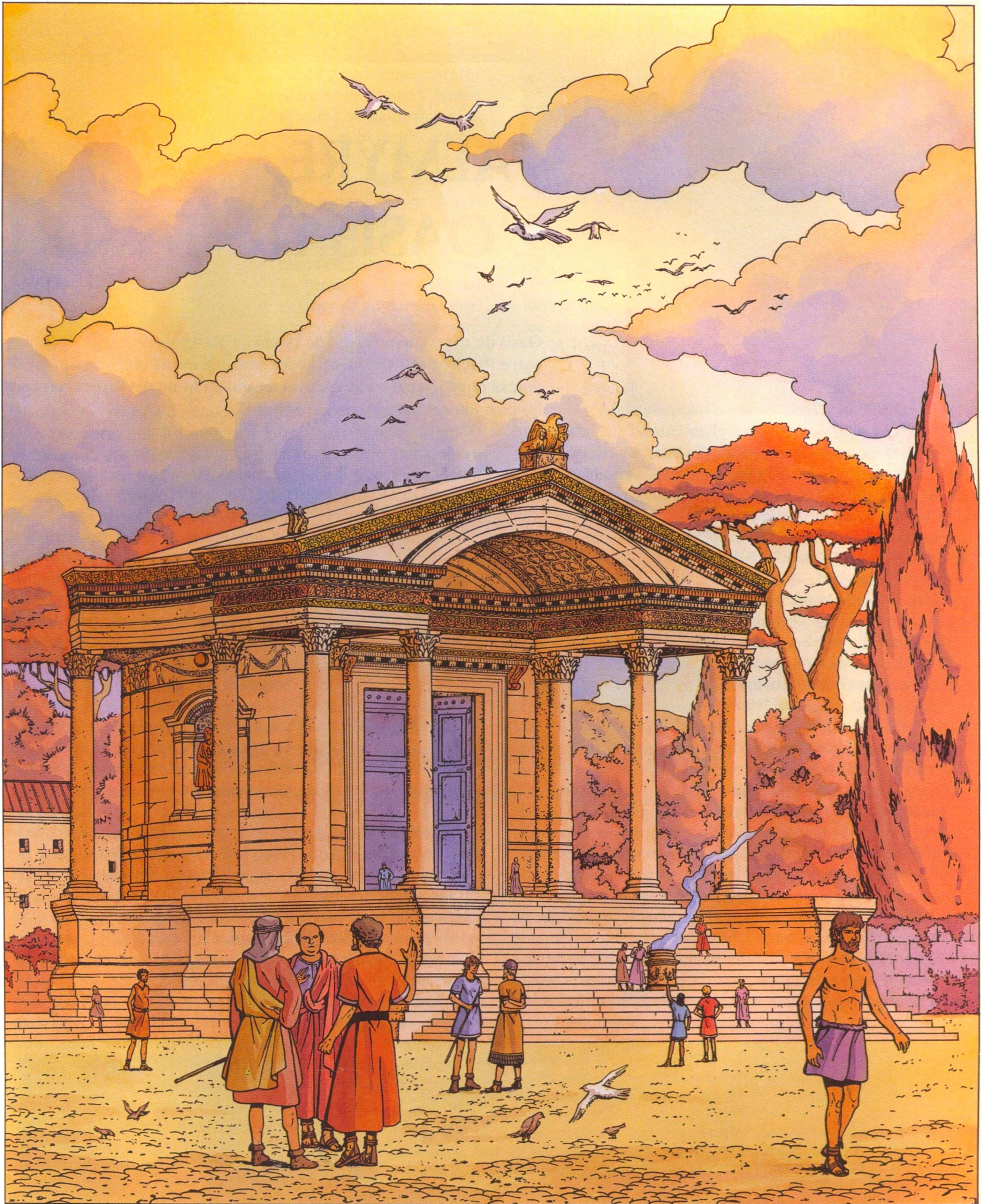
Page 36, en haut :
Le Temple Rond. (Photo Patrice Schmitt)
Page 36, en bas :
Coupe des Propylées : mur intérieur abstraction faite des colonnes du premier plan. (D'après H. Kohl, D. Krencher, H. Winnefeld, Baalbek, Berlin et Leipzig, 1921-1925)
Page 37, en haut :
Vue latérale et coupe transversale du Temple Rond. (D'après H. Kohl, D. Krencher, H. Winnefeld, Baalbek, Berlin et Leipzig, 1921-1925)
Ci-contre, à droite :
Vestiges des propylées. (Photo Alexandre Tourovets)

En haut : Les propylées du temple de Jupiter.

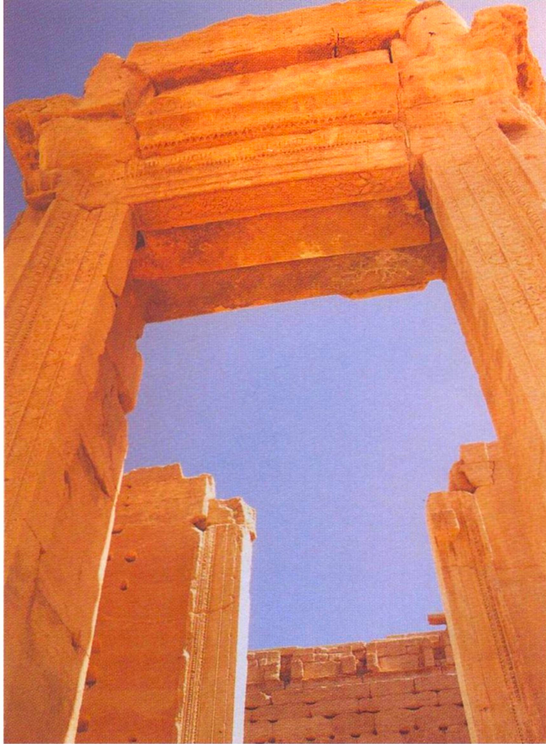
En bas : La cour de l'autel du temple de Jupiter.

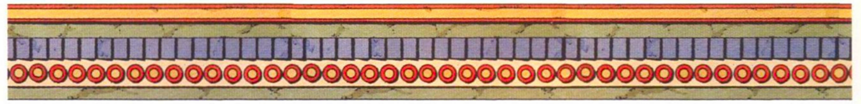


Porte nord de la ville de Baalbek.



Le temple rond, dit "de Vénus".





PALMYRE, L'OASIS DU DÉSERT

Oasis du désert au nord-est de Damas, Palmyre est une ville-frontière entre l'Orient et l'Occident, entre nomadisme et sédentarisme. Elle doit sa notoriété au trafic caravanier qui en fit un des foyers culturels les plus importants du monde antique.

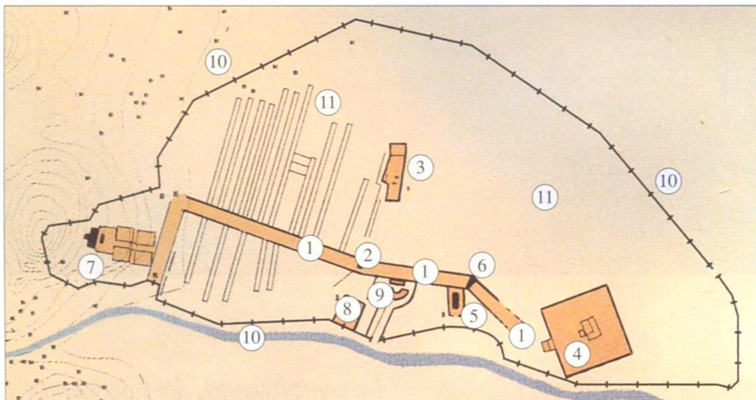
Palmyre, dont l'ancien nom est Tadmor, doit sa réussite à deux facteurs cruciaux : la présence d'eau, véritable aubaine dans le désert, et sa localisation à la jonction de deux chaînes de collines, ce qui en faisait un point de passage obligé pour les convois commerciaux. Son ancien nom viendrait de la racine sémitique "DHMR", garder. Tadmor aurait alors eu le sens de poste de garde. Quant au nom gréco-romain, Palmyre, il semble être une simple transposition phonétique et non provenir du latin "palma", palmier.

La ville était déjà connue de tous au deuxième millénaire av. J.-C., comme en témoigne une tablette cunéiforme trouvée en Assyrie. Son art reflète aussi le caractère cosmopolite de la cité caravanière : malgré l'influence grecque, l'usage de l'iwan (grande salle voûtée entièrement ouverte sur un côté qui se retrouve encore dans les mosquées actuelles), de l'arc, de la voûte et celui de la représentation frontale en art figuré sont un héritage de l'architecture orientale.

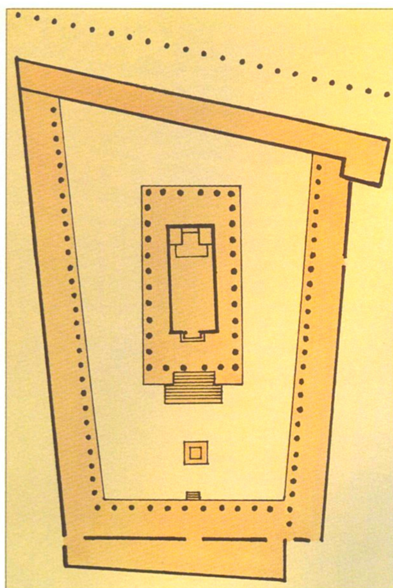
En 66 av. J.-C., Pompée fut chargé de régler la question de l'Orient, c'est-à-dire la guerre contre les Parthes et la soumission de l'Arménie. Il remporta une victoire contre Mithridate, le roi du Pont (la mer Noire), qui lui ouvrit la route vers la Syrie, où il envoya ses lieutenants. Deux ans plus tard, il y fut accueilli en libérateur du joug séleucide, et créa la province de Syrie. Le chef militaire romain laissa une certaine autonomie aux villes, et Tadmor ne fut point inquiétée, d'autant plus que le général devait régler au plus vite la question juive, c'est-à-dire la dispute entre Hyrcan et Aristobule. Il fallut plus de 20 ans pour voir apparaître une armée romaine à Palmyre. En effet, en 41 av. J.-C., Antoine, ayant à payer ses soldats et le trésor de Rome étant mal en point, jeta son dévolu sur Palmyre-Tadmor. Il justifia cette attaque par le fait que les Palmyréniens louvoyaient politiquement entre les Parthes et les Romains, sans choisir de camp. Les habitants, prévenus, transportèrent leurs biens de l'autre côté de l'Euphrate et se rangèrent sur le rivage, armés d'arcs et de flèches, pratique dans laquelle ils étaient bien supérieurs aux Romains. Antoine n'osa passer le fleuve et s'en retourna. Palmyre resta donc indépendante, mais l'accroissement de ses richesses ne pouvait laisser le nouvel occupant indifférent : il y avait des affaires en or à réaliser.

Dès le début du Ier s. ap. J.-C. apparurent les premiers témoignages d'ingérence romaine. Lors de la mission en Orient que lui confia son oncle Tibère, le général Germanicus chargea un financier palmyrénien de s'occuper des intérêts romains dans la région. Une loi fut édictée, stipulant que les taxes devaient être payées en monnaie romaine, deniers ou as italiques. Petit à petit, Palmyre devint une ville tributaire des Romains, gérée par un légat représentant le gouverneur. L'assemblée des Tadmoréens, réunion des tribus locales, n'eut plus qu'un rôle symbolique et le sénat une attribution n'excédant pas celle d'un simple conseil municipal. Le préposé à Palmyre, dont l'autorité s'appuyait sur une garnison romaine, détenait le pouvoir administratif.

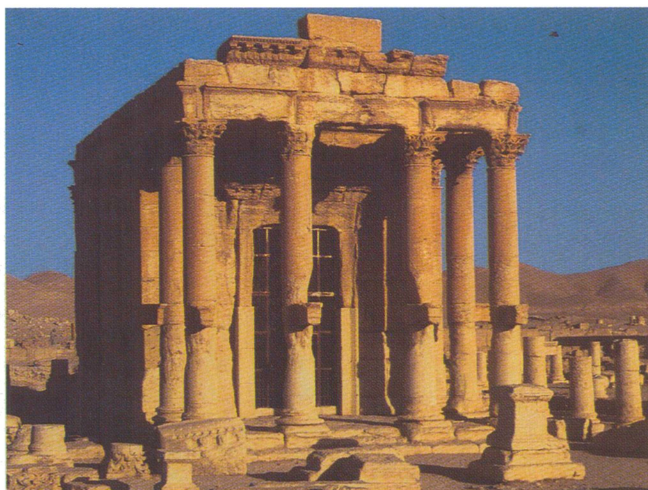
En 18 ap. J.-C., la ville faisait partie de la Province de Syrie, et elle fut rebaptisée Portus Palmyra. Ses habitants apportèrent leur concours aux forces impériales. Sous Vespasien, des archers Palmyréniens participèrent au siège de Jérusalem en 70 ap. J.-C. La cité du désert fut probablement considérée comme ville romaine à part entière sous Trajan, en 106 ap. J.-C., en même temps qu'il annexa Damas et la



Ci-contre :
PLAN DE PALMYRE
1- Grande Colonnade 2- Tétrapyle 3- Sanctuaire de Baalshamîn 4- temple de Bêl 5- temple de Nebo 6- Arc Monumental 7- Camp de Dioclétien 8- Agora 9- Théâtre 10- Rempart de Dioclétien 11- Quartier d'habitations
Page 42, en haut :
Porte monumentale du temple de Bêl. (Photo Patrice Schmitt)



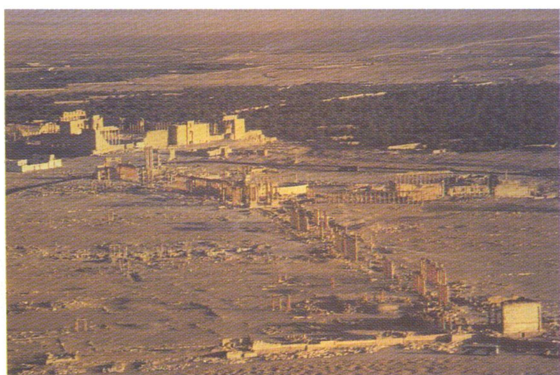
Nabatène. C'est à cette époque que la première unité de méharistes (cavaliers à dos de chameau) fut incorporée dans l'armée romaine. Avec quatre nouvelles provinces, celles d'Arménie, d'Assyrie, de Mésopotamie et d'Arabie, Trajan porta à son apogée l'expansion territoriale de Rome. L'hégémonie commerciale nabatéenne cessa au profit de Palmyre, qui devint une ville florissante. L'empereur Hadrien renonça cependant à la politique impérialiste de son prédécesseur et rendit aux Parthes, moyennant quelques privilèges commerciaux, les territoires au-delà de l'Euphrate, limitant au fleuve la frontière orientale de l'empire. Palmyre, débarrassée de la concurrence nabatéenne, et profitant de la trêve avec les Parthes, devint extrêmement riche. En 130 ap. J.-C., Hadrien la consacra "civitas libera", "ville libre" ce qui laissa au sénat le droit de fixer et de collecter les impôts. La ville prit alors le nom d'Hadriana Palmyrena ou d'Hadriana Tadmor, et ses habitants d'Hadrianos Palmyrènos ou même d'Hadrianapolitai, tant le chef romain y était adoré. Le règne d'Hadrien avait assuré un demi-siècle de paix, mais après l'avènement de Marc-Aurèle commencèrent les incursions barbares. Sur 19 années de pouvoir, l'empereur en passa 17 sur les champs de bataille.



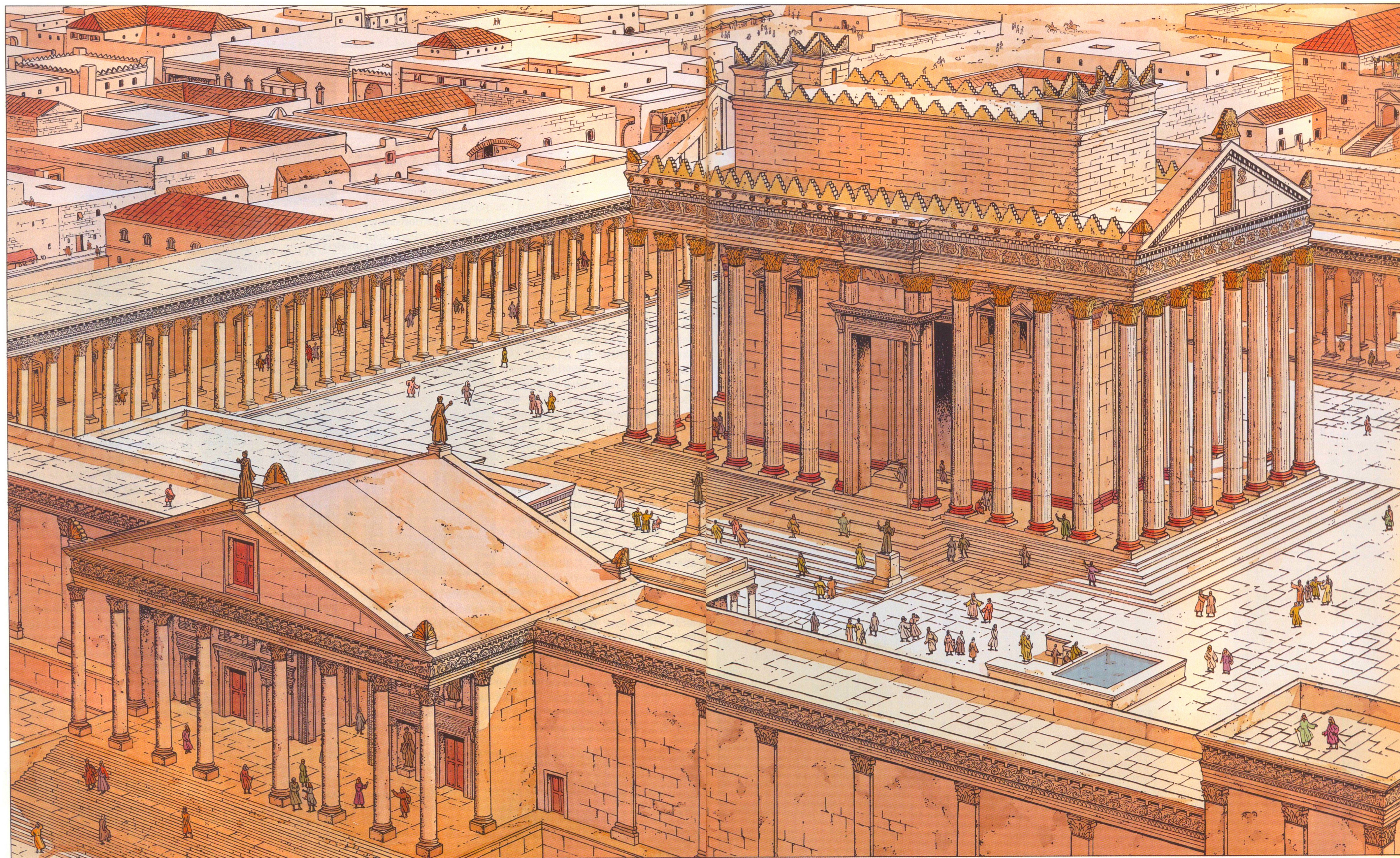
En effet, en 161 ap. J.-C., les Parthes reprirent l'offensive et pénétrèrent en Arménie. La paix fut conclue cinq ans plus tard, et le général Avidius Cassius se vit confier le commandement de tout l'Orient, y compris la province d'Égypte. En 175 ap. J.-C., il se fit proclamer empereur par ses troupes et ses administrés. Marc-Aurèle conclut hâtivement la paix avec les Barbares qu'il combattait sur le Danube, et partit pour l'Orient afin d'éliminer l'usurpateur. Celui-ci fut tué par ses propres soldats trois mois après le début du mouvement. Sa révolte eut un impact considérable, car elle ouvrit l'ère des grands généraux et des pronunciamientos. À partir de ce moment, ce furent les armées qui imposèrent leurs chefs à la tête de l'État.



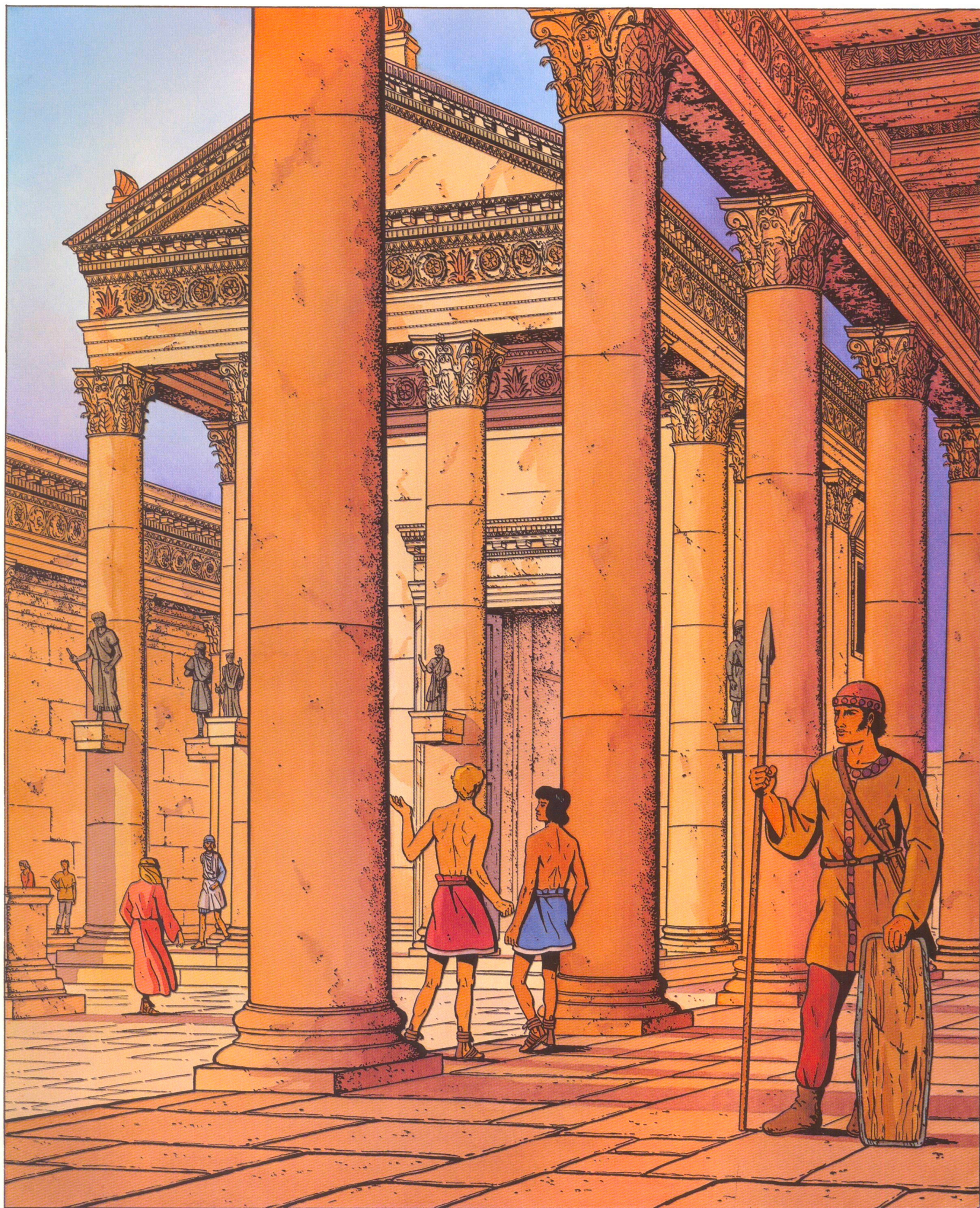
À l'arrivée au pouvoir de la dynastie des Sévère (193-235 ap. J.-C.), Palmyre, usée par les guerres, dut faire face à un fort déclin économique. Cependant, en 217 ap. J.-C., Marcus Aurelius Antoninus Bassianus, plus communément appelé Caracalla, fit bénéficier la ville du "jus italicum", statut qui accordait à ses habitants l'égalité de droits avec les citoyens romains. Le commerce reprit un peu à la fin de la guerre contre les Perses (227-232 ap. J.-C.), dans laquelle les Palmyréniens jouèrent un rôle important. L'assassinat d'Alexandre sur le front du Rhin en 235 ap. J.-C. mit fin à la dynastie des Sévère et ouvrit une période de complète anarchie militaire. À la faveur de ces désordres apparurent les premiers signes de renforcement de l'autorité locale à Palmyre. De colonie romaine, Palmyre devint une véritable principauté arabe, dirigée par Odainat et son fils Hairan. En 260 ap. J.-C., les troupes de Valérien furent écrasées devant Édesse et les Perses Sassanides envahirent l'Asie Mineure. Odainat profita de l'absence de l'empereur, retenu en Occident par les Barbares, pour prendre les responsabilités sur le front perse et fut proclamé Dux Romanorum par l'empereur, ce qui lui conféra une autorité légale sur les troupes romaines de la région. Après sa victoire contre les Perses en 267 ap. J.-C., Odainat reçut les titres d' Imperator et de Corrector Totius Orientis, gouverneur de tout l'Orient, auxquels il ajouta celui de Roi des Rois, que portaient les monarques perses. Ce fut la fin du lien de subordination entre Rome et Palmyre.



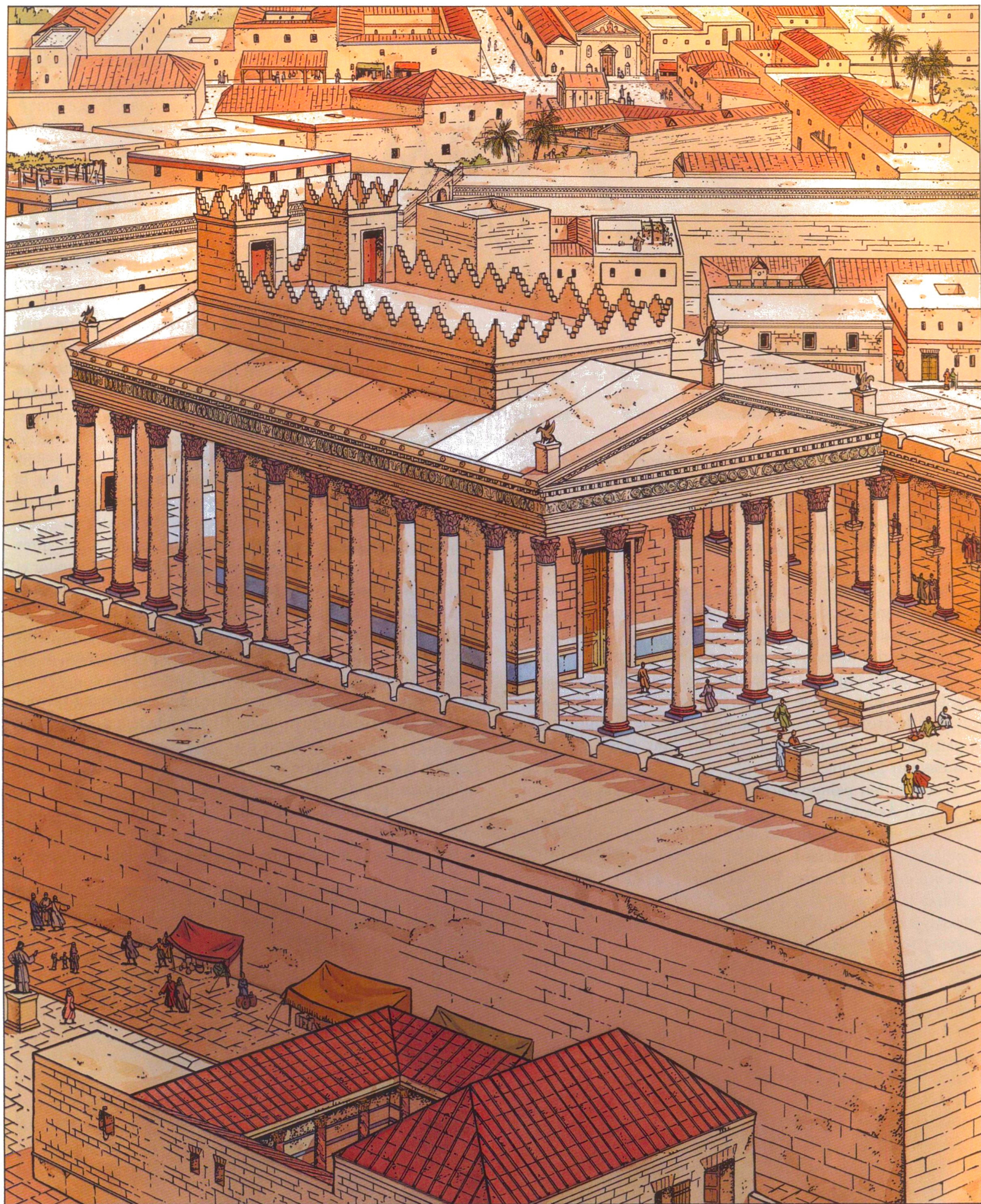
Page 43, en haut à gauche :
Plan trapézoïdal du temple de Nebo. Construit entre le Ier et le IIe siècle av. J.-C. en l'honneur du dieu Nebo, fils aîné du dieu babylonien Marduk.
Page 43, en haut à droite :
Le temple de Bêl, inauguré le 6 avril 32 ap. J.-C. par Tibère et dédié à trois divinités du panthéon palmyrénien : Bêl, dieu suprême, Yarhibôl, dieu solaire et Aglibôl, "le taureau de Bêl", dieu de la fécondité et de la fertilité. (Photo Patrice Schmitt)
Page 43, au milieu :
Le temple de Baalshamîn, le "maître des cieux". La construction de son sanctuaire remonterait à 20 ap. J.-C., mais la cella du temple fut terminée et inaugurée sous Hadrien, en 130 ap. J.-C. (Photo Alexandre Tourovets)
Page 43, en bas :
Vue aérienne de la ville de Palmyre. (Photo Alexandre Tourovets)



Le temple de Bêl.

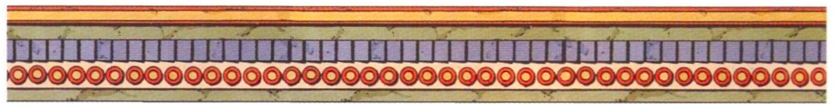


Le temple de Baalshamîn au sein d'un complexe comprenant trois cours à portiques, une salle de banquet et l'édifice proprement dit.



Le temple de Nebo, dieu des oracles, de la sagesse, inventeur des arts, des sciences et de l'écriture. Comparé à Apollon, il détient les tablettes du destin et fixe les durées des vies humaines.





PALMYRE ET LA REINE ZÉNOBIE

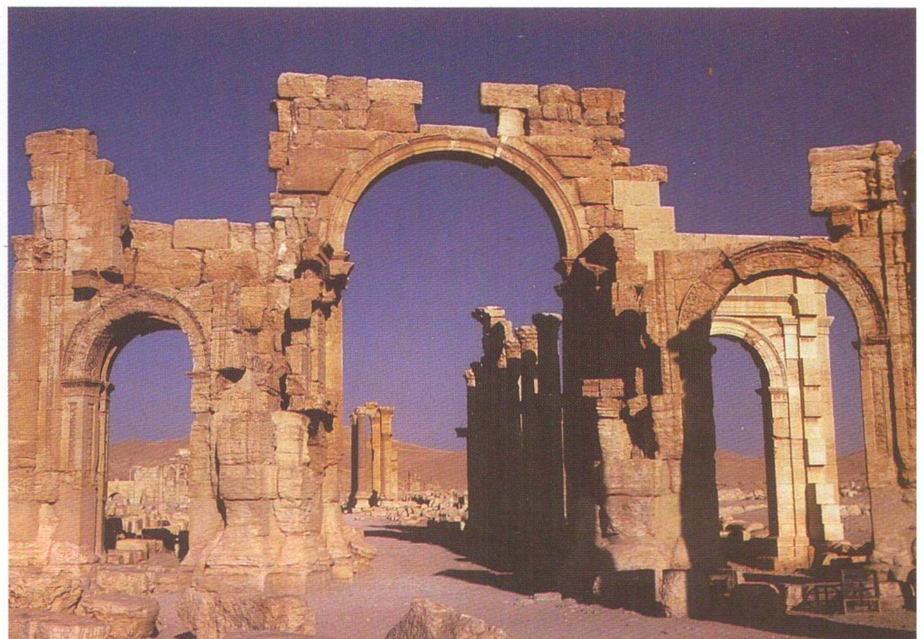
Succédant à son époux Odainat, l'illustrissime Zénobie, qui prétendait descendre des Ptolémées par Cléopâtre, gouverna à la tête de ses armées au nom de son fils mineur, Wahballat. Son courage et son ambition face aux Romains en firent une des figures les plus connues de l'Antiquité.

Si Zénobie est bien vivante dans la mémoire collective, le paradoxe veut qu'aucune représentation digne de foi ne nous permette d'imaginer la reine de Palmyre. Les quelques pièces de monnaie la représentant ne nous sont d'aucun secours : elles relèvent de la convention, comme le montre le style romain de ses coiffures.
En 268 ap. J.-C., son mari Odainat et son fils Hairan furent assassinés dans un complot ourdi par l'empereur. La veuve, "la plus noble et la plus belle de toutes les femmes de l'Orient", hérita du pouvoir au nom de son deuxième fils, trop jeune pour régner. Habile stratège, douée d'un courage sans bornes, elle voulut venger son mari et continuer son œuvre. Elle profita de l'absence de Claude le Gothique, qui menait une rude campagne contre les Goths et les Alamans, pour envahir l'Égypte.

L'occupation palmyrénienne fut éphémère, car, revenant des côtes d'Asie Mineure où sévissaient les pirates lyciens, le préfet d'Égypte, Tenaginus Probus, repoussa les envahisseurs. Quelques mois plus tard, ceux-ci attaquèrent à nouveau et défirent l'armée d'Égypte. Probus, fait prisonnier, se donna la mort. La même année, les troupes de Palmyre occupèrent Antioche, capitale de la Syrie, Ancyre (Ankara) et l'Anatolie puis, envahirent toute l'Asie Mineure, à l'exception de la Bithynie, restée fidèle à Rome. En annexant l'Égypte, Palmyre assurait à ses négociants le contrôle de la mer Rouge et contrebalançait la perte d'une grande partie du commerce en provenance du golfe Persique, alors dominé par les Perses Sassanides. Les provinces orientales occupées par la reine voyaient en elle une chance de s'émanciper de la tutelle romaine. Palmyre mettait en danger l'intégrité territoriale de l'empire et le divorce avec Rome devint inévitable.

Ambitieuse, Zénobie voulut aussi que l'on reconnût à son fils les mêmes titres que Gallien avait conférés à feu son mari. Devant le silence de Claude, Wahballat s'arrogea les titres paternels de Roi des Rois et de Corrector Totius Orientis. Au printemps 270 ap. J.-C., Claude le Gothique mourut de la peste sur le front danubien. Il fut d'ailleurs le seul empereur à mourir de "mort naturelle" lors de cette période mouvementée de la vie politique et militaire romaine. Wahballat ajouta à ses titres celui de Vir Clarissimus (homme très célèbre), d'Imperator et de Dux Romanorum (chef des Romains), qu'Aurélien, bien trop occupé à combattre Vandales et Alamans, fut obligé de tolérer. Des monnaies de l'époque montrent, d'un côté, Wahballat, qualifié de Dux Romanorum et d'Imperator, et, de l'autre, Aurélien, appelé Auguste et César.

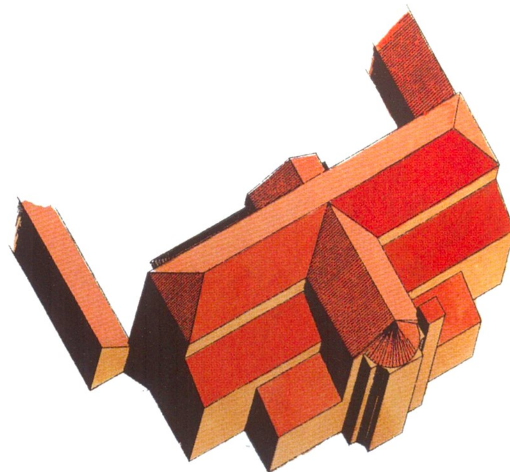
Dès qu'il eut consolidé et pacifié momentanément la frontière du Danube, Aurélien quitta l'Italie à la tête d'une grande armée, et ordonna à son principal lieutenant de le rejoindre en Égypte. Il arriva en Syrie en 272 ap. J.-C. et remporta une première victoire sur l'armée de Zénobie, qui se replia sur Émèse. La reine de Palmyre, qui n'avait plus rien à perdre, joua alors son va-tout. Elle se proclama Augusta, c'est-à-dire impératrice, et son fils Wahballat Imperator Caesar Augustus. La pré-



tention des successeurs d'Odainat à la pourpre impériale n'avait rien d'exceptionnel en cette période agitée, où le trône avait été souvent conquis à la faveur de putschs audacieux. Les choses allaient alors se précipiter : après avoir repris Apamée et d'autres villes importantes, Aurélien déploya son armée dans la plaine d'Émèse, où attendaient les 70000 soldats de Zabdas, le général palmyrénien. La bataille fut sanglante : les combattants de Zénobie subirent très vite l'assaut et se replièrent dans une pagaille incroyable, se piétinant les uns les autres, ou massacrés par l'ennemi. La plaine se couvrit rapidement de cadavres humains et de chevaux, et les quelques survivants se réfugièrent dans la ville. La reine et le général vaincus rallièrent Palmyre ; Aurélien entra dans Émèse et fit une généreuse donation à El Gebal, dieu solaire et protecteur de la cité. Puis, engageant son armée dans le désert, il gagna Palmyre et investit de tous côtés le mur d'enceinte et les régions voisines afin d'approvisionner facilement ses troupes. Palmyre n'était, à cette époque, entourée que d'un rempart de terre crue apte à tenir les pillards à l'écart, mais certainement pas l'armée romaine. Il ne restait à la reine qu'à demander de l'aide aux Sassanides. Sur le dos d'une chamelle de course, Zénobie sortit secrètement de la ville, mais fut arrêtée par des cavaliers lancés à sa poursuite alors qu'elle s'apprêtait à franchir l'Euphrate.

Le parti de la capitulation envoya Septimus Haddûdan, sénateur et grand prêtre de Bêl, afin de parlementer et d'empêcher la mise à sac de la ville, ce à quoi Aurélien consentit. Ce dernier se contenta d'exécuter quelques conseillers de Zénobie, parmi lesquels Cassius Longinus, philosophe, sur qui elle rejeta toute la responsabilité des événements.

Quant à la belle souveraine, plusieurs hypothèses subsistent : l'une d'elles prétend qu'elle aurait fait partie du cortège triomphal d'Aurélien à Rome en 274 ap. J.-C., et qu'elle aurait été décapitée par la suite ; une autre, au contraire, affirme qu'elle aurait terminé sa vie paisiblement, comme une vieille dame romaine, à Tivoli, près de la Villa Hadriana.



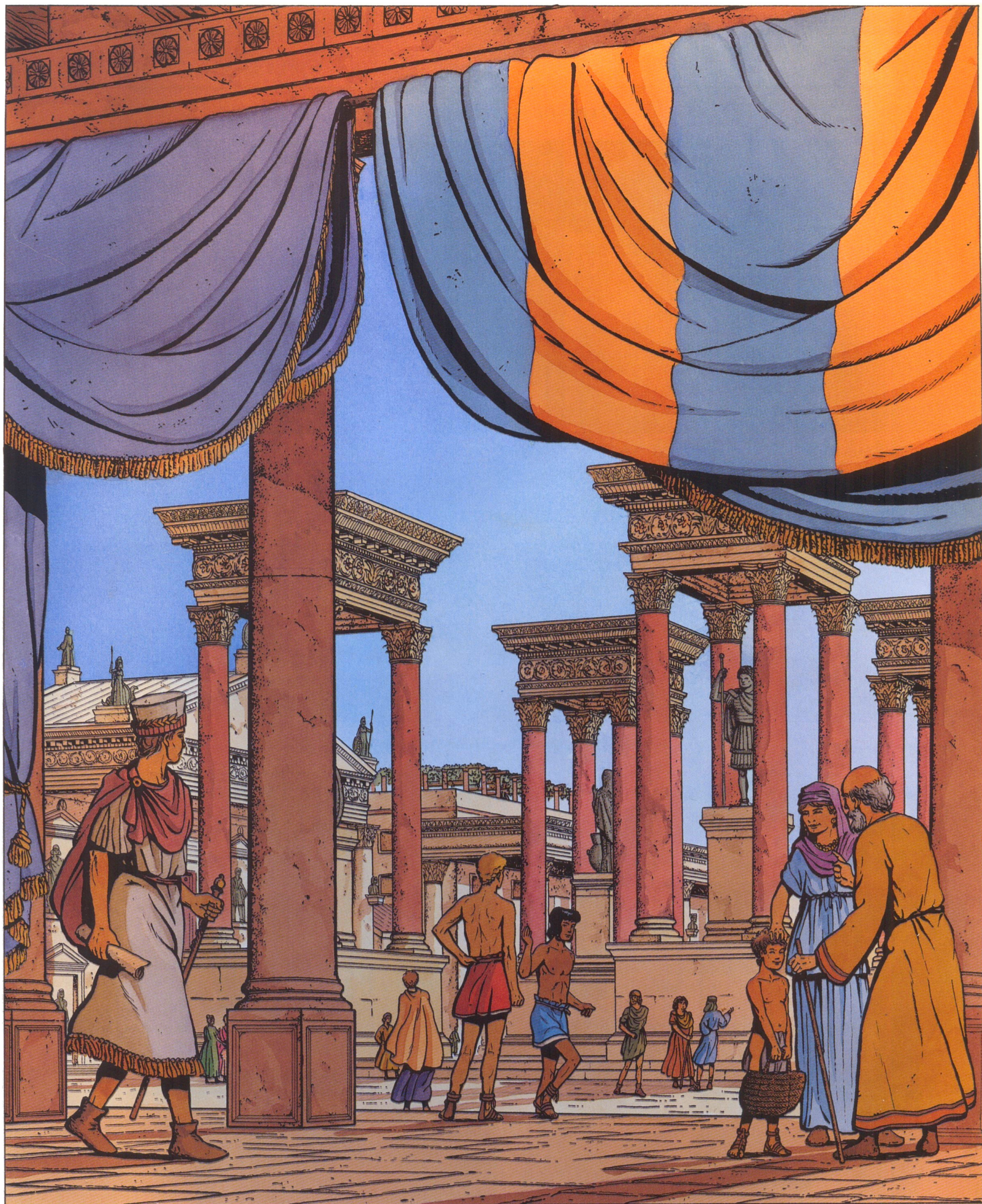
On sait que la captive était d'une beauté affolante. Aurait-elle eu quelque influence sur Aurélien ? Un empereur, aussi fort soit-il, reste cependant un homme comme les autres devant la beauté.

Avant de savourer son triomphe, Aurélien dut contenir une autre révolte, conduite par un certain Apsaios, qui aurait pris le titre de "prostatès" (chef, patron). Un parent de Zénobie, un certain Antiochus, aurait même été proclamé empereur. La garnison laissée sur place par les Romains fut massacrée. Aurélien revint en hâte, reprit Palmyre, qu'il laissa cette fois piller par ses soldats. Du IIIe s. av. J.-C. jusqu'en 273/274 ap. J.-C., la Palmyre gréco-romaine ne vécut que six siècles. Après avoir soumis la Gaule, Aurélien mérita bien le titre de Restitutor Orbis (celui qui rétablit l'ordre du monde) qu'il reçut lors de son triomphe en 274 ap. J.-C. Pillée et mise à sac, Palmyre ne fut cependant pas rasée, et de nouvelles constructions surgirent : vers 300 ap. J.-C., le préfet Sossianus Hiéroclès y fit construire au nom de l'empereur Dioclétien un camp militaire et des remparts flanqués de tours carrées afin de prévenir les incursions nomades et sassanides. Les thermes furent également restaurés.

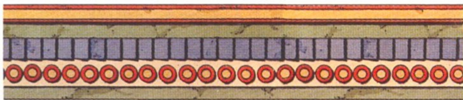
Page 48, en haut :
Vestiges d'un bâtiment près de la Grande Colonnade. En arrière-plan, le "château arabe". (Photo Patrice Schmitt)
Page 48, en bas :
Construit sous le règne de Septime Sévère (193-211 ap. J.-C.), l'Arc Monumental, de plan triangulaire au sol, était destiné à masquer la rupture d'axe entre les deux tronçons de la Grande Colonnade qui s'y rejoignaient. Il y a en fait deux arcs dans une même construction : l'un orienté nord-ouest s'ouvre sur la colonnade menant au Tétrapyle ; l'autre, orienté sud-est, donne vers le temple de Bêl. (Photo Alexandre Tourovets)
Page 49, en haut :
Les Principia : construits entre 293 et 303 ap. J.-C. par le gouverneur Sossianus Hiéroclès au nom de l'empereur Dioclétien, le temple aux Enseignes de la Légion ou Principia faisait partie d'un camp fortifié. Sans doute édifié sur l'emplacement probable du palais de Zénobie, ce camp fut érigé à la hâte, englobant et détruisant des éléments anciens (tombeaux, maisons…) afin de contrecarrer au plus vite les invasions sassanides.
Page 49, en bas :
Ce monument marque le centre de la ville. Il date probablement du IIe siècle ap. J.-C. Chacune des quatre bases supporte un groupe de quatre colonnes à chapiteaux corinthiens sur lesquels repose un entablement en pierre pesant 150 tonnes ! Autrefois, une statue se dressait sur chaque piédestal. L'une d'elles représentait Zénobie. (Photo Alexandre Tourovets)



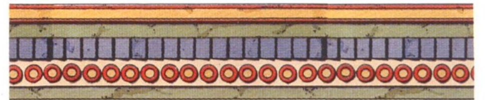
En haut : Chapelle dite "temple aux enseignes" ou principia dédié au culte guerrier.
En bas : L'arc monumental et la grande colonnade (IIe s. ap. J.-C.).



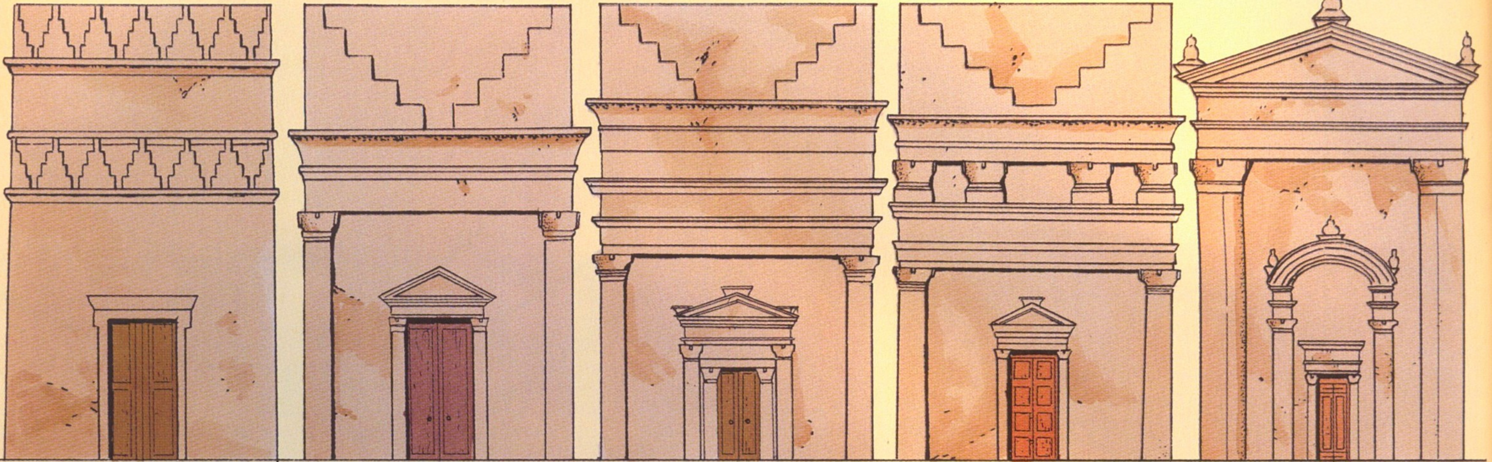
Le Tétrapyle.



ARCHITECTURE

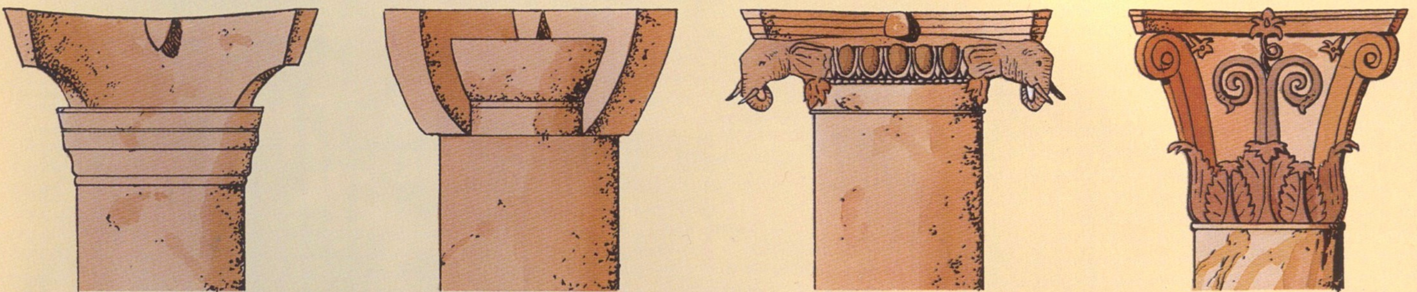


TYPES DE TOMBEAUX NABATÉENS



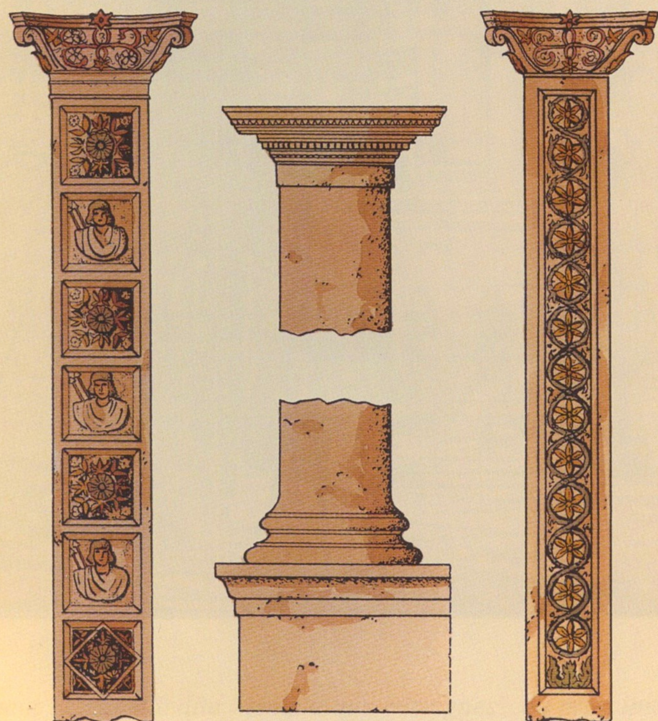
TOMBEAU-TOUR — TOMBEAU PROTO-HÉGRA — TOMBEAU DE TYPE HÉGRA — TOMBEAU À PILASTRES NAINS — TOMBEAU D'INSPIRATION CLASSIQUE

TYPES DE CHAPITEAUX NABATÉENS

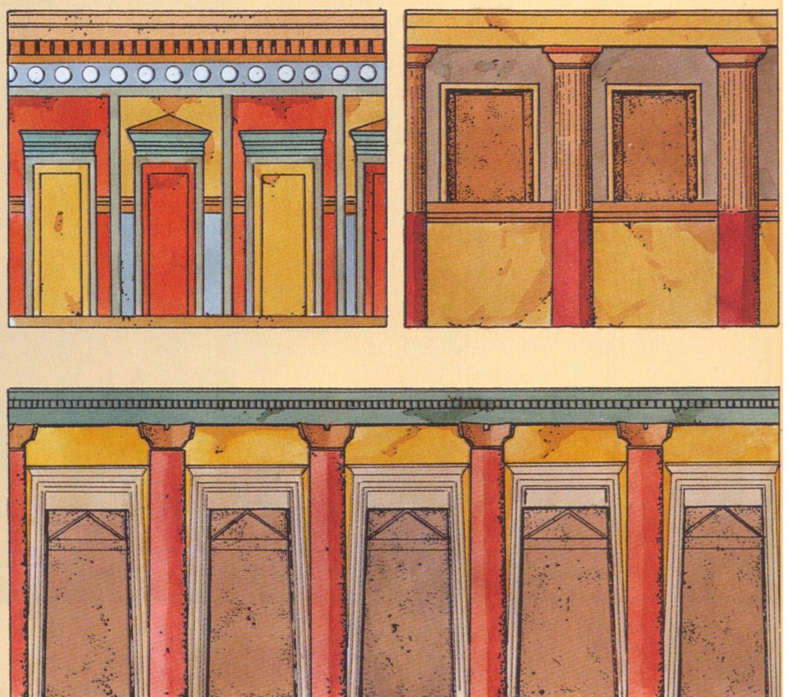


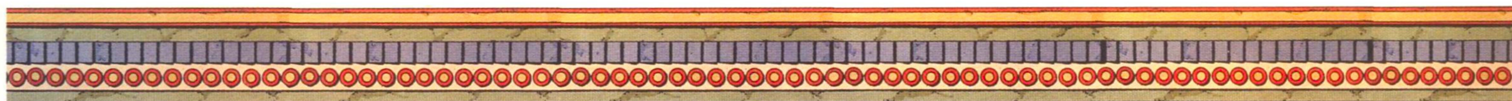
CHAPITEAU NABATÉEN TYPIQUE — CHAPITEAU PSEUDO-IONIQUE — CHAPITEAU "BAROQUE" — CHAPITEAU ALEXANDRIN

DÉTAILS DE LA PORTE DU TÉMÉNOS (PÉTRA)

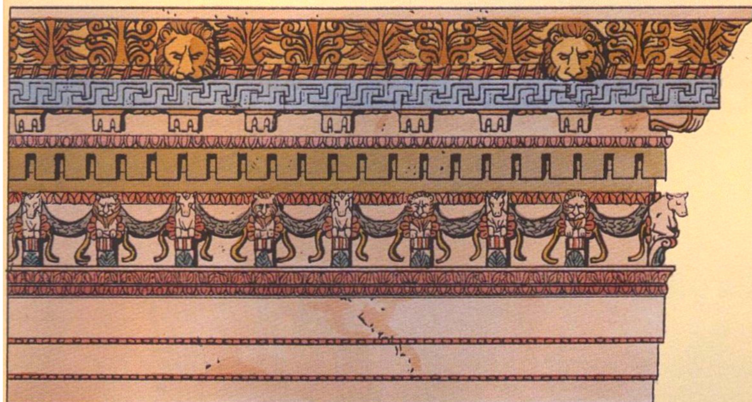


DÉCORATIONS MURALES NABATÉENNES

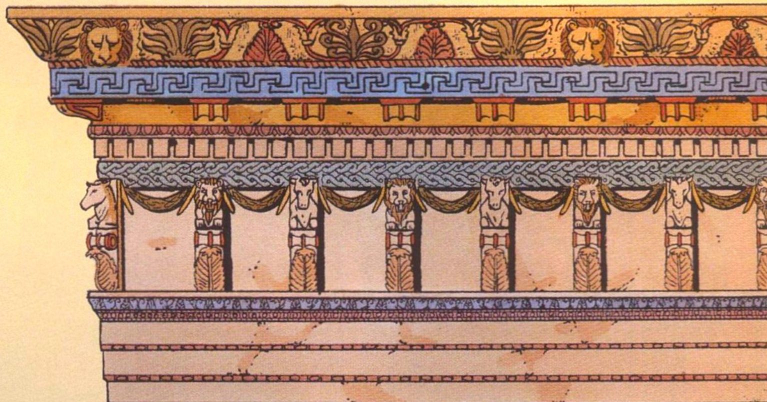




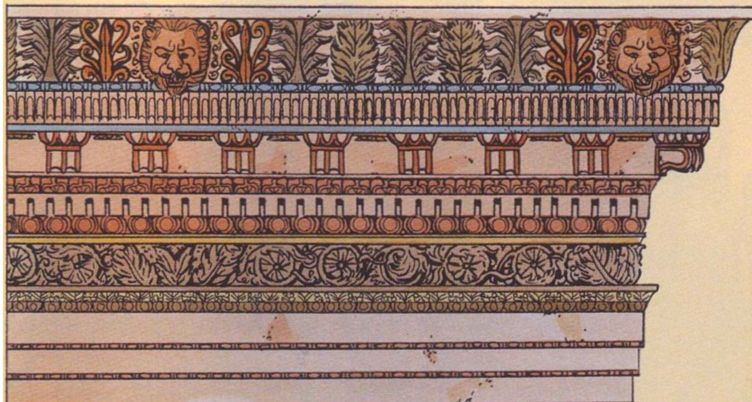
LINTEAU DU TEMPLE DE BACCHUS (BAALBEK)



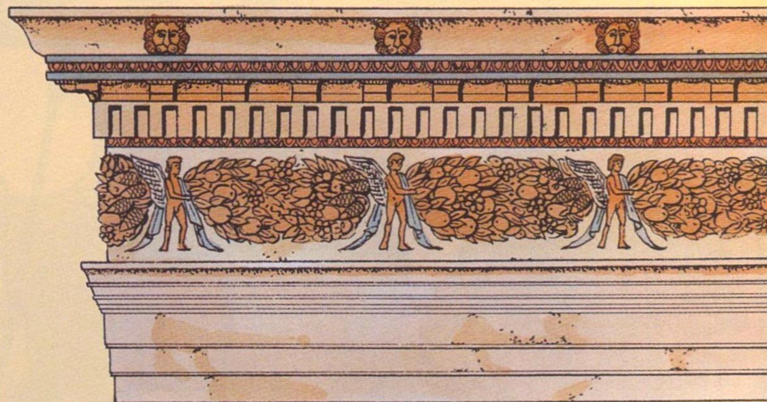
LINTEAU DU TEMPLE DE JUPITER (BAALBEK)



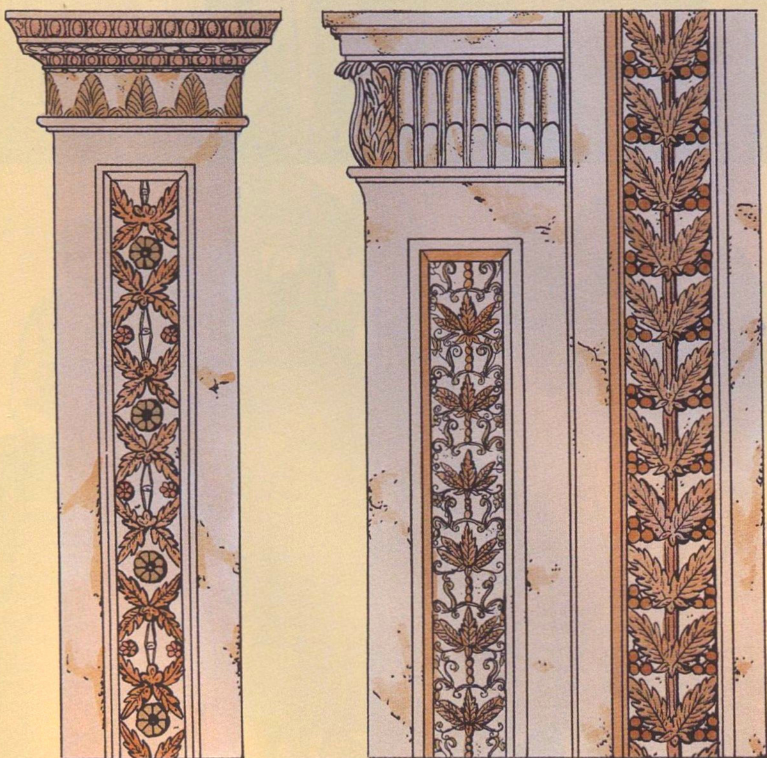
LINTEAU DU PORTIQUE DE LA COUR DE L'AUTEL (BAALBEK)

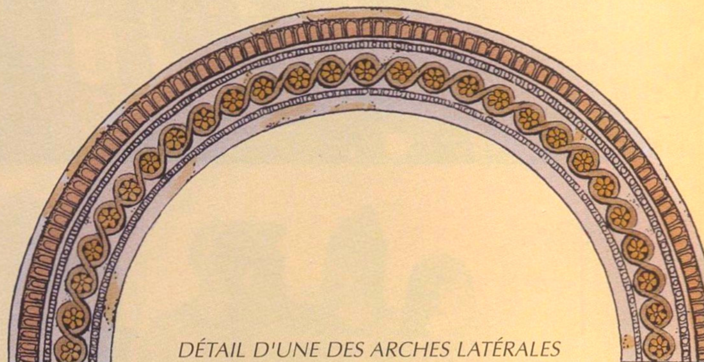


LINTEAU DU PORTIQUE DU TEMPLE DE BÊL (PALMYRE)

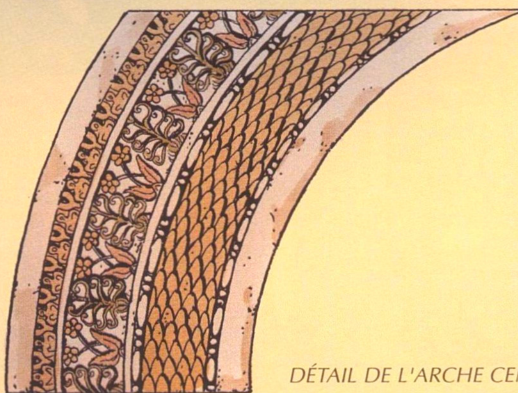


DÉTAILS DE L'ARC MONUMENTAL (PALMYRE)



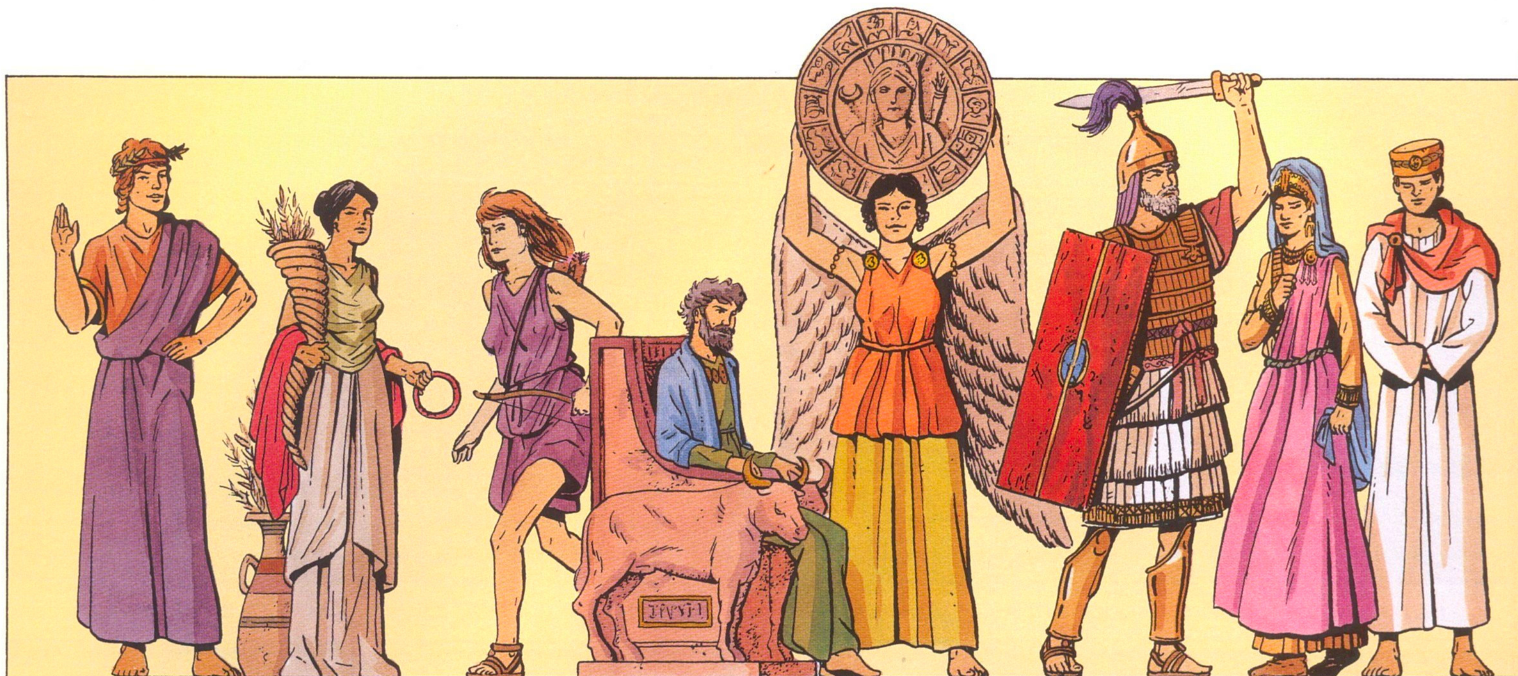


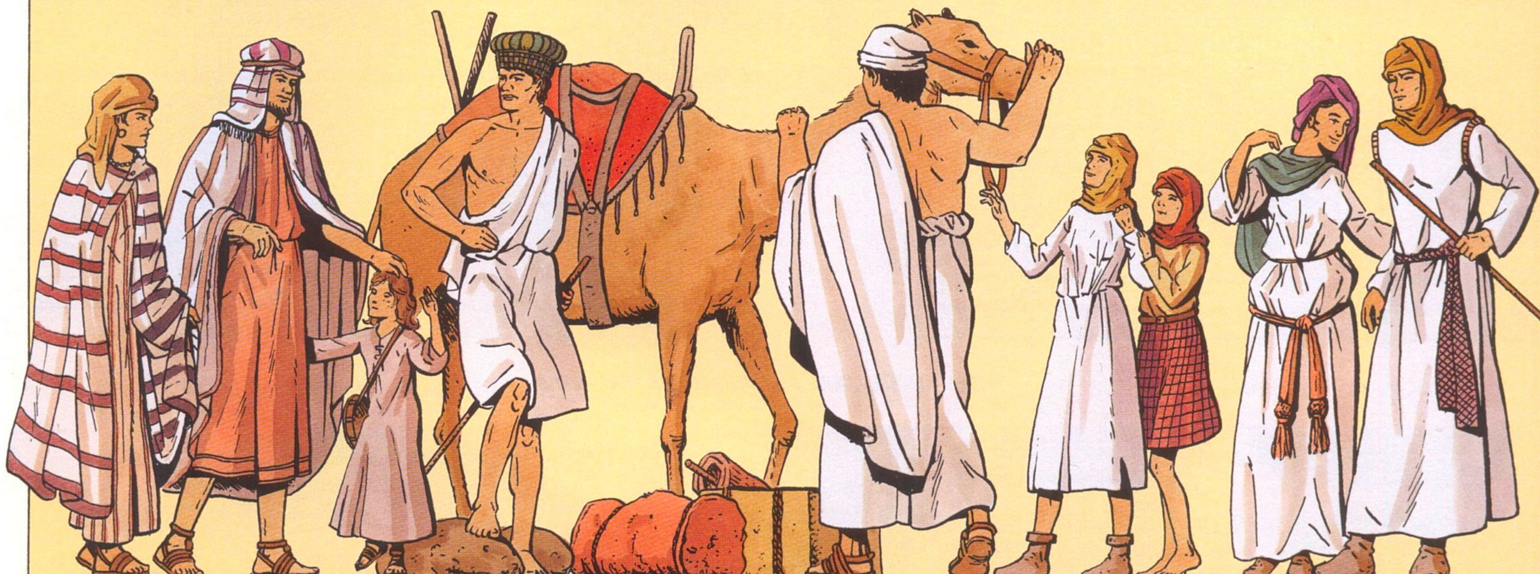
DÉTAIL D'UNE DES ARCHES LATÉRALES



DÉTAIL DE L'ARCHE CENTRALE

COSTUMES







Le costume nabatéen est essentiellement influencé par la mode parthe, hébraïque et arabe mais surtout par les tendances gréco-romaines. Les mêmes commentaires peuvent s'appliquer aux costumes palmyréniens, bien que la "touche parthe" fût encore plus présente. À Palmyre, les femmes étaient majoritairement voilées et les bijoux mis en évidence comme signe extérieur de richesse. Les sources iconographiques relatives aux vêtements de cette contrée se composent en grande partie de reliefs trouvés dans les monuments funéraires. Quant à Baalbek, on peut imaginer ses habitants habillés de manière assez proche de celle de leurs voisins syriens et, à l'époque romaine, tout à fait conformes aux lignes des couturiers de la métropole.

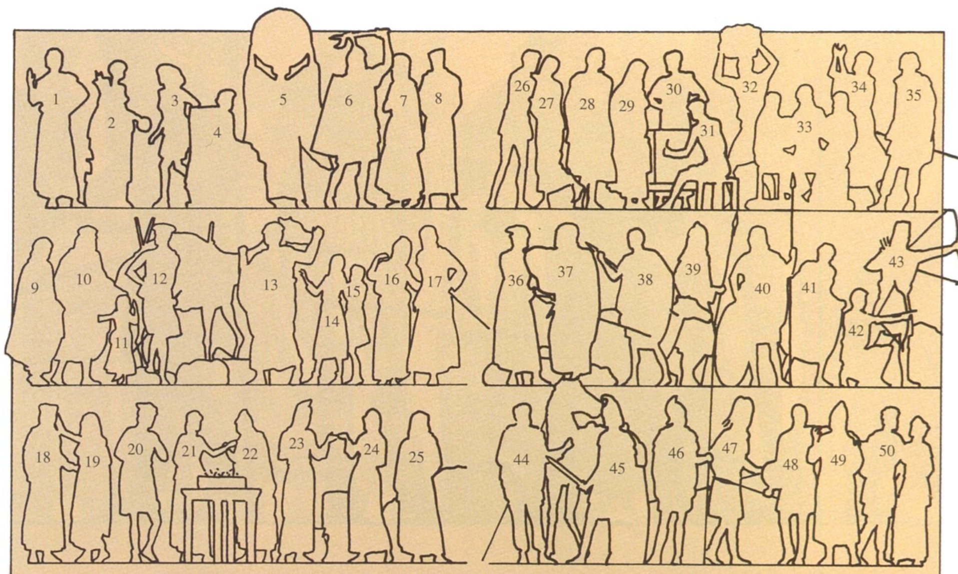


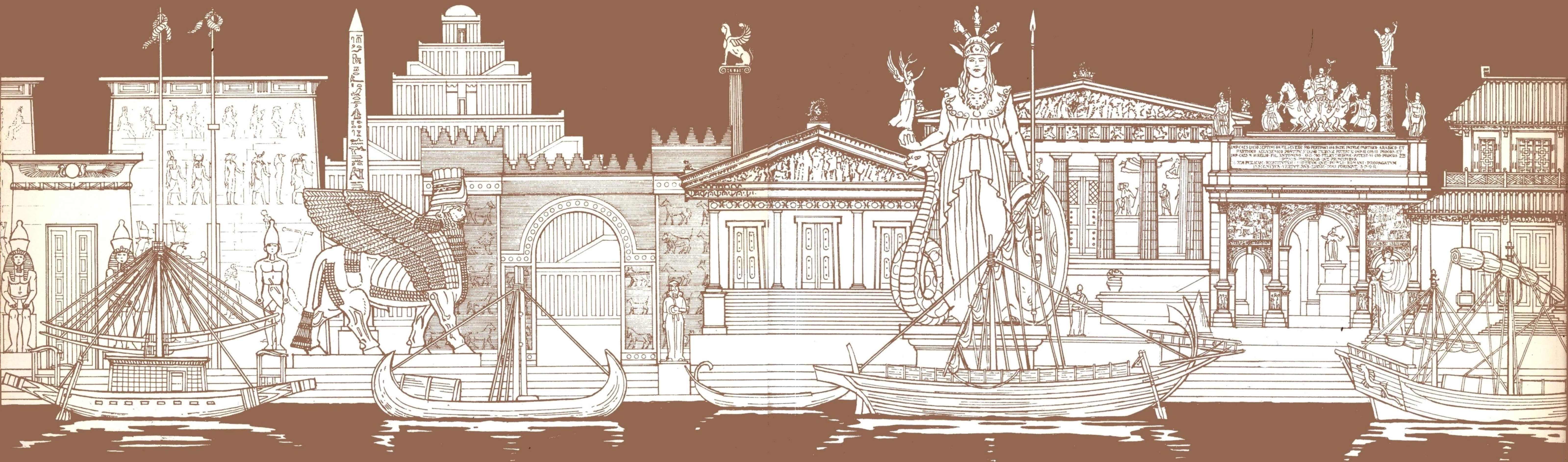
CLASSIFICATION :

De 1 à 6 : divinités
De 7 à 35 : costumes civils
De 36 à 50 : guerriers et soldats

DESCRIPTION :

1 : Dusarès. Équivalent nabatéen de Dionysos ou de Zeus. Protecteur de la dynastie royale.
2 : Isis. La déesse égyptienne s'est implantée à Pétra par le biais des liens commerciaux.
3 : Artémis. Déesse grecque adorée à Pétra, sans doute dès la période hellénistique.
4 : Qôs. Dieu édomite représenté sous les traits du dieu syrien Hadad, dieu de l'orage et des éléments naturels.
5 : Victoire soutenant le buste d'une Fortune au Zodiaque (début de notre ère).
6 : Baalshamîn. Il apparaît ainsi sur le relief de Wereb (temple d'Allat, Ier siècle ap. J.-C.).
7 : La reine Zénobie habillée selon la mode du IIIe siècle ap. J.-C.
8 : Prêtre palmyrénien. Il s'agit de Taîmarsa, coiffé du "bonnet" sacerdotal entouré d'une couronne de feuillage fermée par un médaillon contenant un buste de prêtre (IIe siècle ap. J.-C.).
9 : Femme vêtue d'une chemise-manteau large et longue sur une robe.
10 : Homme de Pétra. Son manteau en laine mesure plus de 3 mètres de large sur 2 mètres de long.
11 : Enfant vêtue d'une longue chemise.
12 : Homme en costume typique des anciens Arabes du centre, fait de deux grandes pièces de tissu.
13 : Commerçant nomade des IIIe-IVe s. av. J.-C. Son bonnet mou est de forme triangulaire.
14 : Jeune fille nabatéenne. Ses chaussons sont faits de cuir.
15 : Enfant habillée d'une "jupe-pagne" à motifs rectangulaires et d'une sorte de cagoule.
16 : Femme arabe. Les Nabatéens ont hérité de nombreuses habitudes vestimentaires des premières peuplades arabes.
17 : Paysan. Son fichu le protège du soleil et du sable.
18 : Homme habillé d'une robe et coiffé d'une étoffe pliée en triangle.
19 : Femme bédouine. Elle porte une chemise composée de deux draps larges cousus sur les épaules et les côtés.
20 : Homme du peuple. La simplicité de son habit prouve son niveau social. Son vêtement est l'exemple même du costume primitif classique de l'Arabie.
21 : Nabatéenne portant un péplos (grande cape) ouvragé sur la poitrine.
22 : Dame aisée. Les décorations et son habit finement travaillé permettent de la classer parmi les privilégiés de la société.
23 : Homme de Pétra, peut-être un prêtre. Fait-il une infidélité à son dieu ?
24 : Nabatéenne. "Obbé, fille de Sachame, femme de Bassos."
25 : Jeune femme de Palmyre. Son habit révèle la mixité de la culture de sa ville, entre Orient et Occident.
26 : Habitant de Pétra. Il porte une sorte de "caleçon-pantalon", très rare chez les Nabatéens.
27 : Dame vêtue d'une robe ceinturée par une écharpe. Les épaules sont recouvertes d'un long châle frangé.
28 : Homme du peuple portant une cape d'influence gréco-romaine.
29 : Jeune femme de Pétra en chiton hellénistique et coiffée d'un long voile.
30 : Habitant de la Nabatène. Son costume allie une toge à la grecque et une écharpe en guise de manteau à la parthe.
31 : Sculpteur nabatéen.
32 : Récolteur de bitume de la mer Morte, vêtu de l'exomide (tunique dégageant l'épaule droite) d'influence grecque.
33 : Musiciens de Pétra, d'après une terre cuite retrouvée dans les déblais des fours de Zorrâbeh. Des groupes de musiciens comme celui-ci devaient jouer lors des thiases. La femme de gauche joue de la lyre et celle de droite d'un instrument à corde indéterminé ; l'homme du milieu, de la double flûte.
34 : Noble nabatéen. Son manteau est fait de laine ou de poils de chameau.
35 : Jeune noble palmyrénien. Ses vêtements sont brodés et ses chaussures peut-être en cuir, décorées de motifs végétaux. Il porte un pantalon d'influence parthe.
36 : Guerrier. Qu'il soit arabe ou nabatéen, le costume, très simple, semble avoir été pareil pour bon nombre de tribus de la région.
37 : Ce guerrier noble utilise son abas comme coiffe afin de se protéger du soleil lors de longues marches.
38 : Volontaire lanceur de javelines. Il est souvent recruté dans les milieux paysans.
39 : Guerrier coiffé d'une sorte de fichu et d'un casque sans visière ni protections aux oreilles.
40 : Fantassin. Son vêtement est très proche de celui des premiers soldats hellènes.
41 : Frondeur. Sa cape sert à porter les projectiles.
42 : Archer méhariste.
43 : Archer. Son arc est typique : les flèches sont faites de tendons ou de cornes d'éléphants.
44 : Guerrier nabatéen habillé à la mode parthe, chaussures en cuir mou et pantalon.
45 : Soldat nabatéen. Le casque et l'armure sont d'influence hellénistique et le reste s'inspire des Parthes.
46 : Lancier vêtu d'une armure d'influence hellénistique.
47 : Cavalier palmyrénien (cataphracte) : il porte une cotte de mailles. Un "corset" de plaques de fer lui recouvre les jambes, le tronc et les bras. Un masque en bronze lui protège le visage. (IIIe siècle ap. J.-C.)
48 : Cavalier palmyrénien : celui-ci fait sans doute partie de la cavalerie légère. Il est armé d'une lance, d'une épée et d'un arc attaché ainsi que d'un carquois à la selle du cheval.
49 : Recrue de la cavalerie légère palmyrénienne. Il possède le même équipement que le 48.
50 : Méhariste (cavalier à dos de chameau) palmyrénien : il s'agit plutôt d'un garde de caravanes professionnel que d'un soldat de métier. Il possède un petit bouclier rond, une longue épée et des javelots. Il porte une armure en bronze ou en fer faite d'écailles ainsi que des renforcements en cuir aux épaules. Sa femme est à côté de lui.





JACQUES MARTIN

ALIX

ALIX L'INTRÉPIDE • LE SPHINX D'OR • L'ÎLE MAUDITE • LA TIARE D'ORIBAL • LA GRIFFE NOIRE • LES LÉGIONS PERDUES • LE DERNIER SPARTIATE • LE TOMBEAU ÉTRUSQUE • LE DIEU SAUVAGE • IORIX LE GRAND • LE PRINCE DU NIL • LE FILS DE SPARTACUS • LE SPECTRE DE CARTHAGE • LES PROIES DU VOLCAN • L'ENFANT GREC • LA TOUR DE BABEL • L'EMPEREUR DE CHINE • VERCINGÉTORIX • LE CHEVAL DE TROIE • **avec Rafael Morales** Ô ALEXANDRIE • LES BARBARES • LA CHUTE D'ICARE • LE FLEUVE DE JADE

SPARTACI FILIUS • L'ENFANT GREC en version grecque • AVEC ALIX • LA VOIE D'ALIX • L'ODYSSÉE D'ALIX 1 • **avec Christophe Simon** L'ODYSSÉE D'ALIX 2

LES VOYAGES D'ALIX

avec Pierre de Broche LA GRÈCE 1 • LA GRÈCE 2 • **avec Rafael Morales** L'ÉGYPTE 1 • L'ÉGYPTE 2 • **avec Gilles Chaillet** ROME 1 • ROME 2 • **avec Marc Henniquiau** LA MARINE ANTIQUE 1 • LA MARINE ANTIQUE 2 • POMPÉI 1 • **avec Jacques Denoël** LE COSTUME ANTIQUE 1 • LE COSTUME ANTIQUE 2 • LE COSTUME ANTIQUE 3 • **avec Vincent Henin** CARTHAGE • JÉRUSALEM • PÉTRA • **avec Laurent Bouhy** ATHÈNES • **avec Cédric Hervan** PERSÉPOLIS

LEFRANC

LA GRANDE MENACE • L'OURAGAN DE FEU • LE MYSTÈRE BORG • **avec Bob de Moor** LE REPAIRE DU LOUP • **avec Gilles Chaillet** LES PORTES DE L'ENFER • OPÉRATION THOR • L'OASIS • L'ARME ABSOLUE • LA CRYPTE • L'APOCALYPSE • LA CIBLE • LA CAMARILLA • LE VOL DU SPIRIT • **avec Christophe Simon** LA COLONNE • EL PARADISIO

JHEN

avec Jean Pleyers L'OR DE LA MORT • JEHANNE DE FRANCE • LES ÉCORCHEURS • BARBE-BLEUE • LA CATHÉDRALE • LE LYS ET L'OGRE • L'ALCHIMISTE • LE SECRET DES TEMPLIERS • L'ARCHANGE

KEOS

avec Jean Pleyers OSIRIS • LE COBRA • LE VEAU D'OR

ORION

LE LAC SACRÉ • LE STYX • **avec Christophe Simon** LE PHARAON

LOIS

avec Olivier Pâques LE ROI-SOLEIL

37888 CF4769
ISBN 2-203-32929-7

